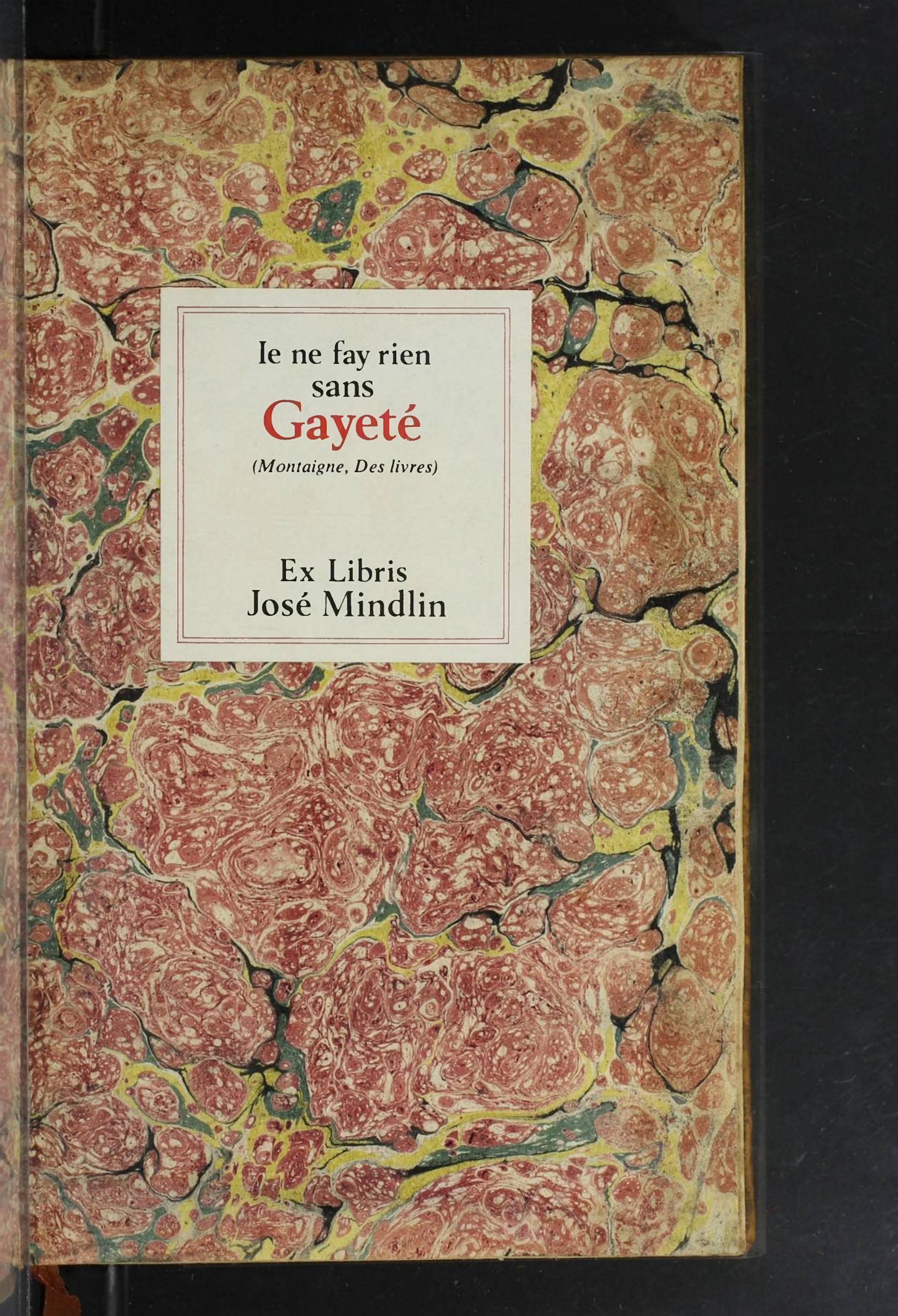


EX-LIBRIS

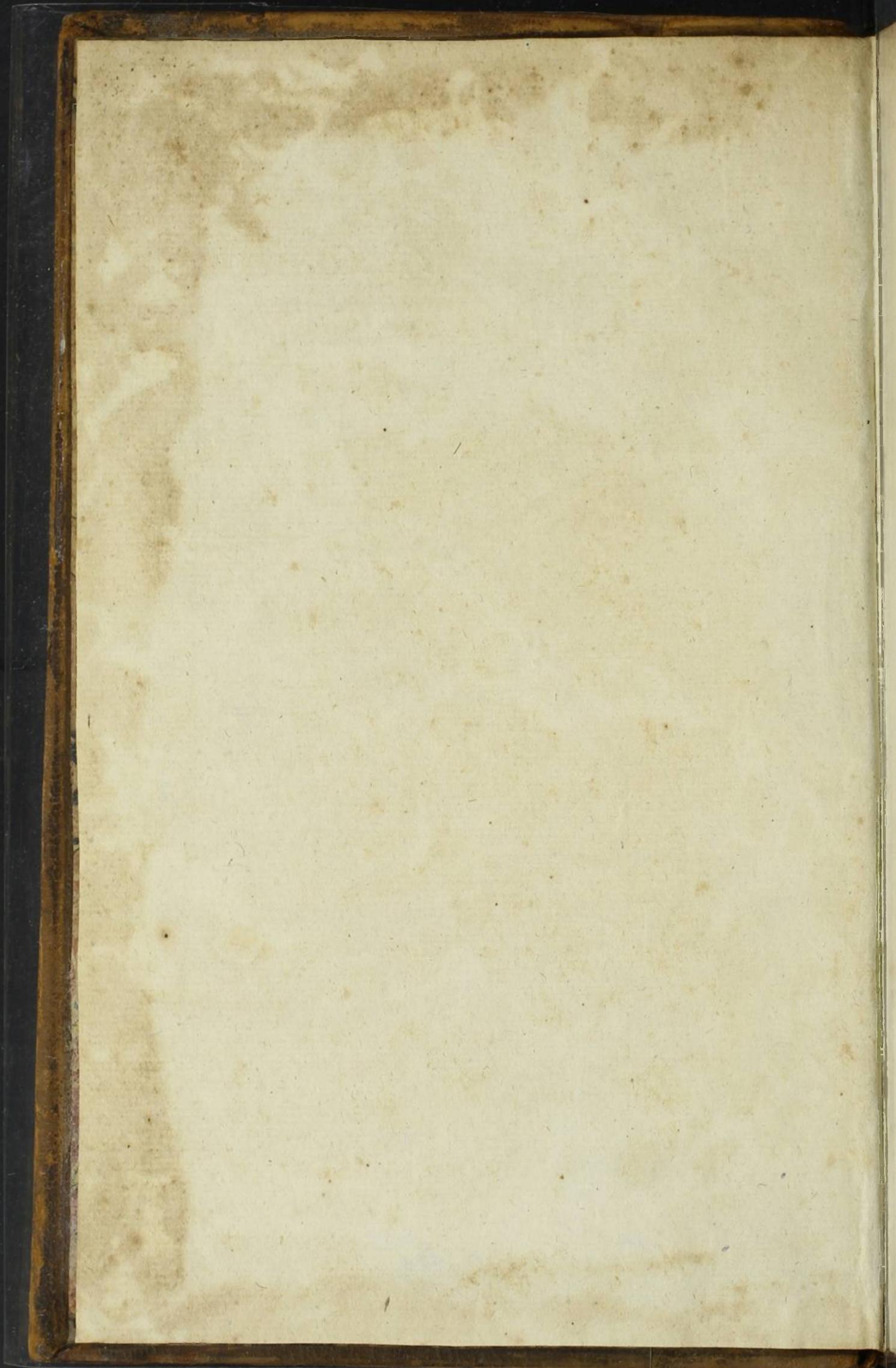
RUBENS BORBA
ALVES DE MORAES

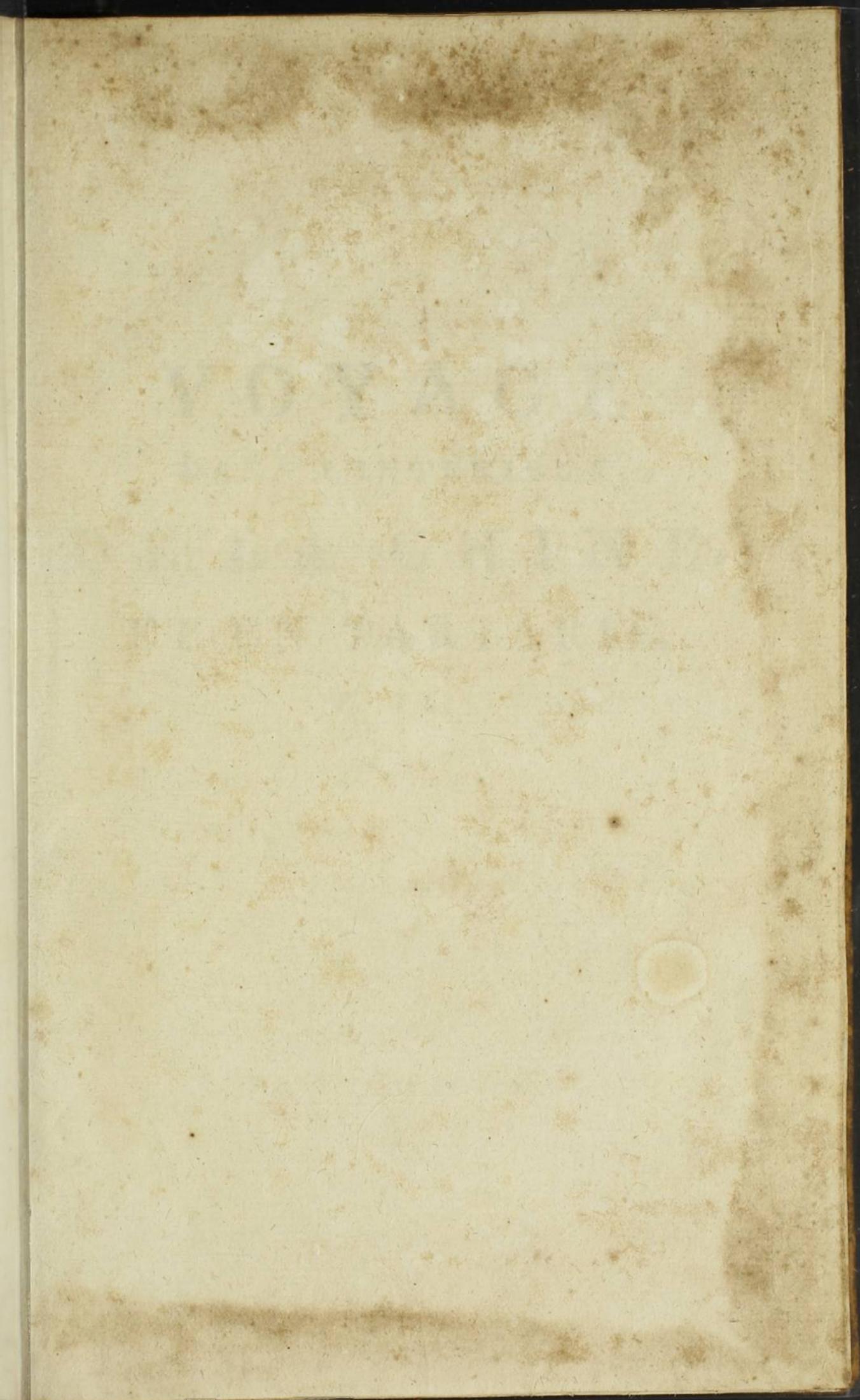
The background of the image is a traditional marbled paper pattern, often called 'stone' or 'shell' marbling. It features a complex, organic design with swirling, cell-like shapes in shades of red, pink, and yellow, separated by thin veins of green and black. The overall effect is reminiscent of natural stone or biological tissue. A white rectangular label with a thin red border is centered on the page, containing the title and author information.

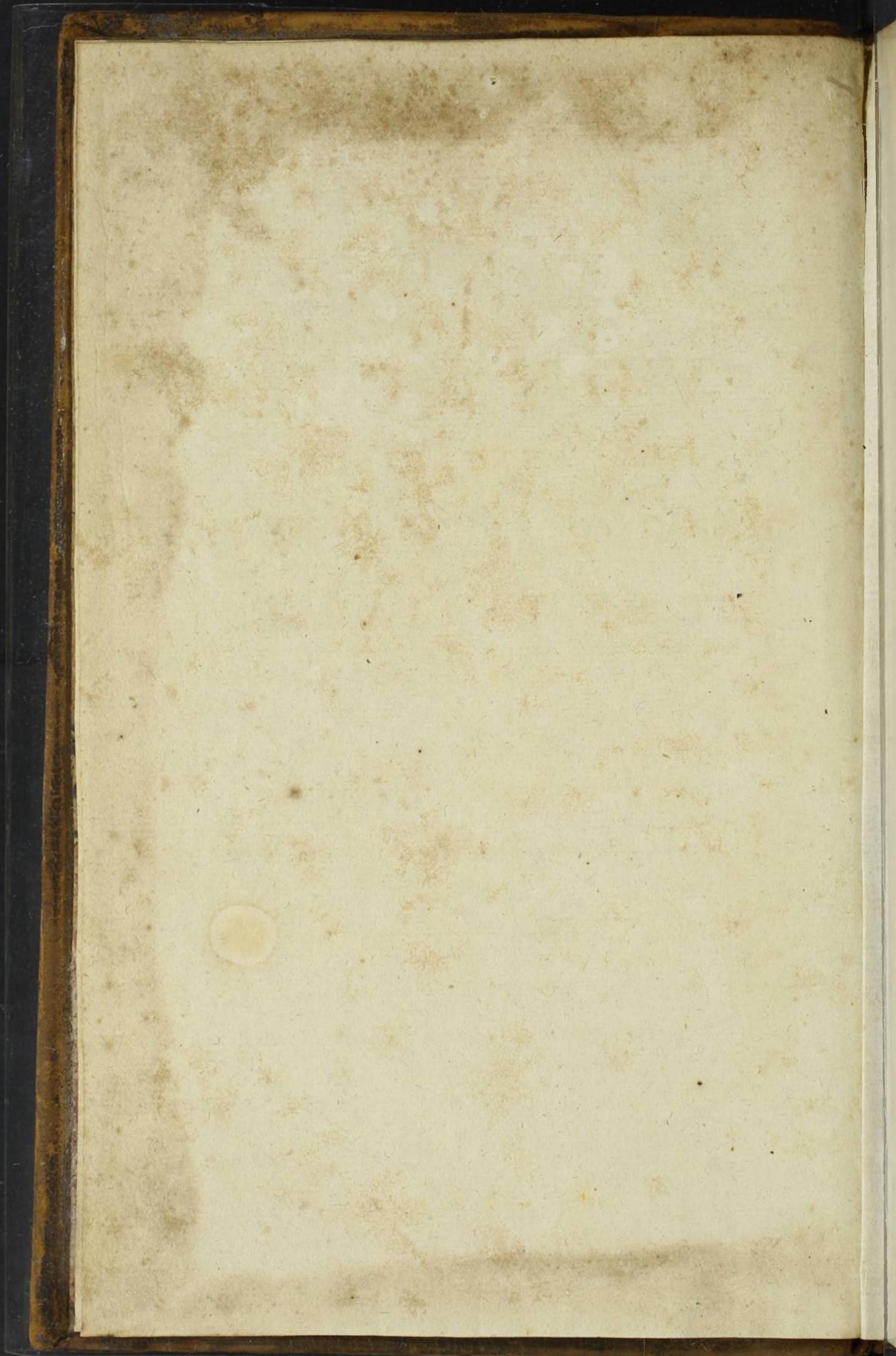
Le ne fay rien
sans
Gayeté

(Montaigne, Des livres)

Ex Libris
José Mindlin







VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE LA CHINE,
ET EN TARTARIE.

T. II.

VOYAGE

DANS L'INTERIEUR

DE LA CHINE

ET EN TARTARIE

T. II

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE LA CHINE, ET EN TARTARIE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1792, 1793 et 1794,

PAR LORD MACARTNEY,

Ambassadeur du Roi d'Angleterre auprès de l'Empereur de la Chine;

Rédigé sur les Papiers de Lord MACARTNEY, sur ceux du
Commodore ERASME GOWER, et des autres Personnes
attachées à l'Ambassade,

Par Sir GEORGES STAUNTON, de la Société royale de Londres,
Secrétaire de l'Ambassade d'Angleterre, et Ministre plénipotentiaire
auprès de l'Empereur de la Chine :

TRADUIT DE L'ANGLAIS, AVEC DES NOTES,

PAR J. CASTÉRA.

TROISIÈME EDITION, revue, corrigée et augmentée d'un PRÉ-
CIS DE L'HISTOIRE DE LA CHINE, par le Traducteur, et du
VOYAGE EN CHINE ET EN TARTARIE de J. C. HUTTNER,
traduit de l'allemand par le même Traducteur.

Avec 37 Planches et 4 Cartes gravées en taille-douce par TARDIEU l'aîné.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n^o. 20.

AN XII (1804.)

V O Y A G E

DANS L'INTERIEUR

DE LA CHINE

ET EN TARTARIE

FAIT DANS LES ANNEES 1702, 1703 et 1704

PAR LORD MACARTNEY

Ambassadeur du Roi d'Angleterre auprès de l'Empereur de la Chine;
Rédigé sur les Papiers de Lord Macartney, sur ceux du
Commandeur de sa suite Gouan, et des autres Personnes
attachées à l'Ambassade,

Par Sir George Staunton, de la Société Royale de Londres,
Secrétaire de l'Ambassade d'Angleterre, et Ministre plénipotentiaire
auprès de l'Empereur de la Chine;

TRADUIT DE L'ANGLAIS, AVEC DES NOTES,

PAR J. CASTÉRA.

Édition nouvelle, revue, corrigée et augmentée d'un Pré-
cis de l'HISTOIRE DE LA CHINE, par le Traducteur, et de
VOYAGES EN CHINE ET EN TARTARIE de J. G. HEDDER,
recueil de l'Allemand par le même Traducteur.
Avec 27 Planches et 4 Cartes gravées en taille-douce par TARDIEU L'AINÉ.

TOME SECOND.

A PARIS.

chez F. Buisson, Libraire, rue Harlaucourt, n. 20.

V O Y A G E

DANS L'INTÉRIEUR

D E L A C H I N E

E T E N T A R T A R I E .

C H A P I T R E V I I .

Entrée dans le Détroit de la Sonde. Relâche à Batavia , dans l'île de Java.

APRÈS avoir navigué dans les hautes latitudes méridionales , pendant tout le premier mois de l'année 1793, et avoir traversé un Océan beaucoup plus vaste que celui qui baigne les côtes d'Europe , lord Macartney et les autres passagers du *Lion* et de l'*Indostan* , qui , depuis long - temps , n'avoient guère pu espérer de rencontrer des vaisseaux , commencèrent enfin à se flatter d'être bientôt dans des parages où les navires partis de Canton pour retourner en Angleterre , pourroient leur apprendre l'impression qu'avoit faite , en Chine ,

la notification de l'envoi d'une ambassade. Ces navires ont coutume de s'écarter de la route directe, en gagnant le côté du sud, pour atteindre des latitudes où les vents sont toujours plus favorables à ceux qui cinglent vers l'Europe.

Le *Lion* et l'*Indostan* étoient encore beaucoup au sud de cette route ; mais il y avoit lieu de croire qu'en se dirigeant vers le nord - est, pour entrer dans le détroit de la Sonde, ils rencontreroient les vaisseaux qui, en sortant du détroit, feroient une route opposée à la leur. Cependant, le vent ne favorisa pas toujours leur intention. Quelquefois même, il souffla précisément du point vers lequel ils vouloient faire voile. Mais il changea bientôt, sinon totalement, au moins assez pour qu'on eût ce qu'on appelle, en terme de marine, *vent large* ; et comme il pouvoit alors agir sur plus de voiles à la fois, que s'il n'avoit frappé le vaisseau que du côté de la poupe, il produisit un effet bien plus considérable. Le *Lion* eut sa marche tellement accélérée, que le jour qu'il rentra entre les tropiques, il ne fit pas moins de deux cent trente milles ; ce qui étoit plus qu'il n'en avoit fait encore dans un même espace de temps.

Tandis que la brise souffla avec force, l'ardeur verticale des rayons du soleil n'empêcha pas le temps d'être agréable. Les oiseaux du tropique, remarquables par la hauteur de leur vol et par les longues plumes qu'ils portent à leur queue, recommencèrent à paroître. Des troupeaux de marsouins bondissoient sur les eaux, pendant que le poisson-volant, dont l'espèce est très-nombreuse dans ces mers, n'échappoit à un ennemi armé de nageoires, que pour devenir la proie de celui qui l'attendoit dans les airs. On voyoit plusieurs trombes, dont les unes ressemblant à des jets d'eau atteignoient presque à la hauteur des nuages les moins élevés, et les autres pouvoient être prises pour l'effet du soufflement des baleines.

Le *Lion* et l'*Indostan* s'écartèrent l'un de l'autre, plus que de coutume, afin d'embrasser une plus grande étendue de l'horizon, et d'avoir conséquemment plus de facilité à découvrir les vaisseaux qui sortoient du détroit de la Sonde, et cingloient vers l'Europe. Plusieurs de nos voyageurs, comptant sur quelque-une de ces rencontres, et sachant bien qu'on ne pouvoit pas s'arrêter long-temps dans ces sortes d'occasions, s'occupèrent à préparer des

lettres pour leurs parens et les amis qu'ils avoient laissés en Angleterre. Ce soin les rappela, pour quelques momens, à des intérêts éloignés, et renouvela, dans leur ame, des sensations affectueuses ; mais tandis qu'ils cherchoient à rencontrer d'autres vaisseaux, le *Lion* et l'*Indostan* ne purent pas se retrouver l'un l'autre. Ils s'étoient, jusqu'alors, constamment suivis en parcourant cent et quelques degrés de latitude et plus encore de longitude. Chacun fit route de son côté pour l'île du Nord, qui est le rendez-vous accoutumé dans le détroit de la Sonde.

Les inconvéniens d'un long séjour à la mer, commencèrent à se faire sentir. Des symptômes de scorbut se manifestoient parmi les équipages des deux vaisseaux ; cependant, aux mesures prises pour conserver la santé, et dont nous avons déjà fait mention, on avoit joint l'usage des anti-scorbutiques ; on donnoit de la *choucroust* (1) aux matelots pour la mêler avec leurs autres alimens, et on leur distribuoit aussi, de temps en temps, de l'essence de drèche. Les rations de tabac qu'on leur accorda, leur firent un extrême plaisir :

(1) Ce mot vient de l'allemand *sauerkraut*, qui signifie choux confits. (*Note du Traducteur.*)

mais les remèdes sur lesquels on comptoit le plus , et qui devoient en effet être les plus efficaces , étoient l'air de la terre dont on approchoit , et les fruits et les légumes qu'on espéroit y trouver.

Quand le *Lion* fut par les vingt degrés de latitude sud , et par les cent degrés de longitude et plus , à l'est du méridien de Greenwich , les officiers s'attendoient que les herbes , les oiseaux , les poissons qui fréquentent les côtes , leur indiqueroient le voisinage de la terre , parce que l'île de Cloat , et les rochers de l'épreuve (1) , se trouvent , sur quelques cartes , marqués dans les environs de ces parages. Mais ils ne découvrirent rien jusqu'au moment où ils furent par les sept degrés de latitude de la ligne , et par un peu plus de cent-trois degrés de longitude. Alors ils virent une très-petite île , qu'ils supposèrent être l'île de Clapp. Elle n'a pas plus de sept ou huit milles de circonférence ; mais elle est assez haute pour pouvoir , dans le beau temps , être vue de plusieurs lieues. Le jour suivant , qui étoit le 25 février 1795 , on aperçut la pointe la plus occidentale de l'île de Java , pointe à laquelle on a donné le nom de *Tête de Java*. Bientôt après , on vit

(1) Tryal-rocks.

l'île du Prince et l'entrée du détroit de la Sonde.

Ce détroit est formé par le côté sud-est de la grande île de Sumatra, et l'extrémité nord-ouest de celle de Java. On voit dans son cours un grand nombre de petites îles, offrant un spectacle moins frappant à la vérité que les énormes montagnes qui environnent le port de Rio-Janeiro, mais dont l'agrément et la richesse peuvent être difficilement surpassés. Les îles de Java et de Sumatra qui ont leurs rivages bas, et même en partie marécageux, s'élèvent graduellement vers leur centre, et présentent un amphithéâtre où se trouvent les sites le plus variés, et toutes les teintes de la verdure.

Parmi les petites îles, il n'y en a que peu dont les côtes soient arides et escarpées. On en trouve une précisément dans le milieu du détroit : aussi, les navigateurs anglais la désignent sous le nom de la *Contrariante* (1). Il y en a aussi deux rondes et très-petites qu'ils appellent le *Bonnet* et le *Bouton*. Presque toutes les autres sont planes, couvertes d'arbres, et ont pour base des lits de corail. Quelques-unes sont environnées d'une plage de sable

(1) Thwart-the-way.

blanc où abondent les tortues. Mais la plupart sont couvertes d'une forêt d'arbustes, dont la mer baigne les racines et même le bout des branches pendantes. Tout autour on voit beaucoup d'écueils où des multitudes de petits animaux aquatiques creusent leur habitation calcaire, et trouvent le repos et la sûreté. Ces demeures s'élèvent insensiblement au-dessus de la surface de l'eau ; et le dépôt qui s'y fait d'une manière végétale, donnant naissance aux plantes et aux arbres, elles deviennent des îles nouvelles, ou agrandissent celles qui avoient été déjà produites de la même manière.

Certes, il est impossible de n'être pas frappé d'admiration en contemplant les divers moyens dont se sert la nature pour parvenir au même but. Tantôt elle pose le Brésil sur des fondemens de granit ; tantôt, par des convulsions soudaines, elle fait sortir du sein des flots l'île d'Amsterdam, ou elle continue à employer des êtres animés pour former de nouvelles terres dans le détroit de la Sonde.

L'une de ces productions corallines est l'île du Nord, où le *Lion* trouva l'*Indostan* à l'ancre. Ce dernier avoit rencontré à l'entrée du détroit un vaisseau de la compagnie des Indes, revenant de la Chine. Les commissaires de la compagnie,

à Canton, avoient chargé ce vaisseau de leurs dépêches pour lord Macartney; et il s'étoit, en conséquence, arrêté à Batavia. Mais voyant, au bout de dix jours, que l'ambassadeur n'arrivoit pas, il avoit déposé les dépêches, et s'étoit remis en route.

Le *Lion* et l'*Indostan* se rendirent ensemble de l'île du Nord à Batavia. Cette traversée ressembloit à une promenade de plaisir. La mer étoit extrêmement unie, et on voyoit à sa surface un nombre immense de groupes d'îles de corail. La substance qui les compose est très-dure et semblable à du rocher. En divers endroits, les voyageurs tirèrent du fond de la mer une quantité considérable de zoophytes, dont les uns étoient d'une texture charnue, et les autres ressembloient à du cuir. Il y a aussi de grandes masses de corail de différente espèce, des madrépores, des tubipores, des cellipores, les uns plats, les autres ronds ou branchus, tantôt blancs, tantôt bleus, tantôt bruns, et le même pied réunissant quelquefois ces trois couleurs. Le tubipore (1) seul étoit rouge.

Indépendamment des animaux aquatiques qui produisent les îles de corail, il en est une

(1) *Tubipora musica*.

prodigieuse quantité d'autres, dont plusieurs sont condamnés à ne se mouvoir qu'au fond de la mer. Ceux de cette espèce, qu'on trouve en plus grand nombre dans le canal de la Sonde, sont le hérisson de mer, l'étoile de mer et l'holoturie. D'autres sont encore plus bornés dans leurs mouvemens que l'huître commune, qui, au moins, n'est pas fixée dans un lieu particulier, mais se trouve quelquefois transportée d'un banc à l'autre, soit par l'impulsion des marées ou des courans, soit par quelque autre agitation des eaux. Il y a donc des animaux qui sont, non-seulement renfermés, ainsi que l'huître, dans une coquille bivalve, mais dont la coquille est incrustée dans l'énorme masse d'un rocher calcaire. Ils n'ont seulement que l'aisance qui leur est nécessaire pour ouvrir leurs valvules, et les fermer sur la proie que les ondes leur apportent par hasard. Ces crustacées offrent un des nombreux exemples des différens degrés qui se trouvent dans la vie animale, depuis le mouvement rapide et la sensibilité exquise, jusqu'à la simple irritabilité végétale, où ces deux règnes de la nature semblent se rencontrer et se confondre.

Parmi les rochers de corail qu'on voit au-dessus des eaux, et sur lesquels la végétation

commence à prospérer, il y en a un si grand nombre de petits, que chacun d'eux ne porte qu'une seule tige semblable à un mât de vaisseau; de sorte qu'à une certaine distance, ils offrent l'image de plusieurs flottes à l'ancre. Le *Lion* et l'*Indostan* mouillèrent, pour passer la nuit, auprès d'un de ces groupes, auquel le grand nombre de rochers qui le composent a fait donner le nom des *Mille Isles*. Le ciel étoit clair; les étoiles brilloient de tout leur éclat. Les plus grandes, et même celles de la seconde grandeur, étoient facilement observées s'élevant au-dessus ou descendant au-dessous de l'horizon; et leur amplitude et leur distance de l'orient ou de l'occident, pouvoient être aussi exactement observées que celles du soleil et de la lune. Les constellations méridionales du *centaure*, de la *croix* et de l'*argo*, sembloient former la partie du firmament la plus brillante que l'œil pût parcourir depuis là jusqu'aux hautes latitudes du septentrion.

Le 6 mars 1795, le *Lion* et l'*Indostan* entrèrent dans la baie de Batavia, située par les six degrés dix minutes de latitude sud, et par les cent-six degrés cinquante-une minutes de longitude à l'est de Greenwich. La boussole y varie d'environ un demi-degré à l'ouest.

En allant de l'île du Nord à Batavia , on rencontre beaucoup d'écueils. On a placé des signaux sur quelques-uns ; mais d'autres ne sont pas même marqués sur les cartes que les Hollandais ont fait graver dans les premiers temps de leur établissement sur cette côte ; et il y a lieu de croire que ce sont des rochers de corail qui , d'abord trop au-dessous des eaux pour être aperçus, ont continuellement crû, et se sont élevés jusqu'à la surface de la mer. Il y a eu aussi une augmentation considérable de terre à l'entrée de Batavia. On le voit clairement par le plan de cette ville, levé il y a environ cent cinquante ans, et joint à la relation qu'Ogilby nous a donnée d'une ambassade hollandaise en Chine. Suivant ce plan, le principal fort, ou la citadelle de Batavia, se trouvoit au bord du rivage, et un double rang de piliers s'avançoit à un mille dans la mer, pour indiquer aux vaisseaux le passage le plus sûr. Mais, aujourd'hui, ce passage est comblé, et il y a même des maisons d'un côté, et jusqu'au dernier de ces piliers. Cet accroissement est dû, sinon en totalité, au moins en grande partie, à l'industrie des habitans, qui ont formé des chaussées avec les terres que la rivière a entraînés des monta-

gnes, d'où elle se précipite d'abord en torrent, pour couler ensuite tranquillement jusqu'à la mer.

Plusieurs petites îles formant une rangée circulaire, protègent la baie de Batavia contre la grosse mer, et en rendent le mouillage sûr. Cette baie est assez vaste pour contenir tous les vaisseaux qui doub l'entree de Bonne-Espérance. Le grand nombre de navires hollandais, qui étoient à l'ancre devant la ville, suffisoit pour annoncer que c'étoit le centre de leur commerce, ainsi que le siège de leur gouvernement en Asie. Les jonques chinoises qui sont si mal construites pour entreprendre des voyages de long cours, et qui mouilloient dans la baie, indiquoient en même temps qu'on n'étoit pas loin de la Chine. Le seul édifice de Batavia, qu'on puisse apercevoir de la baie, est le dôme de la grande église. Tout le reste est caché par les longues feuilles des palmiers et des autres grands arbres qu'on y a plantés.

L'ambassadeur fut complimenté à bord, de la part du gouvernement de Batavia, et reçu à terre avec des honneurs distingués. Sa mission y avoit cependant causé beaucoup d'alarmes. Il n'y étoit encore parvenu aucune nouvelle de la communication généreuse et

des offres de service que le cabinet de Saint-James avoit faites aux États-Généraux, à l'occasion de l'ambassade. Lorsque lord Macartney en fit part au gouverneur et au conseil de Batavia, ils avouèrent, avec franchise, les craintes secrètes qu'ils avoient eues, ainsi que l'intention dans laquelle étoient leurs agens à Canton de contrecarrer les Anglais. Mais le gouvernement sentit bientôt que le commerce des deux nations pouvoit également prospérer, et il se déterminâ à envoyer immédiatement des instructions en Chine, pour qu'au lieu de s'opposer aux vues de l'ambassadeur, on s'efforcât de les seconder.

Les dépêches des commissaires de la compagnie des Indes anglaise, à Canton, firent augurer à lord Macartney qu'il seroit hono-
 » blement accueilli à la cour de Pékin. Les com-
 » missaires mandoient : — « Que, s'étant adres-
 » sés à deux des principaux marchands chi-
 » nois, pour les engager à solliciter une au-
 » dience du fou-yen, ou gouverneur de Canton,
 » qui commandoit en l'absence du vice-roi de
 » la province, afin de lui remettre la lettre
 » du président des directeurs de la compagnie
 » des Indes, ces marchands avoient aussitôt
 » deviné que cette lettre concernoit l'ambas-

» sade dont la nouvelle s'étoit déjà répandue
» parmi eux , et ils avoient paru craindre que
» cette mission n'eût des suites funestes pour
» le commerce, la propriété et la sécurité per-
» sonnelle des négocians chinois de Canton ;
» mais que les commissaires les avoient as-
» surés qu'elle ne pouvoit produire qu'un bon
» effet pour tous ceux qui s'occupoient du
» commerce. — Qu'avant d'accorder une au-
» dience aux commissaires, les officiers chi-
» nois s'étoient informés avec soin des motifs
» de l'ambassade ; et que les premiers avoient
» attesté que son seul but étoit d'établir une
» amitié plus étroite entre les cours de Lon-
» dres et de Pékin, et d'étendre les relations
» qui avoient lieu, depuis tant d'années, à
» l'avantage des deux nations ; que cette ex-
» plication avoit sans doute paru satisfaisante,
» puisque le jour de leur réception avoit été
» fixé à une époque beaucoup plus prochaine
» qu'ils ne s'y étoient attendus, d'après le
» caractère minutieux et dilatoire des Chinois.
» — Qu'ensuite, le gouverneur avoit envoyé
» un message pour demander quels étoient
» le rang et la situation de l'homme qui avoit
» écrit sa lettre ; si c'étoit un officier du roi,
» et s'il occupoit un des principaux emplois

» du gouvernement. — Qu'on avoit répondu
» que, quoique celui qui écrivoit au vice-roi
» de Canton, ne fût point un officier du roi
» d'Angleterre, sa lettre étoit expédiée, de
» l'aveu de ce monarque, pour annoncer l'ar-
» rivée de son ambassadeur à la cour de Pékin.
» — Que, cependant, la lettre n'étant pas
» écrite par un officier immédiat de la cou-
» ronne, et ne devant pas être remise par
» des personnes à son service, mais bien à
» celui de la compagnie, on avoit fait des ob-
» jections relativement à la forme de leur ré-
» ception; que, comme toute espèce de dis-
» pute à l'égard du cérémonial, auroit pu être
» suivie du refus de recevoir la lettre, jusqu'a
» ce qu'on eût eu des nouvelles de Pékin, et
» que le hop-po, ou mandarin, qui avoit le
» plus de rapport avec les Européens, et étoit
» le plus intéressé à empêcher que leurs re-
» présentations ne parvinssent à la cour, sem-
» bloit annoncer le dessein d'offrir ce sub-
» terfuge au fou-yen, on avoit résolu de remettre
» la lettre de quelque manière qu'on l'exigeât.
» — Qu'il avoit été également nécessaire de
» communiquer préalablement le contenu de
» la lettre; et que ce n'avoit pas été sans beau-
» coup d'embarras et de peines qu'on avoit

» pu faire comprendre aux marchands chinois ,
» seuls interprètes des Européens , et ce con-
» tenu et l'objet de l'ambassade. — Que jamais
» le défaut de bons interprètes , et la nécessité
» d'encourager l'étude de la langue chinoise ,
» malgré les obstacles qu'éprouvent ceux qui
» s'y adonnent , n'avoient été aussi bien sentis
» qu'en cette occasion ; que les commissaires
» ne pouvoient s'empêcher de se plaindre
» de n'avoir pas eu pour traducteur un an-
» glais en état de concevoir et de rendre
» l'esprit de la lettre , et de les aider dans une
» conférence aussi délicate qu'importante.
» — Que , cependant , l'entrevue s'étoit ter-
» minée par une promesse d'envoyer la let-
» tre à l'empereur , et de leur faire savoir ,
» par le moyen des marchands chinois , ce qui
» pourroit en résulter. — Qu'en conséquence ,
» sa Majesté Chinoise avoit , quelque temps
» après , publié un édit , dans lequel elle dé-
» claroit sa satisfaction à l'égard de l'ambassade
» projetée , et donnoit des ordres pour qu'on
» placât sur les côtes des pilotes prêts à con-
» duire les vaisseaux qui portoient l'ambas-
» sadeur et les présens du roi d'Angleterre ,
» soit à Tien-Sing , soit dans tout autre port
» qu'ils jugeroient à propos de choisir. »

Les

Les commissaires ajoutaient : — « Que
 » l'effet qu'on avoit attendu de l'ambassade
 » se faisoit déjà sentir parmi les officiers du
 » gouvernement de Canton; qu'il y avoit moins
 » d'interruption dans le commerce; qu'on pa-
 » roissoit faire plus d'attention aux représenta-
 » tions des agens de la compagnie; et que le
 » hop-po disoit qu'il se proposoit d'abolir les
 » droits exorbitans établis à Macao; ce qui,
 » conséquemment, seroit cesser les principales
 » fraudes auxquelles étoient exposés les mar-
 » chands étrangers. »

Le gouverneur et le conseil de Batavia avoient, comme nous l'avons déjà dit, changé de disposition, et s'intéressoient au succès de l'ambassade. D'après cela, lord Macartney leur fit part des dépêches des commissaires; ce qui les engagea à rendre plus brillantes les réjouissances par lesquelles ils se proposoient de célébrer l'anniversaire de la naissance du prince d'Orange, stathouder des Provinces-Unies. L'importance de l'emploi de ce prince, et l'influence qu'il lui donnoit dans les affaires de la compagnie des Indes hollandaise le mettoient de niveau avec les souverains; et quoique les États - Généraux fussent réellement ses supérieurs, on leur témoignoit beaucoup

moins de respect et d'attachement qu'à lui.

Le goût hollandais et le luxe oriental furent déployés, à-la-fois, dans la fête qu'on donna à l'ambassadeur et à toute sa suite. Cette fête eut lieu dans la maison du gouverneur-général, située à quelque distance de la ville. Le chemin qui y conduit passe entre deux rangs d'arbres et de canaux. D'un côté, on voyoit une beauté flamande, qui essayoit d'amuser le peuple par ses gentillesses; et de l'autre, plusieurs comédiens chinois étoient montés sur une charrette, non moins grande que celle qu'on croit avoir servi de théâtre aux premiers essais dramatiques. Quelques-uns des nouveaux convives auroient mieux aimé s'arrêter pour contempler ces chinois, que d'aller s'asseoir au somptueux repas qu'on avoit servi dans la maison. Ce repas fut précédé d'un bal, et suivi d'illuminations et de feux d'artifice dans le jardin, où toutes ces clartés se multiplioient, par la réverbération de diverses pièces d'eau qui couvroient une grande partie du terrain. La société ne se sépara qu'au matin.

Quoique ces scènes de plaisir semblent annoncer que leurs acteurs ne manquent ni de santé ni de vigueur, la plupart des colons hollandais de Batavia, et sur-tout ceux qu'on ren-

contre communément sur leur porte ou dans les rues, sont blêmes, foibles, languissans, et paroissent être déjà aux prises avec la mort. Il est vrai que la ville est environnée de marais et d'étangs, d'où s'élève chaque matin, aussitôt que la brise de mer souffle, une immense quantité de vapeurs pestilentiellles. Lorsque le soleil est dans son midi, ses rayons frappent les canaux vaseux qui sont dans les rues, et l'air se charge de miasmes corrompus; enfin les arbres qui ombragent les quais, et bordent les canaux, laissent échapper, pendant la nuit, beaucoup d'émanations funestes. En outre, des personnes qui, des régions froides du nord, passent soudain au milieu des chaleurs de la zone-torride, sans avoir un tempérament propre à les supporter, sont plus exposées que d'autres à être affectées de toutes les causes des maladies.

D'après les informations que prit le docteur Gillan, il y a fort peu d'exemples que des étrangers aient séjourné long-temps à Batavia, sans être attaqués de la fièvre. Or il faut savoir que c'est sous cette dénomination de fièvre qu'on y désigne les maladies de toute espèce. Peu de temps après leur arrivée, les Européens y deviennent foibles et languissans, et au bout

de quelques semaines, même au bout de quelques jours, ils tombent malades. Ils sont communément attaqués d'une fièvre tierce qui, après deux ou trois paroxysmes, devient double-tierce, ensuite tierce continue, et souvent ne tarde pas à emporter le malade. Plusieurs personnes périssent dès le second ou le troisième accès. Mais, dans ce cas, un délire continuel et une forte circulation du sang vers le cerveau, accompagnent les autres symptômes. Quelquefois, la maladie commence à se manifester par une fièvre quotidienne, avec des intermissions régulières d'un jour ou deux; et, dans ce cas, les conséquences ne sont pas moins fatales que dans le premier.

Le *quinquina* est rarement employé à aucune période de la maladie, ou bien on le donne en si petite quantité qu'il ne peut produire beaucoup d'effet. On n'exige pas même que le malade change de régime; et le principal, ou plutôt le seul remède qu'on lui administre, est une solution de camphre dans de l'esprit-de-vin, dont on mêle une cuillerée à bouche dans un verre d'eau, qu'on lui fait boire de temps en temps. Batavia, est sans contredit, la ville qui auroit besoin d'avoir les plus habiles médecins; mais ceux qui y sont,

n'ayant presque fait aucune étude de leur art , se contentent , quant à la théorie , de considérer la fièvre comme une destructrice du corps humain , et quant à la pratique , de croire que le camphre étant le plus puissant antiseptique connu , ils doivent , d'après une règle encore plus simple que celle des médecins de Molière , l'administrer dans tous les cas et à chaque période de la maladie. La fièvre intermittente n'est pas toujours funeste , mais elle dure quelquefois plusieurs années de suite. Alors , on s'y accoutume tellement , qu'on la regarde à peine comme une maladie ; et dans l'intervalle des accès , on s'occupe d'affaires et on jouit des plaisirs de la société.

Un homme qui se trouvoit dans ce cas , observa , en s'entretenant de la nature du climat , qu'il étoit véritablement funeste à un nombre immense d'Européens qui venoient s'établir à Batavia , et que plusieurs de ses amis étoient morts cette année ; mais que , pour lui , il jouissoit d'une très-bonne santé. Bientôt après il demanda une serviette pour essuyer sa tête , ajoutant que c'étoit son jour de fièvre ; qu'il en avoit eu le matin , un violent accès , et qu'il continuoit à transpirer excessivement. On lui rappela alors qu'il venoit de se féliciter de sa santé ; il ré-

pondit que cela étoit vrai, et que ses accès de fièvre ne l'empêchoient pas, en général, de se bien porter; qu'il savoit que, s'il restoit dans le pays, ces accès le feroient insensiblement périr; mais qu'il espéroit qu'auparavant ses affaires lui permettroient de s'en aller.

Ces accès de fièvre sont toujours suivis d'obstructions et de gonflemens dans les intestins, qui croissent régulièrement et graduellement. Le malade qui est attentif à leurs progrès, peut presque toujours calculer, avec précision, le temps qu'il a encore à vivre. On croit que la moitié des Européens de toutes les classes, qui vont s'établir à Batavia, meurt avant que l'année soit révolue. Batavia ressemble, à cet égard, à un champ de bataille ou à une ville assiégée: il y a tant de gens qui meurent, qu'on n'en fait presque pas mention; et les habitans paroissent peu émus et peu surpris quand ils apprennent que le compagnon de leurs plaisirs de la veille n'est plus. Il est probable que les femmes sont moins sujettes à ces accidens que les hommes: elles s'exposent plus rarement à la chaleur du soleil; elles font fréquemment usage des bains froids, et elles vivent avec plus de tempérance.

Nous eûmes une forte preuve des funestes

effets du climat de Batavia, sur l'un et l'autre sexe, par ce que nous dit une dame que nous y vîmes. Elle étoit arrivée depuis dix mois avec onze personnes de sa famille, et elle avoit déjà perdu son père, six sœurs et un beau-frère. Cependant, il y a des hommes dont le tempérament résiste aux causes de maladies fatales à tant d'autres. En voici quelques exemples : celui qui étoit gouverneur-général quand le *Lion* relâcha à Batavia, avoit séjourné plus de quarante ans dans le pays ; il s'appliquoit beaucoup aux affaires, et ne prenoit aucune précaution pour ménager sa santé. Tel étoit encore un des conseillers des Indes ⁽¹⁾, dans la maison duquel logèrent l'ambassadeur et deux personnes de sa suite, et furent traités avec non moins de magnificence que d'hospitalité pendant tout le temps qu'ils demeurèrent à terre. La maison de ce conseiller étoit généreusement ouverte à tous les étrangers, et il étoit loin de leur donner l'exemple de la sobriété. Malgré cela, il étoit, ainsi que le gouverneur, non-seulement exempt de maladie, mais ils ne connoissoient, ni l'un ni l'autre, cette langueur qu'on éprouve communément dans tous les pays si-

(1) C'est le titre que prennent les membres du gouvernement de Batavia. (*Note du Traducteur.*)

tués sous la zone-torride. Il y avoit encore d'autres personnes qui, quoique d'une constitution moins robuste, conservoient une ame assez active pour qu'elle ressentît peu l'influence du climat. On y cultivoit même les lettres au milieu d'occupations bien plus lucratives. On y voyoit un observatoire qui, à la vérité, étoit négligé ; mais il y avoit encore une académie de sciences et de littérature. Parmi les marques d'attention que reçut l'ambassadeur, on lui présenta, ainsi qu'à une personne de sa suite, un diplôme de membre de cette académie, avec la collection des mémoires qu'elle avoit déjà publiés. Un des conseillers qui avoit autrefois résidé au Japon en qualité de chef du commerce hollandais, se proposoit de publier la description de cet empire ; et certainement sa place et ses talens l'avoient mis à même de se procurer des matériaux très-curieux. (1)

Le conseiller chez qui logeoit l'ambassadeur, possédoit une précieuse collection de divers

(1) M. Isaac Fitzing. Il a été nommé ambassadeur auprès de l'empereur de la Chine vers la fin de 1794, et a eu pour adjoint dans cette mission M. Van-Braam Houckgeest, qui en a écrit la relation. (*Note du Traducteur.*)

objets d'histoire naturelle, et il en donna plusieurs à ses hôtes. Il leur fit présent, entr'autres choses, d'un superbe faisan, qu'on envoya en Angleterre, et que le docteur Shaw, membre du muséum britannique, et célèbre par ses connoissances dans toutes les parties de la zoologie, jugea, d'après un sévère examen, n'avoir encore été décrit par aucun des auteurs qui ont traité de l'ornithologie. Cet oiseau ne paroît avoir rapport avec aucun de ceux dont *Linnæus* et *M. Latham* font mention. L'espèce dont il approche le plus, en apparence, est le *phasianus curvirostris*, ou le *faisan impeyan*, oiseau des Indes orientales, décrit et gravé dans l'*Ornithologie* de *M. Latham*, et dans le *Museum Leverianum*. Cependant il en diffère considérablement. Sa queue étant en partie mutilée, il n'est pas possible de déterminer, avec précision, s'il doit être classé dans la division des faisans, qui comprend ceux qui ont la queue cuniforme ou longue queue, ou dans celle des faisans à la queue ronde, comme le *faisan impeyan*.

Le plumage de cet élégant oiseau est généralement noir, avec une teinte bleue, ou, pour parler le langage de l'histoire naturelle, d'un noir de fer revêtu d'un lustre d'acier. La

couleur de l'extrémité de son dos est singulièrement brillante , et paroît , suivant les différens points de vue , tantôt d'un noir d'acier foncé , tantôt d'un rouge-orange très-ardent. Cette superbe couleur forme une large zone autour du corps de l'oiseau ; mais du côté de l'abdomen , elle est plus obscure que sur le dos. Le gosier est garni d'une paire de claies , qui forment presque un angle , et se réunissent au-dessus de l'ouverture du bec. Il a , sur la tête , des plumes longues et rejetées en arrière , qui forment une espèce de crête. Son bec est beaucoup plus long et plus recourbé que ceux de tous les autres oiseaux du même genre , excepté le *faisan impeyan*. Les plumes du cou , du dos et de la gorge , sont rondes et en forme d'écailles , comme celle des coqs-d'Inde. Il a les jambes très-fortes et armées d'ergots extrêmement gros , longs et aigus. La couleur des jambes , ainsi que celle du bec , est pâle.

Que cet oiseau fut réellement connu ou non , des ornithologistes d'Europe , on peut dire , avec certitude , qu'il n'avoit jamais été bien décrit , et qu'il ne peut nullement être caractérisé par les attributs des espèces dont les ouvrages des naturalistes systématiques ont fait mention. On peut l'appeler le *faisan au dos*

couleur de feu ; et son caractère essentiel doit être distingué en ces termes : — « Faisan noir » avec une teinte bleue-d'acier , les côtés du » corps roux , l'extrémité du dos couleur de » fer ardent , la queue ronde , les deux plumes » du milieu d'un jaune pâle. »

En vain l'œil cherche autour de Batavia les animaux , les arbres , les plantes qu'il a accoutumé de voir en Europe ; il n'y rencontre rien de semblable. L'oiseau le plus familier autour de la maison du conseiller dont nous venons de parler , étoit celui qu'on appelle , à Batavia , *la couronne* . Il ne faut pourtant pas le confondre avec l'*ardeapavonina* de Linnæus , car il n'a rien de commun avec cet oiseau , si ce n'est la crête ; il ressemble , au contraire , à la *columba cristata* de ce naturaliste.

Le même magistrat avoit , dans la basse-cour de sa maison de campagne , quelques grands *cassowarys* , qui , quoique dès longtemps en sa possession , et ayant l'air apprivoisés , laissoient quelquefois apercevoir leur naturel féroce , et attaquoient à coups de bec les personnes qui s'avançoient trop près d'eux.

La campagne n'offre également que des objets nouveaux. Les plates-bandes des jardins sont bordées , non de petits buis , mais de jas-

mins d'Arabie , dont les fleurs embaumées ornent aussi les pagodes de l'Indostan. Les Hollandais , dont on connoît l'amour pour les jardins dans leur pays natal , ont porté ce goût à Batavia , où ils peuvent assurément le satisfaire avec bien plus de succès ; et ils s'y livrent avec beaucoup de recherche dans les maisons de campagne qu'ils ont à peu de distance de la ville. Dans ce marécageux pays , où un homme d'esprit disoit avec énergie que l'air y étoit pestilentiel et l'eau empoisonnée , on voit de tous côtés une campagne verte , riante et fertile. Elle est remplie de superbes maisons , de jardins , d'avenues , de canaux , de ponts-levis ; elle a , enfin , tout ce qui peut la rendre agréable , hormis la salubrité. Aussi , un jeune homme qui venoit d'y arriver , et étoit enchanté de tout ce qui frappoit ses regards , mais qui se rappeloit en même temps combien la vie de l'homme y étoit en danger , s'écria avec un transport d'admiration : — « Quel magnifique séjour ce seroit pour des immortels ! »

C'est depuis le mois de mars ou d'avril jusqu'en novembre , que la température est la plus supportable à Batavia , parce qu'ensuite les pluies commencent et durent le reste de l'année. La brise de mer se lève vers les dix heures du ma-

tin, et ne cesse qu'à quatre ou cinq heures du soir; après quoi, le calme règne jusqu'à sept ou huit heures. Alors la brise de terre lui succède, et souffle par intervalles le reste de la nuit. A la pointe du jour, le calme reprend encore jusqu'au moment où la brise de mer recommence. Pendant que le *Lion* demeura à l'ancre dans la baie de Batavia, le thermomètre de Farenheit y monta constamment à quatre-vingt-six et quatre-vingt-dix degrés, et dans la ville il marquoit de quatre-vingt-huit à quatre-vingt-douze. Mais ces variations ne correspondoient nullement aux sensations que la chaleur produisoit sur les hommes, parce que le moindre mouvement de l'air suffit pour procurer de la fraîcheur aux hommes, et n'a presque aucun effet sur le thermomètre. Ce n'est pas non plus d'après l'excès de la chaleur pendant le jour, qu'on doit juger de ce qu'elle fait souffrir, mais bien d'après sa durée pendant la nuit. Il est des climats moins chauds, où le thermomètre descend quelquefois la nuit de vingt degrés; mais à Batavia, c'est tout le contraire: il monte ordinairement de quatre ou cinq degrés au-dessus de ce qu'il étoit à l'ombre, lorsque le soleil étoit au zénith.

Les naturels de Java retirent au moins quelque avantage d'un climat qui n'est point sujet aux vicissitudes de température qu'éprouvent les contrées septentrionales de l'Europe. Dans ces froides contrées les maux de dents sont très-communs; mais les Javanais en sont entièrement exempts. Il est vrai aussi qu'ils le doivent en partie à l'usage de ne se nourrir que de végétaux et de s'abstenir des liqueurs fermentées. Cependant, les caprices du goût sont tels, que parmi ce peuple la couleur favorite des dents, et celle qui constitue leur beauté, est un beau noir de jais. En conséquence, ils ont soin de peindre en noir toutes leurs dents, excepté les deux du milieu, qu'ils recouvrent d'une feuille d'or; et quand quelqu'un d'entr'eux s'aperçoit que la peinture ou la dorure commence à s'user, ils ont autant de soin de la renouveler sur leurs dents, que peuvent en avoir nos beautés d'Europe de nettoyer et de blanchir les leurs.

L'insalubrité du climat de Batavia est si généralement connue, que malgré la facilité d'y faire promptement fortune, la plupart des Européens, qui seroient maîtres d'y passer, le refusent, lorsqu'ils peuvent rester chez eux avec quelque agrément. D'après cela, il arrive que les emplois importans sont souvent confiés

à des hommes très-peu capables de les remplir. A notre passage, le principal médecin de la ville, et l'un des membres du clergé, avoient été tous deux originairement barbiers.

Les recrues de la garnison ne sont guère tirées des Provinces-Unies : ce sont en général des Allemands, dont la plupart ont été engagés par force ou par ruse. Quoiqu'on dise qu'il leur est permis, au bout d'un certain temps, de retourner dans leur pays, ils sont, dans le fait, toujours obligés de s'enrôler de nouveau, parce que leur solde est trop foible pour qu'ils puissent jamais ramasser de quoi payer leur passage pour retourner en Europe. On accuse le gouvernement d'avoir la barbare politique d'intercepter toute correspondance entre ces malheureux soldats et leur patrie, de sorte qu'ils sont à jamais privés de la consolation d'apprendre ce qui intéresse leurs amis, et de l'espoir de recevoir quelques secours qui les mettroient en état de revoir leur terre natale. Un de ces infortunés profita de l'occasion que le hasard lui offrit, pour converser en allemand avec un de ses compatriotes qui étoit attaché à l'ambassade. Il paroissoit en même temps dans la plus grande inquiétude, parce qu'il craignoit qu'on le vît s'entretenir avec un homme qui ne

dépendoit point du gouvernement hollandais. Il lui parla avec toute l'énergie d'un cœur pénétré de la plus profonde douleur, et le conjura de se charger d'une lettre pour des parens respectables qu'il avoit en Allemagne. Malheureusement cette lettre n'étoit pas encore écrite, et le pauvre soldat ne trouva plus l'occasion de la donner.

D'après un marché que le duc de Wurtemberg avoit fait avec la compagnie des Indes hollandaise, il avoit, peu de temps avant notre passage, envoyé un de ses régimens à Batavia; mais une grande partie des soldats et des officiers de ce corps étoit morte dans l'espace d'un an.

Quiconque va s'établir à Batavia, doit se soumettre à prendre les armes pour le défendre. L'un des conseillers des Indes s'étant beaucoup étendu sur les peines que ses collègues et lui ne cessoient de prendre pour mettre la colonie en garde contre des attaques extérieures, finit par avouer franchement que la chose sur laquelle ils comptoient le plus, étoit le ravage que le climat ne pourroit manquer de faire parmi les forces de l'ennemi. Le capitaine Parish pense également que ce qu'un ennemi européen auroit le plus à craindre à Batavia, ce seroit le climat. Les fortifications n'y sont ,
en

en aucune manière, ce qu'on regarderoit comme redoutable en Europe; mais quand on considère la difficulté de forcer le passage de la rivière, et de débarquer des troupes dans les autres parties de l'île, on peut penser que ces fortifications sont plus défensives qu'on ne l'a cru d'abord. La rivière est défendue par le fort, situé à son embouchure, et ayant quatorze canons et deux obusiers montés ou démontés. Ce fort a un parapet qui a été originai-
 rement bien construit et soutenu par une muraille : mais le parapet est très-dégradé et la muraille presque détruite, parce que la mer la frappe continuellement. Le fort est, en outre, protégé, du côté de la terre, par un dangereux marais, et du côté de la mer, au nord-ouest, par de grands bancs de sable à fleur d'eau, au-dessus desquels les canots même ne peuvent passer. Le seul côté par où l'on peut en approcher sans danger, est la passe, en face de laquelle il est, et qu'il commande.

Le second ouvrage construit pour défendre la rivière, est sur la rive occidentale, à un quart de mille du fort de l'*Eau*. C'est une batterie montée de sept canons, qui regardent le cours de la rivière. Vis-à-vis de cette batterie, il y en a une autre, dont six canons

font face à la rivière et deux à l'est. Celle-ci forme un flanc d'une ligne, qui occupe le terrain bas, au nord-est de la ville. La ligne est un parapet de terre fort bas, qu'on a de la peine à découvrir. Les canaux qui traversent la ville, aboutissent au grand canal, c'est-à-dire, à la rivière, à la distance d'un demi-mille de son embouchure. Au-dessous de cette jonction, on a placé un cheval de frise en bois, armé de longues pointes de fer. Un peu plus haut, est le château, qui est une forteresse carrée, régulière, mais n'ayant ni ravelins ni autres ouvrages extérieurs. Il y a deux canons montés sur chaque flanc, et deux et quelquefois trois sur chaque face. Ils ne sont ni en barbette ni proprement en embrasure, mais leur placement tient de ces deux manières, et il a le désavantage de toutes les deux, sans avoir l'avantage d'aucune. La muraille est de maçonnerie, et d'environ vingt-quatre pieds de haut. Elle n'a ni cordon ni fossé, mais un canal l'entoure à quelque distance. La longueur extérieure de cet ouvrage est d'environ sept cents pieds. La ville forme un rectangle de trois quarts de mille de long et d'un demi-mille de large. Elle est entourée d'un mur de vingt pieds de haut, qui a de petites projectures de différentes formes,

et éloignées de trois cent cinquante pieds l'une de l'autre. Chaque projecture est garnie de trois canons; et tout autour du mur s'étend un canal qui a différentes écluses. A quelque distance de la ville, sont trois ou quatre petits forts de terre, en forme d'étoile; ils défendent différens passages, et on les a probablement construits pour arrêter les habitans de l'île.

La garnison de Batavia devroit être composée de douze cents Européens, dont trois cents artilleurs, et le reste fantassins. Mais comme le climat ne permet pas de conserver toujours cette troupe d'Européens, on a, pour la compléter, recours aux naturels du pays. A notre passage, il y en avoit cinq cents; de sorte que le nombre des Européens étoit réduit à sept cents. Il y a aussi, dans la ville, trois cents volontaires qui forment deux compagnies non disciplinées. Les Hollandais ont, en outre, des troupes régulières du pays, en très-grand nombre; elles consistent en Javanais enrôlés, mais jamais incorporés, et en Chinois, dont ils se défient tellement qu'ils ne les arment que de lances. Ils ne doivent pas, en effet, compter sur la bonne volonté de ces Chinois, non plus que sur celle des Javanais; et comme ils perdent, tous les ans, plusieurs de leurs

soldats européens, le reste est trop foible pour faire beaucoup de résistance.

Les vaisseaux mal équipés, qui sont en rade, doivent être principalement protégés par l'île d'Onrust, qui est fortifiée et favorablement située pour commander la seule bonne passe par où l'on peut entrer dans la rade. Le fort, qui est sur cette île, forme un pentagone. Les bastions en sont petits, n'ont pas plus de douze pieds de haut, et manquent, en partie, de courtines. Quelques batteries ont été dernièrement construites en dehors de ce fort et en face de la mer; et sur ces batteries, ainsi que sur les bastions, il y a, en tout, une quarantaine de canons montés dans toutes les directions. A quelques cents pas au sud de l'île d'Onrust, est une autre petite île où l'on voit aussi deux nouvelles batteries, chacune montée de six canons.

Le château de Batavia est bâti de rochers de corail, tirés de quelques îles voisines qui en sont tout entières. Il a l'avantage d'une fortification en brique, dans laquelle les boulets de canon restent ensevelis, sans briser la muraille et en détacher des morceaux. Les murs de la ville sont, en partie, bâtis de lave d'un bleu foncé, d'une texture très-serrée, résonnant

comme du métal et ressemblant beaucoup à la lave du Vésuve. On l'a prise dans les montagnes qui sont au centre de Java, et au milieu desquelles on voit le cratère d'un volcan qui vomit encore de la fumée. Le sol ne produit pas une seule pierre à plusieurs milles autour de la ville de Batavia. Le marbre et le granit y sont portés de la Chine dans les jonques qui viennent des provinces de Canton et de Fo-Kien, situées sur les côtes sud et sud-est de cet empire. Ces jonques sont en très-grande partie chargées de thé, de porcelaine et de soieries.

Beaucoup de Chinois profitent de ces jonques pour venir s'établir à Batavia, précisément avec la même intention qui y attire les Hollandais, l'intention de faire fortune en pays étranger. Les uns et les autres sont d'une classe inférieure, et également accoutumés à travailler dans leur pays natal : mais les circonstances où ils se trouvent à Batavia, mettent bientôt entre eux une grande différence. Les Chinois n'y ont d'autre moyen de prospérer, que de continuer à exercer une industrie qui y est plus libéralement récompensée que chez eux, et d'accumuler leurs profits avec beaucoup d'économie. Ils ne peuvent rien obtenir par faveur. Les emplois publics sont fermés à leur

ambition ; en conséquence, ils s'adonnent aux occupations qui leur offrent quelque gain, et font tout ce qui exige des soins et du travail. En ville, ils sont détailliers, commis, agens. Dans la campagne, ils deviennent fermiers, laboureurs ; et ce sont eux principalement qui cultivent les cannes à sucre. Ils finissent par acquérir des fortunes, qu'ils estiment en proportion du temps et du travail qu'elles leur ont coûté. Mais cette acquisition ne change ni leurs inclinations ni leur manière de vivre.

Les Hollandais, au contraire, envoyés par la compagnie pour administrer ses affaires en Asie, sentent bientôt qu'ils ont à leur disposition, la puissance, les richesses, et la possession du pays. Ceux qui résistent au climat, parviennent rapidement à des emplois lucratifs et peu pénibles. Leur influence les met en même temps en état de faire des spéculations de commerce très-avantageuses. Les fatigues et le détails restent confiés au Chinois, qui, semblables aux Banians et aux Debaches de Calcutta et de Madrass, ne sont jamais regardés que comme des instrumens subordonnés, tandis que ceux qui les emploient se trouvant dans une situation nouvelle, ont de la peine à conserver leurs premières habitudes, et à résister

à l'indolence, aux voluptés qui leur coûtent souvent, sinon la vie, au moins la santé. Les plaisirs de la table, entr'autres, sont fréquemment portés par eux au dernier excès.

Dans plusieurs des principales maisons de la colonie, la table est mise le matin de bonne heure. On y sert à déjeuner, non-seulement du thé, du café, du chocolat, mais de la viande et du poisson. Ensuite, on trouve, sous un péristyle attenant à la salle à manger, des vins de Madère et de Bordeaux, de l'eau-de-vie de genièvre, de la bière hollandaise et du porter anglais. On présente à chaque convive des pipes et du tabac, et on place à côté de lui un petit vase de cuivre très-brillant, pour les expectorations qu'occasionne la pipe. On reste ainsi à fumer et à boire jusque vers une heure après midi, où l'on sert le dîner, et il n'est pas rare qu'en attendant ce repas un fumeur boive une bouteille de vin. Ceux qui, au contraire, préfèrent la liqueur de leur pays, avalent plusieurs flacons de bière, parce qu'ils croient que ce fluide dilate le sang et facilite la transpiration. Immédiatement avant le dîner, deux esclaves mâles servent du vin de Madère, dont chaque convive prend un verre, comme un tonique propre à aiguïser l'appétit. Après

quoi, on voit arriver trois jeunes filles, dont l'une porte un vase d'argent rempli d'eau, et même quelquefois d'eau rose, avec laquelle on se lave les mains; la seconde tient un bassin d'argent avec un couvercle du même métal, concave et percé de plusieurs petits trous, pour recevoir l'eau à mesure qu'on s'en sert; et la troisième offre des serviettes dont on s'essuie. Pendant le dîner, une bande de musiciens joue de divers instrumens à côté de la salle à manger. Ces musiciens sont tous des esclaves qu'on a fait instruire avec soin. Un nombre considérable d'esclaves femelles sert à table. Le dîner consiste toujours en une grande variété de plats: mais les estomacs des convives sont déjà trop pleins pour recevoir beaucoup d'alimens solides, et ils ne prennent guère que des liqueurs. Le café est servi d'abord après dîner.

Là, on vit de manière que les vingt-quatre heures sont divisées en deux jours et deux nuits. Dès qu'on a pris du café, on se retire pour se coucher. Le lit consiste en un matelas, un traversin, un oreiller, une courte-pointe d'indienne; mais il n'y a point de draps. Chaque convive met une longue robe-de-chambre de toile de coton, et un bonnet de mousseline. Si c'est un célibataire, ce qui a presque

toujours lieu , une jeune esclave tenant en main un éventail , reste auprès de lui jusqu'à ce qu'il s'endorme. A six heures , on se lève , on s'habille , on boit du thé , on monte en voiture pour aller prendre l'air , et on fait quelque partie jusque fort avant dans la nuit. Les assemblées du matin ne sont guère composées que d'hommes , car les dames de Batavia n'aiment à se montrer que le soir.

Peu de ces dames sont nées en Europe , mais le plupart descendent de colons hollandais et ont reçu une éducation soignée. Elles conservent des traits qui annoncent leur origine ; mais leur teint , leur caractère , leur manière de vivre , ont beaucoup de rapport avec ceux des naturels de Java. Une pâle langueur est répandue sur leur physionomie , et jamais les couleurs de la rose n'embellissent leurs joues. Tandis qu'elles restent chez elles , on les voit vêtues comme leurs esclaves , avec une robe de coton peinte en rouge et bigarrée , qui leur descend jusqu'à la cheville du pied. Elles ne portent jamais de bonnet ; mais elles tressent leurs cheveux , et les relèvent sur le sommet de la tête avec une longue épingle d'argent , à la manière des paysannes de divers cantons de la Suisse. Presque toutes ont des

cheveux noirs, et elles les oignent avec de l'huile de noix de coco, et les ornent de guirlandes de fleurs. Quand elles vont en visite, ou à la promenade dans leurs équipages, et sur-tout quand elles passent la soirée hors de chez elles, elles mettent des robes d'une superbe mousseline semée de paillettes d'or et d'argent, et chargent leurs cheveux de pierres précieuses, mais sans jamais mettre de poudre. Elles ne cherchent point à contraindre et façonner leur taille, par une idée fantasque d'élégance, ou pour se conformer à une mode vaine. Aussi, trouvâmes-nous qu'elles faisoient un contraste frappant avec quelques autres dames nouvellement arrivées de Hollande, lesquelles ayant le teint brillant, les cheveux poudrés, portant de grands bonnets et des paniers, persévéroient dans leur première habitude de s'efforcer à reculer le menton, les épaules et les coudes.

Chaque dame de Batavia a constamment auprès d'elle une jeune esclave élégamment vêtue, qui dès que sa maîtresse est assise, s'assoit aussi devant elle sur le parquet, et tient à la main une boîte d'or ou d'argent, divisée en plusieurs compartimens, où il y a des noix d'arraque, des graines de cardamome, du poivre, du tabac et

de la chaux éteinte. Ces ingrédiens mêlés en proportion convenable, et enveloppés dans une feuille de betel, font un masticatoire d'un goût très-piquant et d'un usage général.

Lorsque dans les assemblées publiques les dames trouvent que la chaleur est trop forte, elles se retirent pour quitter leur riche et incommode parure et reviennent ensuite sans façon avec une robe plus légère et moins serrée; de sorte que les étrangers ont de la peine à les reconnoître. Les hommes suivent alors l'exemple des dames; ils quittent leurs pesans habits de cérémonie, et reparoissent en veste blanche, quelquefois ornée de boutons de diamant. Les hommes d'un âge mûr, posent même leurs perruques et prennent des bonnets de nuit. Mais excepté ces momens-là, les membres du gouvernement semblent trouver leur satisfaction dans la politique orientale, qui frappe de crainte l'esprit du vulgaire, en affectant un extérieur magnifique et des distinctions particulières. Eux seuls, par exemple, se montrent en public en habit de velours cramoisi. Leurs carrosses ont des ornemens qui leur sont propres; les autres carrosses qui les rencontrent, sont obligés de s'arrêter jusqu'à ce qu'ils aient passé. Une des portes de la ville n'est ouverte que pour

eux. Ainsi, ils ont réussi à maintenir leur empire sur le nombre bien supérieur au leur, de descendants des naturels du pays, d'esclave squ'on y a transportés, et de Chinois qu'y attire l'amour du gain. Ces trois dernières races d'hommes, pleins de vigueur, d'activité, et vivant dans un climat qui leur est propre, obéissent à quelques Européens affoiblis. Telles sont les conséquences de la domination qu'on a une fois établie, de l'ascendant de l'esprit sur les moyens purement corporels, et d'un pouvoir uni contre les forces divisées.

Les Javanais, c'est-à-dire, les naturels du pays, sont en général trop éloignés de toute espèce de civilisation, pour avoir d'autres besoins que ceux qu'on peut satisfaire aisément dans un climat chaud et fertile. On n'essaie point de les réduire à l'esclavage, et ils trouvent le gouvernement des Hollandais moins vexateur que celui des autres conquérans qui partagent avec eux la souveraineté de l'île. Le sultan de Mataram règne dans la partie orientale; l'empereur de Java, au centre, et le roi de Bantam, à l'occident. Mais le rivage de la mer, et la véritable puissance, appartiennent presque entièrement aux Hollandais. Les trois autres souverains ont, comme eux, une origine étrangère. Ce sont des Arabes qui, en établissant le ma-

hométisme à Java , ont soumis à leur joug presque tous les premiers possesseurs du pays. Le petit nombre de ceux qui leur ont résisté s'est retiré dans les montagnes , où il conserve sa religion avec son indépendance , et continue à croire à la transmigration des ames.

Si l'on en croit les Hollandais , il n'y a point de tyrannie plus oppressive que celle des souverains mahométans de Java. Pour maintenir son autorité , l'empereur a une armée de plusieurs milliers d'hommes , dispersée sur son territoire , et il tient , en outre , auprès de sa personne une nombreuse garde de femmes. Ces femmes sont , à ce qu'il paroît , élevées dans le métier des armes , sans négliger les talens qui peuvent occasionner à quelques-unes d'entr'elles un changement d'occupation , en les faisant passer de l'état d'esclaves à celui d'épouses du monarque. La singulière institution de cette garde doit sans doute son origine à la facilité d'obtenir des recrues , s'il est vrai comme on l'assure , qu'il naît à Java infiniment moins d'enfans mâles que de femelles.

La plupart des esclaves qu'on voit à Batavia , sont tirés de Célèbes et des autres îles orientales. Ils ne forment point corps , et ne sont amis entr'eux d'aucune manière. La conduite

de leurs maîtres envers eux n'est point faite, en général, pour leur faire sentir le malheur de leur condition. On n'exige pas d'eux un travail excessif. Ils ont une nourriture suffisante. Cependant plusieurs d'entr'eux qui avoient peut-être vécu dans l'indépendance jusqu'à ce que le sort de la guerre les eut rendus captifs, se sont souvent irrités contre leurs maîtres, pour de très-légers motifs, et ont assouvi leur vengeance en les assassinant. La crainte d'éprouver de pareils accidens est une des raisons qui engagent les habitans de Batavia à préférer les esclaves femelles pour tous les genres de service auxquels elles peuvent être employées. Ainsi, leur nombre surpasse de beaucoup celui des esclaves de l'autre sexe.

Quand les esclaves sont déterminés à se venger, ils essaient d'augmenter leur courage, en avalant une dose extraordinaire d'opium. Devenant aussitôt furieux et désespérés, non-seulement ils immolent les objets de leur haine, mais ils s'élancent sur tous ceux qu'ils rencontrent, et s'efforcent de les poignarder, jusqu'à ce qu'enfin la nécessité de se mettre à l'abri de leur fureur ait engagé quelqu'un à leur donner la mort. On dit que, dans cet état, ils courent comme des insensés. Au reste, ces

exemples ne sont pas moins rares parmi les naturels du pays que parmi les esclaves ; ils ont recours aux mêmes remèdes et en éprouvent les mêmes effets , soit lorsqu'ils ont perdu au jeu leur argent , leurs effets et même leurs enfans , soit quand ils sont en proie à quelque autre passion malheureuse.

L'amour du jeu et le goût de l'opium ne sont pas non plus étrangers aux Chinois établis à Batavia ; mais l'habitude où ils sont de se modérer et de se contraindre , et les principes sages qui leur sont inculqués dès le berceau , s'opposent à leur penchant , et les empêchent de se livrer aux mêmes excès que les Javanais. Toutefois , ils sont capables de concevoir des desseins plus redoutables contre le gouvernement. En l'année 1740 , on en vit plusieurs milliers accourir de différentes parties de l'île , et s'armer sous le commandement d'un de leurs compatriotes qui prétendoit descendre des empereurs de sa nation. Un nombre considérable de Javanais se joignit à ces rebelles , qui attaquèrent Batavia , et furent repoussés.

Quelques jours après , le feu prit dans le quartier des Chinois , et plusieurs d'entr'eux furent accusés d'avoir pris les armes pour em-

pêcher de l'éteindre , parce qu'ils vouloient , dit-on , que l'incendie s'étendît par-tout , afin de profiter du trouble et du désordre qu'il occasionneroit pour assassiner les Européens et se rendre maîtres de la ville. L'alarme fut telle , que le gouvernement hollandais commanda à l'instant de mettre à mort tous les chefs des familles chinoises. Les matelots des vaisseaux qui étoient en rade , furent appelés à terre , et le gouvernement leur accorda le pillage pour les engager à prendre part à l'exécution de son ordre sanguinaire. Les malheureux Chinois se laissèrent égorger sans faire la moindre résistance.

— Cependant , la résolution barbare du conseil de Batavia fut désapprouvée en Hollande. Les directeurs de la compagnie craignant qu'elle n'excitât l'indignation de l'empereur de la Chine , lui envoyèrent l'année suivante , des députés pour excuser la mesure prise par leurs agens , et l'imputer à la seule nécessité. Ces députés furent agréablement surpris quand ils entendirent l'empereur leur répondre avec calme : — « Qu'il s'inquiétoit fort peu du sort » de sujets indignes , qui , par amour du lucre , » avoient dédaigné leur patrie , et abandonné les » tombeaux de leurs ancêtres. »

Cependant ,

Cependant , les Chinois qu'on voit à Batavia paroissent avoir la plus grande vénération pour les restes de ceux qui y meurent. Un grand terrain est consacré à leur sépulture , et ils dépensent des sommes considérables en érigeant des monumens à leur mémoire. Chaque famille au-dessus de l'indigence a un caveau particulier , entouré d'une muraille en fer à cheval , obliquement élevée ; de sorte que l'ouverture du fer à cheval se trouve de niveau avec le sol ; et en face de cette ouverture est la porte du caveau , sur laquelle on voit différentes colonnes avec des inscriptions.

Quand il meurt un des principaux chinois qui sont à Batavia , ses plus proches parens annoncent sa perte à toutes les branches de sa famille. Le mort est baigné , parfumé et revêtu de ses plus beaux habits. Ensuite on l'assied dans un fauteuil ; et ses femmes , ses enfans , ses parens se prosternent devant lui en pleurant. Le troisième jour on le met dans un cercueil , et on le transporte dans un des plus beaux appartemens , lequel est , en cette occasion , tendu de blanc , parce que , parmi les Chinois , cette couleur est celle du deuil. Il y a , dans le milieu de l'appartement , un autel sur lequel est placé le portrait du mort , et de l'encens brûle à côté.

Les fils , vêtus d'une toile blanche et grossière , se tiennent debout , d'un côté du cercueil , et donnent toutes les marques d'une profonde affliction ; et la mère et les filles , placées de l'autre côté , derrière un rideau , font également entendre leurs regrets.

Le jour de l'enterrement , toute la famille du mort se rassemble , et son corps est conduit au tombeau avec la pompe la plus solennelle. Ainsi que chez les anciens Romains , les images des parens de l'un et de l'autre sexe précèdent le cortège. On y voit même des images d'animaux , et sur-tout un grand nombre de cierges et d'encensoirs. Ensuite viennent les prêtres avec divers instrumens de musique ; et , à leur suite , le corps est porté dans une bière. Les fils du mort l'accompagnent toujours , vêtus de blanc et s'appuyant sur des béquilles , comme si leur douleur les empêchoit de marcher. Toutes les femmes sont portées dans des chaises et cachées par des rideaux de soie blanche ; mais elles poussent de longs gémissemens. D'autres femmes , qu'on paye exprès , jettent des cris plus perçans ; coutume qui est encore , en partie , suivie dans quelques contrées de l'Europe , où des hommes font métier d'aller s'affliger aux funérailles des autres.

Avant d'enterrer le mort , on place devant lui une table couverte de fruits et d'autres mets , avec des figures en cire , qui représentent des domestiques destinés à le servir.

On dit qu'il y a encore à Batavia et dans les environs , autant de Chinois qu'il y en avoit autrefois. Malgré le danger imminent auquel les Hollandais disent avoir été exposés par la prétendue insurrection de ce peuple , et malgré le cruel et injuste traitement que les Chinois ont éprouvé de la part des Hollandais , et dont ils conservent l'amer souvenir , le besoin qu'ils ont les uns des autres les force de se rapprocher. Les Hollandais conviennent que sans l'intelligence et l'industrie des Chinois , la splendeur de leur colonie ne pourroit pas se soutenir. On assure qu'il en est de même aux îles Philippines ; l'on peut si peu y tirer parti des naturels du pays , et les Espagnols y ont tant d'indolence , que les Chinois n'y sont ni moins nombreux ni moins nécessaires qu'à Java.

Les Espagnols et les Hollandais , commettant les mêmes fautes que les Portugais leurs prédécesseurs , doivent éprouver le même sort. On voit encore à Batavia un reste de Portugais , qui sont , pour la plupart , ouvriers ou domestiques dans les maisons hollandaises.

Les dames de Batavia parlent non-seulement la langue javanaise comme la hollandaise , mais elles jugent à propos d'apprendre celle des Portugais , laquelle , continuant à être en usage dans presque tous leurs anciens établissemens en Asie , montre combien cette nation a été autrefois répandue dans cette partie du monde. A Batavia , sa langue a survécu à sa puissance et même à sa religion ; car ses descendans ont insensiblement embrassé le calvinisme , et offrent l'exemple unique , peut-être , de Portugais disant des prières et fréquentant des assemblées hors du giron de l'église papiste.

Ce qui prouve bien clairement que les habitans de l'intérieur de Java ne sont pas en état d'acheter les marchandises précieuses qu'on pourroit leur porter , ou , du moins , ont peu d'inclination à le faire , c'est que les boutiques de la capitale ne ressemblent point à celles de Rio-Janeiro , qui contiennent un assortiment complet des choses les plus curieuses pour l'usage des nombreux et riches Portugais de l'intérieur du Brésil. A Batavia , on ne voit que quelques échoppes de fripiers , qui vendent toujours des choses communes et de la seconde main. Mais il y a de grands magasins où l'on transporte les riches produc-

tions des Moluques et des autres îles à épicer-
ries , pour les distribuer ensuite dans le reste
du monde. On y dépose, en outre, le café, le
sucre, le poivre et l'arraque, que produit Java.

Les noix de muscade, le macis, le gérofle,
qui ont été si long-temps confinés dans les
petites îles de Ternate, de Banda et d'Am-
boine, peuvent, sans doute, être cultivés avec
succès dans d'autres pays. Mais les directeurs
de la compagnie hollandaise, voulant se ré-
server entièrement le commerce de ces objets,
et même empêcher qu'une trop grande quan-
tité n'en fît baisser le prix, prirent une me-
sure très-extraordinaire. Ils rassemblèrent une
troupe d'hommes, auxquels ils donnèrent le
nom d'*extirpateurs*, et leur enjoignirent sévè-
rement de déraciner les arbres qui portoient
ces agréables et précieuses productions, dans
tous les lieux où ils pourroient pénétrer, ex-
cepté dans ces petites îles, où la propriété et la
vente exclusive en étoient assurées aux inven-
teurs d'un projet qui s'opposoit aussi horri-
blement aux desseins de la bienfaisante nature.
En conséquence, les extirpateurs détruisirent
les muscadiers dans toutes les Moluques, à
l'exception de Banda; et, l'éruption d'un af-
freux volcan s'étant manifestée, il y a peu
d'années, dans cette île, les plantes et les arbres

furent ensevelis sous les cendres , ou tellement endommagés , qu'on craignit , pendant quelque temps , que la récolte des muscades ne diminuât beaucoup , et que la compagnie hollandaise ne fût la dupe de son insatiable soif du gain. Cependant ses agens pensent maintenant d'une manière plus noble ; l'un d'entr'eux fut même assez généreux pour choisir , dans le jardin botanique de Batavia , un jeune muscadier et une noix muscade (1) en état de germer , et il en fit présent à l'une des personnes attachées à l'ambassade. Cette personne les confia à un voyageur qui partoît pour l'Angleterre , et lui recommanda de les déposer dans le superbe jardin du roi à Kew. Si cet arbre avoit réussi en Angleterre , on eût pu le multiplier dans les colonies anglaises des Indes orientales , de la même manière dont , au commencement de ce siècle , les Français multiplièrent dans les Antilles quelques pieds de café qu'ils avoient tirés du jardin botanique de Paris. Mais le muscadier pris à Batavia souffrit beaucoup dans la traversée , et on le laissa à Sainte-Hélène.

(1) On sait qu'avant de vendre les noix de muscade , les Hollandais les font passer au four , afin qu'elles ne puissent pas germer (*Note du Traducteur.*)

Le muscadier est un arbre très-joli. Son tronc extrêmement droit est couvert d'une écorce unie et brune. Ses nombreuses branches s'élèvent régulièrement dans une direction oblique, et elles portent des feuilles ovales et pendantes, qui ont quelquefois un pied de longueur. Le haut et le dessus de ses feuilles est uni et d'un vert foncé très-agréable. Elles sont partagées par une côte très-forte depuis l'origine jusqu'à la pointe; et de cette côte partent d'autres côtes plus petites qui s'étendent transversalement et obliquement vers les bords et la pointe. Mais ce qui distingue singulièrement la surface intérieure des feuilles, c'est sa couleur brune et brillante: il n'y a pas le moindre mélange de vert, et il semble qu'on y a semé une poudre brune très-fine: en outre, ces feuilles exhalent un parfum qui suffit pour annoncer quel fruit l'arbre produit. Ce fruit est de la grosseur et de la forme d'un brugnon; il est recouvert d'une écale entre laquelle et le noyau on trouve une membrane réticulaire qui, étant séchée, forme ce qu'on appelle le *macis*. Ce qu'on connoît sous le nom de *noix muscade*, n'est que l'amande que contient le fruit; et cette amande est originairement molle.

Le jardin botanique de Batavia possède un *géroflier*. Le clou de gérofle n'est que le germe du fruit avec la fleur ou la coupe qui le contient. Sa feuille est ovale, unie, petite, étroite et aromatique.

L'arbre qui produit le camphre porte des feuilles semblables à celles du *géroflier*, mais plus fortes, et exhalant, comme toutes les autres parties de l'arbre, l'odeur de sa substance. Pour extraire cette substance, on fait bouillir dans l'eau la racine, le tronc, les branches et les feuilles de l'arbre. Le camphre monte alors à la surface du vase, et on le sépare facilement de l'eau.

Le cannellier peut être distingué, non-seulement par les trois côtes qui divisent régulièrement la surface intérieure de sa feuille ovale, mais aussi parce que la feuille et les branches exhalent, quand on les brise, l'odeur embaumée que nous retrouvons dans son écorce.

Le poivrier, qui, comme on l'a remarqué, croît toujours avec plus de vigueur très-près de la ligne, est une plante rampante et parasite, qui s'attache aux autres arbres. Ses feuilles sont d'un vert-noir, ressemblent beaucoup à celles du noisetier, et ont un goût extrêmement

piquant. Le poivrier croît par groupes, comme la vigne; mais il est plus petit.

Il est une autre espèce de poivrier qui produit ces feuilles qu'on appelle du *betel* et qu'on mâche si communément dans l'Asie méridionale. Elles servent aussi à renfermer de petits morceaux d'arraque, auxquels on donne très-improprement le nom de *noix de betel*.

L'arbre qui porte la noix d'arraque, est un des plus petits de l'espèce des palmiers, mais il égale presque en beauté le majestueux palmier (1) dont le sommet produit cette substance molle et délicate qu'on mange dans les Indes occidentales. Mais si ce dernier est étonnant par sa hauteur autant que par son élégance, l'autre n'a pas plus de huit à douze pieds de haut, et son tronc, qui croît par jets, n'est que de quatre pouces de diamètre. Ils se ressemblent, d'ailleurs, parfaitement. Les colonnes d'un temple ne peuvent être plus régulières que leur tronc, qui s'élève toujours sans aucune branche, et du sommet duquel partent de longues feuilles, qui lui forment un brillant chapiteau. Quand la noix d'arraque est séchée, elle ressemble un peu à

(1) Les colons des Antilles l'appellent *le chou palmiste*. (Note du Traducteur.)

la muscade pour la forme et pour le goût, mais elle est moins grosse.

Le docteur Gillan et quelques autres personnes de l'ambassade s'informèrent avec soin s'il étoit vrai que l'*upas*, ou l'arbre vénéneux de Java, existoit. Lorsque Foersch parla, pour la première fois, de cet arbre imaginaire, on y fit peu d'attention, du moins en Angleterre, et l'on ne s'en est occupé que lorsque le docteur Darwin en a fait mention dans une note de son célèbre poème sur le *Jardin Botanique*. Foersch avoit certainement pratiqué quelque temps la chirurgie à Java, et voyagé dans quelques parties de l'intérieur de l'île; mais ce qu'il dit d'un arbre assez vénéneux pour que ses émanations donnent la mort à quelques milles de distance, est regardé, dans le pays même, comme une des fictions du baron de Munchausen ou un désir audacieux d'en imposer à des personnes éloignées. Cependant, comme les Hollandais ont cru que si l'on s'imaginait que Java produisoit un végétal aussi vénéneux, cela contribueroit à décréditer l'île, ils ont publié une dissertation pour réfuter le conte de Foersch.

D'après cette dissertation, il paroît que le gouvernement de Batavia a fait demander au

prince javanais , sur le territoire duquel on dit que croît l'*upas* , s'il connoissoit cet arbre funeste ; et que le prince a répondu qu'il n'avoit jamais entendu parler de rien qui eût rapport à une pareille production.

Rumphius, auteur respectable , qui a écrit sur l'histoire naturelle , dans le siècle dernier, fait mention d'un arbre vénéneux qui croît à Macassar , et auquel on donne le nom de *toxicaria*. Il dit que non-seulement la résine de cet arbre est un poison mortel , mais que les gouttes d'eau qui tombent des feuilles sur les hommes occupés à recueillir la résine , les fait enfler et les rend dangereusement malades , et que pour prévenir cet accident , ils ont grand soin de se couvrir le corps. Il ajoute , enfin , que les émanations de cet arbre sont fatales aux petits oiseaux qui se perchent sur ses branches. Mais quoique la plupart de ces particularités soient encore loin de ce que dit Foersch , l'auteur ne les donne pas comme ses propres observations , et elles peuvent être exagérées (1).

(1) Ceci ne seroit point exagéré , à l'égard du manchenillier qu'on trouve à Saint-Domingue. On sait que le fruit de cet arbre ne fait point de mal aux crabes et aux poissons qui le dévorent , et qu'ensuite ces crabes et ces poissons empoisonnent les hommes qui en man-

On croit communément, à Batavia, qu'il existe dans le pays un poison végétal, dont les Javanais se servent pour frotter leurs poignards, et qu'alors les plus légères blessures faites avec ces armes deviennent incurables. Cependant quelques chirurgiens européens ont, naguère, assuré qu'ils avoient guéri des personnes frappées par des poignards javanais; mais qu'à la vérité, ils avoient eu la précaution de tenir long-temps la blessure ouverte, pour lui procurer de la suppuration.

L'un des chefs du jardin botanique de Batavia assura le docteur Gillan qu'il y avoit, dans ce jardin, un arbre qui distilloit un suc vénéneux; mais qu'on n'osoit pas divulguer ce secret parmi les habitans de la colonie, de peur que la connoissance n'en parvînt aux esclaves, qui pourroient être tentés d'en faire un mauvais usage. Dans le même jardin qui, à ce qu'il paroît, contient des végétaux dangereux et des végétaux utiles, on trouve la plante d'où

gent. On sait aussi que le bois de manchenillier, quand il est vert, fait périr les ouvriers qui veulent le travailler.

— J'étois présent lorsqu'un nègre eut les mains brûlées, et le visage enflé, pour avoir fendu une petite branche de manchenillier qu'il ne connoissoit pas. (*Note du Traducteur.*)

l'on tire le célèbre remède pour la goutte, ou le *moxa du Japon*. Sir William Temple a fait mention de ce remède, qui n'est autre chose que cette espèce de l'*artemisia* de Linnæus, qu'on appelle *moxa*, parce qu'on la convertit plus facilement que les autres plantes en une sorte de mèche molle. Quand on y met le feu, elle agit comme un léger caustique, et produit long-temps une chaleur égale et modérée.

L'île de Java produit beaucoup de fruits bons à manger. Ce n'est point là, comme dans les régions septentrionales, où le sol semble être stérile pendant la durée d'un ennuyeux hiver, et ne porte presque rien à sa maturité avant le tardif automne. Entre les tropiques, les présens de la nature sont distribués avec prodigalité pendant toute l'année. La *mangouste* et beaucoup d'autres fruits mûrissent au mois de mars. La *mangouste* abonde à Java, et on l'y considère comme le plus délicieux de tous les fruits. On la trouve rarement dans les plus chaudes latitudes au nord de l'équateur; on ne la voit ni aux Antilles, ni dans le continent de l'Inde. Ce fruit est de la grosseur d'une pomme moyenne: son écorce épaisse, dure et d'un rouge-brun, enveloppe tantôt cinq, tantôt sept graines, couvertes d'une pulpe blanche, qui est

la seule partie que l'on mange. Le goût de cette pulpe est délicat, aigrelet, et bien meilleur que celui des *cachimens* des Antilles, avec lequel il a, d'ailleurs, assez de rapport.

A Java, les ananas ne sont pas plantés dans les jardins, mais dans de vastes champs. On les porte au marché, à pleine charretées, et attachés par paquets comme des navets, et on les vend beaucoup moins d'un sou la pièce, quoique l'argent y soit beaucoup plus commun qu'en Angleterre. En général, on nettoie les épées et les autres instrumens d'acier ou de fer, à Batavia, en les passant à travers des ananas, parce que ce fruit contient l'acide le moins cher et le plus propre à dissoudre la rouille. Là, le sucre ne se vend qu'environ cinq sous la livre. Toutes sortes de provisions y sont à bon marché; et les équipages de nos vaisseaux y eurent de la viande fraîche tous les jours.

On ne doit pas douter que dans un pays aussi bas, aussi marécageux, aussi chaud que les environs de Batavia, le nombre des dangereux reptiles ne soit considérable. Le *lacerta-iguana* (1), quoiqu'il soit un animal plutôt terrestre qu'amphibie, ne diffère pas beaucoup

(1) Le lézard des Antilles.

par sa forme, du crocodile (1) qui fréquente les canaux et les rivières de Java. Cependant le premier ne fait point de mal, et l'autre est un animal très-vorace. Il est certainement un objet de crainte; et, par une transition de sentiment qui n'est nullement rare, il devient, par degrés, un objet de vénération, et il reçoit des offrandes comme une divinité.

Quand un Javanais se sent malade, il construit quelquefois une espèce de cage, et la remplit des alimens qu'il croit le plus agréables aux crocodiles. Il place, alors, son offrande sur le bord d'une rivière ou d'un canal, s'imaginant que, par ce moyen, il sera délivré de sa maladie, et se persuadant, en outre, que si quelqu'un est assez audacieux pour oser toucher aux alimens qu'il a exposés, le profane attirera sur lui le mal pour la cessation duquel ces alimens sont offerts.

L'adoration des crocodiles est une extravagance très-ancienne. Hérodote en parle dans son histoire (2), et voici ce qu'il en dit : — « Quelques tribus des habitans de l'Egypte » regardent les crocodiles comme sacrés; mais » d'autres les considèrent comme des ennemis. » Les habitans des environs de Thèbes et du

(1) *Lacerta crocodilus*.

(2) Dans le livre intitulé : *Euterpe*.

» lac Mocris , sont persuadés de leur divinité.
 » Ils élèvent et apprivoisent un crocodile ;
 » ils ornent ses oreilles avec des pendans d'or
 » et de pierres précieuses , et mettent des chaî-
 » nes brillantes à ses pieds de devant. Ils le
 » nourrissent avec soin , lui offrent des victi-
 » mes , le traitent , pendant toute sa vie , de la
 » manière la plus respectueuse ; et quand il
 » meurt ils l'embaument et l'ensevelissent
 » dans un cercueil consacré. »

Il est possible que cette superstition doive en partie son origine à ce que , malgré leur extrême voracité , les crocodiles font périr fort peu de personnes. On n'a pas songé que la rareté de ces accidens ne peut être attribuée qu'à la lourdeur de l'animal et à l'inflexibilité des vertèbres de son cou , qui ne lui permet pas de se retourner aisément pour poursuivre sa proie. La présence des crocodiles n'empêche pas les naturels de Batavia , aussi bien que les esclaves des deux sexes , de se plonger pêle-mêle , une ou deux fois par jour , dans la rivière ou dans les canaux. Ces canaux traversent la campagne , et s'étendent jusqu'au pied des montagnes , à plusieurs milles de la mer.

La principale culture , à Java , est celle du riz ; et le climat lui est si favorable , qu'on peut

au même moment voir cette plante dans tous les périodes de sa croissance. D'abord ses tendres feuilles commencent à paroître au-dessus de l'eau qui inonde le sol ; ensuite, on la voit un peu fanée, parce qu'on vient de la transplanter, et qu'une végétation nouvelle n'a pas encore eu le temps de la ranimer ; enfin, il y en a qui est à son point de maturité et dont les épis jaunissans se recourbent par leur propre poids. Tandis que le *Lion* étoit à Batavia, le riz s'y trouvoit en bien moins grande quantité que de coutume : malgré cela, il ne coûtoit pas deux sous la livre. Dans les champs qu'on prépare pour le semer, il y a autant d'eau que de terre. On emploie des buffles à labourer ces champs, et il semble que la nature les a faits précisément pour ce travail ; car ce sont des animaux presque amphibies qui se délectent dans l'eau, et restent plongés jusqu'au cou dans les étangs et dans les rivières, à moins que le besoin de pâture ne les force d'en sortir.

Il y a dans l'île de Java deux espèces de buffles. Les plus communs sont minces, et ont la peau d'un brun sale et couverte de très-peu de poil. Leur tête est alongée, leur museau pointu ; ils n'ont point de fanon ; et leurs cornes extraor-

dinairement longues sont tellement recourbées en arrière, qu'ils doivent plutôt s'en servir pour frapper comme les béliers que comme les taureaux. Les autres buffles diffèrent beaucoup de ceux-ci, et pour la couleur, et pour le poil qu'ils ont ras et épais. Ils ont des cornes très-courtes et presque droites, une forte encolure, de gros membres, et paroissent très-sauvages. La seule chose qu'ils semblent avoir de commun avec les premiers, c'est l'habitude de se tenir dans l'eau. Les buffles qu'on attache à la charue, nagent, pour ainsi dire, dans les marais fangeux et profonds, et y suivent des lignes droites avec autant d'ordre que ceux qui traînent les carrosses des colons lorsqu'ils se rendent à leurs maisons de campagne. Mais, certes, une partie de ces carrosses reste maintenant vide, parce que le nombre des nouveaux colons ne suffit pas pour remplacer ceux qui meurent, ou qui se hâtent d'échapper à un pays où ils courent risque de demeurer pour toujours.

On compte dans les districts des environs de Batavia, et soumis à la puissance hollandaise, près de cinquante mille familles javanaises, qu'on porte à six personnes l'une dans l'autre, et qui, conséquemment, font une po-

pulation de trois cent mille ames. La ville et les faubourgs de Batavia renferment environ huit mille maisons. Celles des Chinois sont basses et remplies de monde; celles des Hollandais sont bien bâties, spacieuses, propres, et, pour la plupart, d'une construction fort analogue au climat. Les portes et les fenêtres sont larges et hautes, et le rez-de-chaussée carrelé en marbre, qui, étant fréquemment arrosé, donne beaucoup de fraîcheur aux appartemens. Mais plusieurs de ces maisons restent inhabitées, ce qui annonce une colonie en décadence. Parmi beaucoup d'autres preuves de cette décadence, on remarque les navires de la compagnie, qui languissent dans la rade faute de cargaisons ou d'équipages. Il n'y a point de vaisseaux de guerre pour protéger le commerce, même contre les pirates, qui attaquent quelquefois les navires à la vue de la rade de Batavia. Pendant que nous y étions, on s'attendoit à une invasion de la part des habitans de l'Ile-de-France. La ville n'étoit point en état de se défendre, et sur-tout contre des ennemis bien moins affectés du climat que ne le seroient des troupes venant d'Europe. Il y avoit quelquefois, à l'hôpital, autant de soldats qu'il en falloit pour faire le service. On attendoit aussi

de Hollande des commissaires chargés de réformer les abus. Mais comme une telle commission annonçoit une grande méfiance, elle ne pouvoit être considérée d'un bon œil; et il n'étoit pas tout-à-fait certain que quelques personnes ne redoutassent bien plus son arrivée que celle de l'ennemi.

Au milieu de ces tristes inquiétudes, l'attention des Hollandais, pour leurs hôtes, ne diminua point. Lord Macartney se trouvant indisposé, fut invité à aller passer quelque temps dans une des maisons de campagne du gouverneur, laquelle étoit située fort loin de Batavia, et dans une partie des montagnes non moins salubre qu'agréable. Mais il crut de son devoir de ne point différer de remplir sa mission aussitôt que les provisions, dont les vaisseaux avoient besoin, seroient à bord, et il se rembarqua le 17 mars, afin d'être prêt à entrer dans le détroit de Banca lorsque la mousson seroit favorable aux navigateurs qui cinglent du midi pour se rendre à la Chine. La mousson est le vent qui souffle dans ces mers, environ six mois du nord au midi, et six mois dans une direction opposée. Le changement des moussons est graduel, et on étoit à la veille de l'époque où il commence à avoir lieu.

C H A P I T R E V I I I.

Vue de l'extrémité méridionale de l'île de Sumatra. Relâche à Bantam. Passage dans le détroit de Banca. Arrivée à Pulo-Condor.

QUELQUE temps après son départ de Batavia, le *Lion* toucha sur la cime d'un écueil, non marqué sur les cartes, et où il n'y avoit que trois brasses d'eau. Cet écueil n'est pas plus grand qu'une chaloupe, et la mer a tout autour de six à sept brasses de profondeur. De là, le moulin à vent qui est dans la partie occidentale de l'île du Carenage, portoit sud-sud-est, et l'hôpital de l'île de Purmurent, sud-est quart d'est. Comme le vaisseau toucha par le côté de la poupe, les canons qui étoient à cette extrémité furent portés en avant. On jeta la petite ancre à quelque distance, pour touer le vaisseau, et il sortit de ce danger sans aucun dommage. Mais, si la cime de l'écueil s'étoit élevée jusqu'à la surface de l'eau, l'accident auroit pu être suivi des plus funestes conséquences. On regretta alors l'absence du *Jackall*, et l'on sentit le besoin d'une allége pour précéder les gros vaisseaux et sonder la profondeur de la mer dans les endroits inconnus, où l'on

craignoit quelque danger. Les commissaires anglais, à Canton, avoient destiné deux petits navires appartenans à la compagnie, à servir d'allége au *Lion*; mais ils avoient mandé, dans les dépêches reçues à Batavia, qu'ils étoient très-fachés de ce que ces navires se trouvoient déjà autrement employés. On pensa que, quand bien même le *Jackall* joindroit le *Lion* et l'*Indostan*, une seconde allége ne seroit point inutile. L'ambassadeur envoya quelques personnes à Batavia pour acheter un navire, tel que le service l'exigeoit; et pour marquer le respect qu'il avoit pour l'amiral, duc de Clarence, il donna son nom à ce navire.

Alors, la petite escadre fit route pour le passage qui conduit au détroit de Banca. L'extrémité orientale de l'île de Sumatra forme le côté occidental de ce détroit, comme son extrémité méridionale forme le côté nord du détroit de la Sonde. Presque dans l'angle de ce dernier détroit, et à la vue de celui de Banca, est située l'île du Nord, que nous avons déjà dit devoir être notre lieu de rendez-vous, en cas de séparation. La profondeur de la mer, autour de cette île, est très-irrégulière, et remplie de bas-fonds. En quelques endroits, on passe depuis douze jusqu'à sept brasses d'eau; et en

d'autres, de sept à quatre seulement. On trouve souvent une pareille inégalité dans le reste du détroit, indépendamment des bancs de corail qui sont près de la surface de la mer, et qu'on distingue aisément à la lame blanche qui se déploie sur eux.

Bientôt après le retour du *Lion* à l'île du Nord, arriva le *Jackall*, qui avoit été si longtemps perdu de vue. On pensoit que, dans la nuit orageuse qui l'avoit éloigné des vaisseaux, ou en cherchant ensuite à les joindre, il avoit éprouvé quelque malheur. Ce brick avoit été équipé avec une partie des matelots du *Lion*; et ces derniers, qui ne savoient point que l'Angleterre étoit déjà en guerre, n'avoient pas même la consolation d'imaginer que leurs anciens compagnons leurs amis pouvoient être captifs, mais encore vivans. La joie de les revoir fut générale. Le *Jackall* fut, en effet, très-endommagé au commencement du voyage, et il rentra dans le port pour se réparer. Ensuite, il fit le plus de diligence possible. Arrivé à Madère, presque au moment où le *Lion* venoit d'en partir, il fut forcé de s'y arrêter quelque temps pour prendre des rafraîchissemens. Faisant aussitôt voile pour Sant-Yago, il y manqua également le *Lion* de quelques jours. Enfin, de

a il se rendit à l'île du Nord, sans jeter l'ancre une seule fois. Le *Jackall* étoit ce que les marins appellent un bon *canot de mer*, solidement construit et capable de résister au mauvais temps; mais n'offrant que peu d'abri contre les inconvéniens d'un voyage pénible, et ne pouvant pas marcher aussi vite que les grands vaisseaux dans une mer irritée. Ses provisions furent gâtées par l'eau salée; et quand il rejoignit le *Lion* et l'*Indostan*, son équipage étoit réduit à de très-petites rations. Le lieutenant Saunders, qui le commandoit, se fit beaucoup d'honneur par sa conduite durant tout le voyage.

Le *Jackall* ne tarda pas à être en état d'accompagner le *Lion*, mais la mousson restoit encore contraire; ce qui étoit d'autant plus fâcheux, que les équipages des deux vaisseaux commençoient à être malades. Quoique ces équipages comptassent six cents hommes, leurs officiers jouissoient de la satisfaction de n'en avoir pas perdu un seul depuis plus de six mois qu'ils étoient partis de Portsmouth. Il en arrive rarement autant, en quelque lieu que ce soit. Pendant une égale période, il meurt au moins une personne sur cent, sur les points de la terre où le climat est le plus sain; et, à Londres, il en meurt deux: mais, comme nous venons de

le dire, la maladie avoit déjà fait des progrès parmi les matelots; c'étoit l'effet d'un long séjour à la mer, et d'un climat brûlant. Enfin, le nombre des malades augmentoit considérablement. Les vaisseaux passoient souvent de la côte de Sumatra sur celle de Java, et cherchoient sans cesse les endroits les plus salubres et les plus frais, en attendant un moment favorable pour continuer leur route.

Pendant ce temps là, les mathématiciens qui étoient à bord, et qui avoient l'avantage de posséder un excellent instrument pour relever des angles, songèrent à employer leur loisir, en mesurant à terre une base pour vérifier si les premières cartes de l'entrée septentrionale du détroit de la Sonde, étoient exactes. En conséquence, ils choisirent, sur le rivage de Sumatra un terrain uni qui est presque en face du mouillage ordinaire. La base fut prise dans le nord, auprès de l'aiguade, et on lui donna dix-huit chaînes de soixante-cinq chaînons, ou de quatre cent dix pas, faisant avec le méridien un angle de trente-huit degrés. Ensuite, on suivit la même direction, autant que le contour du rivage le permettoit, et on la prolongea de vingt-cinq chaînes, c'est-à-dire, de cinq cent cinquante pas. Des extrémités

de cette base, on releva divers angles extrêmement exacts avec une théodolite de Ramsden, et on détermina la situation de l'île du Nord, de Pulo-Sina qui en est près, du mouillage du *Lion* et de l'*Indostan*, de trois îles qui se touchent presque, et qu'on appelle les *Trois Sœurs*, et de Pulo-Coppia. On se servit ensuite de Pulo-Sina, de Pulo-Coppia et d'une des *Trois-Sœurs*, pour déterminer la situation des pointes orientale et occidentale de la Contrariante, de l'île du Bouton, et du cap Nicolas dans l'île de Java, ainsi que pour vérifier si l'on avoit établi avec exactitude, d'après la première base, la position des endroits dont nous avons d'abord fait mention. L'*Indostan* quitta son mouillage de l'île du Nord, et se rendit dans la baie Nicolas, sur la côte septentrionale de Java; de sorte qu'on put aisément continuer l'opération depuis le cap Nicolas jusqu'à la pointe d'Angérée, qui est au midi.

Le vaisseau étant entré dans la baie, on trouva la latitude de son mouillage par la hauteur méridionale du soleil, et la direction de l'île du Nord, qui fut exactement prise d'après une boussole montée avec une double lunette pour diriger l'œil, et appelée communément *compas d'azimuth*; et afin de connoître avec

plus de précision, qu'on ne le peut, par estimation, la distance qu'il y avoit entre l'*Indostan* et la petite île de Pulo-Salier, située dans la baie, on prit pour base le pont du vaisseau, depuis la poupe jusqu'à la proue. On releva dans le même moment, avec deux sextants, des angles, à partir de chaque extrémité, et la distance fut calculée trigonométriquement : comme le vaisseau mouilloit près de l'île, cette méthode étoit suffisamment correcte. On trouva que la latitude de Pulo-Salier étoit de cinq degrés cinquante minutes trente secondes au sud de l'équateur ; et d'après une immersion du premier satellite de Jupiter, observée avec deux télescopes placés sur l'île, sa longitude étoit de cent-cinq degrés cinquante-six minutes trente secondes est, en calculant le temps où l'immersion du satellite étoit aperçue à Greenwich, ainsi qu'il étoit marqué dans les *Ephémérides nautiques*.

On trouva aussi que le cap Nicolas étoit par les cinq degrés cinquante minutes quarante secondes de latitude sud, et par les cent-cinq degrés cinquante-quatre minutes trente secondes de longitude est, calculée d'après l'observation du satellite de Jupiter, dont nous avons déjà fait mention. D'après diverses intersec-

tions et observations, les latitudes et les longitudes de différens points furent déterminées de de la manière suivante :

	Latitude sud.	Longitude est.
La tête de Java.	6° 47' »	104° 50' 30"
Les Trois Sœurs.	5 42 »	105 41 36
La Contrariante.	5 55 »	105 43 »
L'île du Nord.	5 38 »	105 43 30
La pointe d'Angérée.	6 2 »	105 47 30
Le Bonnet.	5 58 30	105 48 30
Le Bouton.	5 49 »	105 48 30

L'on s'assuroit facilement à terre de la régularité des montres marines en observant, les nuits suivantes, l'apparition de quelque étoile fixe dans un certain point du firmament. Une de ces observations occasionna quelques momens d'alarme. Le docteur Dinwiddie alloit appuyer son visage contre un arbre, afin d'être prêt à observer une étoile à l'instant de son passage, et une autre personne avoit les yeux fixés sur la montre marine, lorsqu'un long serpent qui s'étoit glissé entre le tronc de l'arbre et l'écorce fendue, montra sa tête. Heureusement les deux astronomes le virent assez tôt pour se mettre à l'abri de sa piqure et choisir un autre arbre pour faire leurs observations.

On visita quelque temps après les petites îles du *Bonnet* et du *Bouton*, dont l'aspect

est singulièrement différent des îles planes qu'on voit dans les mêmes parages. Les côtes des deux premières sont si rapides et si escarpées, qu'on n'y aborde que très-difficilement. A peu de distance, on croit voir des restes de vieux châteaux tombant en ruine, et sur le faite desquels de grands arbres croissent déjà ; mais, quand on en est fort près, ces ruines ne paroissent plus que les débris d'un volcan. Les explosions des feux souterrains produisent le plus souvent des montagnes d'une forme régulière et se terminant en cônes tronqués. Mais, quand le volcan est sous les eaux, les matières qu'il lance au-dessus de la mer, y retombant de tous côtés, sont inégalement dispersées, et laissent la surface de la nouvelle création nue et difforme comme celle de l'île d'Amsterdam, et celle de ces deux îlots auxquels, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, leur figure a fait donner le nom de *Bonnet* et de *Boulon*.

Dans l'île du *Bonnet*, on trouve deux cavernes qui s'étendent horizontalement dans les flancs du rocher, et contiennent une immense quantité de ces nids d'oiseaux qui sont si recherchés par les gourmands de la Chine. Ces nids sont composés de filamens très-déli-

que réunit une matière transparente , visqueuse , et assez semblable à celle qui reste attachée aux pierres que les flots de la mer ont plusieurs fois couvertes de leur écume , ou à ces substances animales et gluantes qui flottent sur toutes les côtes. Les nids sont adhérens les uns aux autres , ainsi qu'aux côtés de la caverne , et forment des rangs sans aucune interruption. Les oiseaux qui les construisent sont des hirondelles grises , au ventre blanchâtre. Elles vont en troupes considérables ; mais elles sont si petites et si rapides , qu'il est impossible de les tuer au vol.

La même espèce de nids se trouve dans les profondes cavernes des hautes montagnes qui sont au centre de l'île de Java , et fort éloignées de la mer : aussi croit-on que les hirondelles qui bâtissent ces nids , ne tirent rien de la mer , ni pour leur nourriture , ni pour leur délicat ouvrage. Il est en effet probable qu'elles ne volent point au-dessus des hautes montagnes qui séparent la mer des cavernes de Java , et qu'elles ne sont pas même en état de vaincre les vent tempétueux qui règnent souvent sur ces montagnes. Elles se nourrissent des nuées d'insectes qui sont suspendues sur les étangs stagnans des vallées , et leur large bec semble

être fait exprès pour les prendre. Ce qui leur sert d'aliment sert aussi à la construction de leurs nids. Leur plus grand ennemi est le *milan*, qui les arrête souvent au passage des cavernes. Ces cavernes sont, en général, au milieu de rochers gris et calcaires, ou de marbre blanc. On y trouve les nids par rangées horizontales et à différens degrés. Il y en a à cinquante pieds de profondeur seulement, et d'autres jusqu'à cinq cents pieds. La couleur et la valeur des nids dépendent de la quantité d'insectes pris par l'oiseau, ainsi que de leur qualité, et peut-être aussi du plus ou moins de profondeur où sont placés ces nids. Leur valeur est fixée principalement d'après l'égalité et la délicatesse de leur texture. On estime davantage ceux qui sont blancs et transparens, et on en donne souvent à la Chine leur poids en argent.

Ces nids sont l'objet d'un commerce très-important parmi les Javanais, et plusieurs d'entr'eux y sont occupés dès leur enfance. Lorsque les oiseaux ont employé près de deux mois à préparer leurs nids, ils pondent deux œufs dans chacun, et ils les couvent environ quinze jours. Quand les petits ont des plumes, on juge qu'il est temps d'enlever les nids ; ce

qu'on fait régulièrement trois fois chaque année. Pour descendre dans les cavernes, on se sert ordinairement d'une échelle de bambou et de roseau; mais, si les cavernes sont trop profondes, on préfère une échelle de corde. Cette opération ne se fait pas sans beaucoup de danger. Les habitans des montagnes sont presque toujours ceux qui s'en chargent, et ils ne la commencent jamais sans avoir auparavant sacrifié un buffle, coutume qui est constamment observée par ces peuples la veille d'une entreprise extraordinaire. Ils prononcent aussi quelques prières, se frottent le corps d'huile odoriférante, et parfument l'entrée de la caverne avec du benjoin.

Près de cette caverne, on adore une déesse tutélaire, dont le prêtre brûle de l'encens et étend ses mains protectrices sur tous ceux qui doivent y descendre. En même temps, on prépare soigneusement un flambeau qu'on fait avec de la gomme d'un arbre de ces montagnes, et qui ne peut pas être aisément éteint par l'air fixe et les vapeurs souterraines.

On dit que l'hirondelle qui bâtit les nids qu'on recherche avec tant de soin, n'a point les plumes de sa queue tachetées de blanc, comme l'a prétendu Linnæus. Mais il est possible

sible qu'il y ait deux espèces de ces oiseaux, dont les nids soient également précieux.

Il nous parut que ces nids n'étoient point connus à l'extrémité méridionale de l'île de Sumatra ; car les naturels, qui vinrent fréquemment à bord des vaisseaux, n'en avoient aucune idée. Ces Indiens apportent des fruits et des légumes, et ils naviguoient, les uns dans des canots, dont les deux bouts étoient également aigus et avoient chacun un gouvernail, afin de pouvoir aller, avec la même facilité, en avant ou en arrière ; les autres dans des pirogues si étroites, qu'il y avoit des planches en dehors, afin de les empêcher de chavirer. Chacune de ces pirogues ne contenoit qu'une seule personne qui avoit une pagaie élargie aux deux extrémités, et qui s'en servoit tantôt d'un côté de la pirogue, tantôt de l'autre.

Et les pirogues et les canots étoient conduits par des hommes qui habitent les côtes de la plupart des îles répandues dans les mers de la Chine. Ils sont généralement connus sous le nom de *Malais*, et ils ont un langage et des mœurs communs à tous. L'extrémité méridionale de Sumatra est habitée par ces Malais, qui y sont en petit nombre, et vivent dans la

paresse et dans l'indigence. Ils n'ont pour demeure que des appentis placés sur le bord du rivage, et si bas qu'ils ne peuvent pas s'y tenir debout. Leur vêtement ne couvre que le milieu de leur corps. Une pareille vie seroit infiniment malheureuse dans la plus grande partie de l'Europe; mais le climat de Sumatra empêche que ceux qui la mènent en souffrent beaucoup.

Dans les environs des demeures de ces Malais, une grande étendue de pays n'est couverte que d'une herbe longue et dure, qui croît naturellement sur un sol semblable à celui des forêts des environs. Sans doute, ce sol a été dégarni de ses arbres par l'humaine industrie; mais, abandonné depuis à une végétation spontanée, il semble annoncer que la population de ces contrées fut autrefois plus considérable qu'elle ne l'est de nos jours.

On ne doit point être étonné de l'excès de décadence et de dévastation de ce pays, si les habitans sont dans un état de guerre continue, comme il y a lieu de le croire, d'après la précaution qu'ils ont de ne jamais marcher, quoiqu'à demi-nus, sans être armés. Les peuples pauvres n'achètent point ce qui est superflu; les paresseux ne travaillent point

pour acquérir des choses inutiles , et dans les climats chauds on ne porte point sans nécessité ce qui est incommode. L'arme des Malais de Sumatra est une espèce de dague (1) ou de poignard , que, pour rendre plus funeste encore à ceux contre qui ils s'en servent, ils trempent, dit-on, dans le suc d'une plante vénéneuse. Ces Malais sont, en général, d'une petite stature; il ont le teint brun, le visage large, la bouche grande, les cheveux noirs et très-gros, et ont fort peu de barbe, qu'ils s'arrachent d'ailleurs soigneusement avec des pinces. Parmi ceux qu'on vit à bord du *Lion* et de l'*Indostan*, il n'en étoit guère dont la mine n'annonçât une ame livrée, sans aucun frein, à toute la fougue des passions vulgaires.

Il paroît cependant que, dans la circonstance que nous allons rapporter, leur conduite fut dirigée par quelques principes de civilisation. Avant son départ pour Batavia, sir Erasme Gower avoit fait clouer une planche à un poteau planté sur le rivage de Sumatra, et on avoit écrit sur la planche quelques instructions pour le *Jackall*, en cas qu'il abordât dans cette île, en l'absence du *Lion*. Mais, à notre retour, nous nous aperçûmes qu'on avoit dé-

(1) *Criss.*

taché la planche et emporté les clous qui étoient sans doute de quelque prix pour les Malais. Après avoir commis une pareille action , un simple sauvage , content d'avoir acquis l'objet qui le tentoit , se seroit fort peu soucié des motifs qui avoient engagé des étrangers à clouer la planche. Mais les Malais voulurent se satisfaire, sans nuire à ces motifs. Après avoir enlevé les clous , ils rattachèrent la planche avec des chevilles de bois ; et ce fut ainsi que les Anglais la retrouvèrent, quoiqu'à la vérité on eût renversé les lettres par ignorance de la langue. Les lettres ne leur sont pourtant pas totalement inconnues : quelques officiers du *Lion* en eurent la preuve. En parcourant les bois, ils virent dans un sentier découvert, une lame de bambou attachée à un poteau, et sur laquelle on avoit gravé deux lignes d'écriture, probablement en langage malais (1).

Un des matelots du *Lion* laissé par hasard seul sur le rivage , avec une quantité considérable de linge qu'on devoit blanchir, alla se promener jusqu'à un village voisin, où il fut

(1) On trouve des détails beaucoup plus étendus, et très-curieux, sur cette île, dans le *Voyage à Sumatra*, traduit de l'anglais, de *William Marsden*, et imprimé chez *Buisson*, libraire, en 1792.

accueilli et traité avec beaucoup d'hospitalité. Mais les Malais ont une conduite et des principes si incertains , que le lendemain même de l'aventure du matelot, ils massacrèrent l'un des plus estimables ouvriers attachés à l'ambassade , lequel étoit allé laver un petit paquet de linge à quelque distance du rivage. Cet homme étoit remarquable par son intelligence, non moins que par son étourderie , qui l'empêchoit de profiter pour lui-même des dons précieux qu'il avoit reçus de la nature. Il étoit excellent menuisier et ébéniste, et son adresse le mettoit en état de faire , au besoin , tout autre métier, avantage infiniment utile dans un voyage où les ouvriers pouvoient devenir fort rares. Il avoit été autrefois dans l'aisance : mais quoiqu'il eût perdu sa fortune, il conservoit sa bonne humeur et sa gaîté, ce qui le rendoit cher à tout l'équipage ; aussi étoit-il peu d'autres personnes dont la mort eût occasionné autant d'horreur pour ses assassins.

Cette partie de Sumatra est, en quelque sorte , soumise au roi de Bantam , qui réside près de la ville de ce nom , sur la côte de Java. Il fut résolu de lui dénoncer le meurtre de l'anglais ; car , quoique les auteurs ou les instigateurs de ce crime ne pussent pas être désignés,

l'influence de ce prince suffisoit pour les faire découvrir et obtenir leur punition. Les habitans de cette partie du rivage, craignant que les vaisseaux n'exercassent quelques représailles contr'eux, cessèrent de venir à bord ; et ils prétendirent que le meurtre avoit été commis, non par eux ni par leurs voisins, mais par des pirates qui s'arrêtent quelquefois sur leur côte pour prendre de l'eau. Ces pirates sont aussi Malais ; ils habitent les îles les plus orientales. Ils ont des canots armés de quatre ou six canons, même davantage, et se réunissent parfois en flottes nombreuses. Quelque temps avant le passage du *Lion*, ils avoient enlevé divers vaisseaux hollandais, ainsi que quelques-uns des navires anglais, qu'on appelle *navires du pays*, parce qu'on les emploie uniquement au cabotage des mers d'Asie. Plusieurs de ces navires étoient obligés de prendre à leur bord des soldats de marine ou d'autres hommes armés, afin de se défendre contre les pirates, dont les bâtimens étant plus petits et ne tirant que peu d'eau, peuvent se servir de leurs avirons pendant le calme, et quand ils rencontrent des forces supérieures, se refugier dans les anses profondes de l'extrémité méridionale de Sumatra. Cette extrémité est pres-

qu'entièrement couverte d'une forêt de mangliers, croissant dans la mer et dans les marais salés.

Le manglier étend ses racines, si on peut les appeler ainsi, en courbes, partant de différentes parties du tronc, et formant des espèces d'arches qui s'enfoncent dans le sol couvert par la mer. A ces racines ou branches renversées, s'attachent fréquemment des huîtres et autres petits crustacées; et c'est ce qui a quelquefois donné occasion de dire que les huîtres croissoient sur les arbres.

L'atmosphère empoisonnée et les brouillards de la nuit suspendus sur ce sol marécageux, étendoient nécessairement leur influence jusque dans l'île du Nord et dans la rade où mouilloient le *Lion* et l'*Indostan*. Le soir, les nuages étoient très-bas et rétrécissoient l'horizon, parce qu'aucun mouvement dans l'air n'étoit assez fort pour les disperser. Les plus sombres de ces nuages étoient chargés d'une grande quantité de matières électriques, qui se manifestoient par des éclairs presque continuels: mais on entendoit rarement le tonnerre, et ses éclats étoient très-peu proportionnés aux éclairs qui les précédoient.

Les feux phosphoriques qu'on apercevoit

sous les coups des avirons , et sur la surface de la mer , étoient assurément occasionnés par les particules lumineuses mêlées à ses ondes. Dès qu'on plongeoit la main dans l'eau , plusieurs de ces particules s'y attachoient et restoient visibles quelques momens. Mais , certes , elles ne rendoient pas , pendant la nuit , l'Océan plus brillant que le rivage , où voltigeoient des essaims de cette espèce de mouches à feu que les entomologistes appellent *lampyris*. L'éclat de la mouche à feu part des deux derniers cercles de son abdomen qui s'ébranle à chaque respiration de l'insecte , et semble alternativement se remplir de lumière et en lancer au dehors.

On croit que le météore , vulgairement appelé *étoile filante* , se voit plus rarement entre les tropiques qu'ailleurs. Mais nous en aperçûmes quelques-uns sur la côte de Sumatra , et nous remarquâmes qu'ils avoient moins de célérité , et disparoissoient plus lentement que sous les zones tempérées. Le thermomètre de Fahrenheit s'élevoit rarement au-dessus de quatre-vingt-cinq et quatre-vingt-six degrés. Cependant , l'air qu'on respiroit sembloit sortir d'un four. Les personnes qui se portoient le mieux éprouvoient beaucoup d'inertie et de débilité ; et ce fut en partie à cet inconvénient

qu'on attribua le malheur qu'on eut , pour la première fois , de perdre deux matelots qui , du haut des mâts ou des vergues , se laissèrent tomber dans la mer et furent noyés.

La petite escadre résolut alors de quitter sa station dans l'espoir d'en avoir une meilleure au cap Nicolas , qui est l'extrémité la plus septentrionale de Java.

Elle ne trouva là , en effet , ni marais , ni épais nuages. Les brises de terre et de mer s'y succédoient constamment ; l'air étoit clair , le temps très-beau , tandis qu'on voyoit tomber sur la côte opposée un déluge de pluie. Si pour aller à la Chine , et pour en revenir , le passage du détroit est moins rapide en longeant la côte de Java qu'en longeant celle de Sumatra , le délai d'un jour ou deux est bien compensé par l'avantage de conserver la santé des équipages. Pour se rendre de l'île du Nord au cap Nicolas , on ne fait qu'environ dix-huit milles , et l'on dirige sa course du nord-ouest au sud-est.

Lorsque du cap Nicolas on fait voile vers l'est , la première baie qu'on rencontre est celle de Bantam , lieu fameux pour avoir été jadis le principal rendez-vous des vaisseaux d'Europe dans ces mers. Bantam étoit alors l'entrepôt d'où le poivre et les autres épiceries étoient

distribués dans le reste du monde. Les compagnies des Indes anglaise et hollandaise y avoient leurs principales factoreries ; et les marchands de l'Arabie et de l'Indostan s'y rendoient. Les souverains de Bantam , jaloux d'encourager le commerce , protégeoient tellement les étrangers contre la violence et la perfidie de leurs sujets , qu'ils ne pardonnoient jamais un meurtre commis par ces derniers sur la personne d'un Européen ; mais les étrangers qui tuoient un naturel de Bantam , en étoient quittes en faisant quelques présens à la famille.

Cette ville fut long-temps florissante ; mais les Hollandais ayant conquis dans son voisinage la province de Jacatra , où ils bâtirent Batavia et transportèrent le siège de leur trafic , et les Anglais s'étant retirés dans l'Indostan et en Chine , le commerce prit un nouveau cours , et Bantam ne conserva que quelques restes de son opulence et de sa splendeur premières. D'autres circonstances ont encore accéléré sa décadence. La baie est si remplie de terres que les torrens qui tombent des montagnes y ont entraînés , et de bancs de corail qui s'étendent très-loin du côté de l'est , qu'elle est devenue presque inaccessible aux vaisseaux chargés. Les personnes qui voulurent y aller avec la

grande chaloupe du *Lion*, furent même obligées de prendre un canot pour se rendre à la ville. Un incendie a détruit la plus grande partie des maisons de cette ville, et on n'en a rebâti que quelques-unes.

En perdant son commerce, Bantam a vu décliner le pouvoir de son souverain. Dans les guerres qu'il eut à soutenir contre quelques autres princes de Java, il implora le secours des Hollandais, et dès-lors il ne fut plus que leur captif. Ce monarque occupe maintenant un palais, bâti à l'européenne, dans l'enceinte d'un fort, où il y a une garnison détachée de celle de Batavia, et dont le commandant reçoit les ordres, non du roi de Bantam, mais d'un gouverneur hollandais, qui réside dans un autre fort attenant à la ville et plus rapproché de la mer.

Cependant on permet au monarque d'entretenir un corps de troupes de naturels du pays, et d'avoir plusieurs petits vaisseaux armés, par le moyen desquels il maintient son autorité sur une partie de la côte méridionale de Sumatra. Ses sujets sont obligés de lui vendre à très-bas prix tout le poivre qu'ils recueillent sur l'une et l'autre île; et d'après un contrat passé avec les Hollandais, il le leur livre moyennant une

légère avance , et bien au-dessous de ce qu'il vaut réellement. Le prince qui règne aujourd'hui à Bantam joint la puissance spirituelle à la puissance temporelle. Il est prêtre de la religion mahométane , à laquelle il mêle beaucoup de rites et de superstitions des aborigènes de Java. Par exemple , il adore le grand banyan , ou figuier indien , également sacré dans l'Indostan , et sous lequel on pratique les cérémonies religieuses. Les peuples de Bantam croient aussi que leurs affaires d'État doivent se traiter à l'ombre de certains arbres , lorsque la lune luit.

Les Anglais furent introduits auprès du roi de Bantam , par le commandant hollandais , et ils lui firent part du meurtre d'un des leurs. Aussitôt ce prince fit partir deux de ses vaisseaux pour Sumatra , avec ordre de rechercher les auteurs de ce crime. Ce soin ne fut pas vain. Quelque temps après que le *Lion* et l'*Indostan* eurent quitté cette côte , ils apprirent que l'un des coupables avoit été découvert et mis à mort.

On trouve dans la baie Nicolas un ruisseau dont l'eau est facile à puiser ; et dans un village peu éloigné de la mer , on peut se procurer , à un prix raisonnable , des buffles , de la volaille , des légumes et des fruits. Chaque

jour l'équipage du *Lion* avoit des provisions fraîches. On lavoit les ponts et les entre-ponts avec du vinaigre, et on en donnoit aux matelots. On allumoit des feux dans le vaisseau afin d'épurer l'atmosphère, et les ventilateurs étoient sans cesse en mouvement. On eut aussi l'attention d'envoyer à terre les malades et les convalescens, pour les faire changer d'air et prendre de l'exercice.

Les mêmes précautions furent renouvelées à la pointe d'Angérée, qui est au sud de la baie Nicolas. Les Hollandais ont, à Angérée, une petite batterie de quatre canons, auprès de laquelle est un village habité par des Malais. Là, il y a des manufactures d'indigo, où l'on ne réduit en pierre que la feuille de cette plante (1), qui croît dans les environs. Une barre qui se trouve à l'embouchure de la rivière d'Angérée arrête le cours de l'eau, et l'égout des cuves d'in-

(1) Pour fabriquer l'indigo, on fait pourrir, dans de grandes cuves, la feuille de cette plante. La pâte qui en provient est coupée par morceaux carrés, et ensuite on la laisse sécher jusqu'à ce qu'elle forme ces espèces de pierres qu'on transporte en Europe. Aux Antilles, on fait l'indigo, non-seulement avec la feuille, mais avec les branches de la plante: aussi est-il toujours inférieur à celui de l'Inde et à celui de Guatimala, qu'on fait seulement avec la feuille. (*Note du Traducteur.*)

digo s'y mêle ; ce qui fait qu'elle est bien moins bonne que celle de la baie Nicolas.

La classe inférieure des habitans de cette côte, ne paroît pas obligée de travailler continuellement pour se procurer les moyens de soutenir son existence. Elle a, au contraire le temps, l'occasion et le désir de jouir de divers amusemens. Un des plaisirs des Malais est de voir le même acteur prendre différentes attitudes sous différens masques. Les Anglais assistèrent à un de ces spectacles. Par des efforts multipliés et une longue pratique, l'acteur avoit acquis tant de pouvoir sur tous les muscles extérieurs de son corps, qu'il donnoit à-la-fois à chacun un mouvement volontaire et indépendant des autres. Quand ses contorsions étoient assez extraordinaires pour exciter l'admiration et l'applaudissement des spectateurs, le mime en ressentoit aussitôt l'effet, en voyant pleuvoir à ses pieds une quantité considérable d'une petite monnoie de cuivre en usage dans le pays. L'assemblée étoit nombreuse. Les Malais étoient tous, suivant leur coutume, armés de leurs dagues. Leurs mouvemens, à la vue de ce qui leur plaisoit le plus sur le théâtre, étoient vifs et soudains ; et quelques-uns des Européens, qui se trouvoient parmi eux, craignirent un

peu que les brouhahas ne fussent les avant-coureurs de quelque perfide attaque.

Les mauvaises dispositions des Malais n'empêchèrent pas les matelots anglais de trafiquer familièrement avec eux. Quelques-uns employèrent à acheter des singes, une partie des gages qu'ils gagnoient avec tant de peine. La plupart de ces singes étoient de l'espèce que Linnæus appelle *simia-aygula*, dont les poils du devant de la tête semblent toujours avoir été peignés en arrière, et façonnés soigneusement en toupet, et qui peut donner tant d'extension à ses bajoues, que l'animal y entasse les provisions qu'il ne veut pas consommer immédiatement.

D'autres matelots préféroient aux singes, l'oiseau appelé *mino*, qui a presque la forme et la grosseur du *choucas*, et qui est remarquable par la membrane qu'il a autour du cou. On croit que, de tous les oiseaux, c'est celui qui a le plus d'aptitude à imiter les sons de la voix humaine.

Le poisson, que les naturalistes ont nommé *blenius-ocellatus*, servoit quelquefois d'amusement à nos matelots. Ses yeux sont extraordinairement proéminens, et on le voit fréquemment sauter sur la surface de l'eau et tout près du rivage. Dans tout le détroit de la Sonde, on

ne trouve guère de poissons bons à manger. Les Malais sont souvent forcés de se nourrir de jeunes requins, ou de requins d'une petite espèce; mais la chair de ces poissons est trop désagréable pour qu'on la mange par goût. On croit que la présence des requins suffit pour écarter les autres poissons. Cependant la baie de l'île d'Amsterdam est, ainsi qu'on l'a vu plus haut, un des endroits du monde où l'on trouve le plus d'excellens poissons, et où il y a aussi le plus de requins et même de requins d'une grosseur énorme.

Une autre cause qui écarte souvent les poissons, a lieu dans le détroit de la Sonde; c'est une immense quantité de vaisseaux de toutes grandeurs, européens et asiatiques, qui le traversent sans cesse. Mais si le poisson manque dans ces mers, on en est amplement dédommagé par la fertilité de leurs bords. Non-seulement les champs cultivés y récompensent abondamment les travaux du laboureur; mais les productions spontanées s'y multiplient en même temps, et on les rend aisément propres à servir d'aliment à l'homme. On y trouve dans les bois des fruits qui, quoique mangeables, sont dédaignés, parce qu'il y en a d'autres en trop grande abondance. Quelques officiers du

Lion,

Lion , qui ne s'étoient pourtant pas beaucoup écartés du rivage, virent un fruit de la grosseur et de la forme d'une poire, lequel on n'offroit jamais à acheter, mais dont les gens du pays mangeoient. Ce fruit croît, non pas seulement au haut du tronc et sur la partie des principales branches où elles sont le plus grosses, mais immédiatement sur toute la tige de l'arbre, comme le cacao et le fruit de l'arbre à pain.

Il est très-difficile de pénétrer dans les forêts de Java, à cause de la grande quantité de broussailles et de lianes rampantes, qui s'attachent aux arbres et forment une espèce de réseau. Si l'on veut aller en avant, il faut nécessairement s'ouvrir un chemin avec une serpe ou un coutelas. Quelques-unes de ces lianes sont très-fortes; on en vit une entr'autres qui traînoit sur la terre, étoit de plus de cent pieds de long et n'avoit pas plus d'un pouce de diamètre. L'air demeurant stagnant dans ces forêts, la chaleur y est quelquefois suffocante; et dans les environs des endroits marécageux, les maringouins ou cousins sont excessivement incommodes. Dans quelques endroits découverts, on trouve des toiles d'araignée tissées avec des fils si forts, qu'on ne peut les séparer sans un instrument tranchant. Ils semblent être faits pour justifier

l'idée de cet habitant des provinces méridionales de l'Europe, qui proposoit de faire des étoffes avec des fils d'araignée, chose extrêmement ridicule pour ceux qui n'ont vu que les toiles inconsistantes que ces insectes tissent en Angleterre.

L'œil est souvent réjoui dans ces forêts par la vue des arbres superbement fleuris, et des oiseaux parés du plus riche plumage; mais plusieurs de ces oiseaux, loin d'avoir un chant flatteur, poussent des cris aigus qui font craindre que quelque serpent prêt à lancer son venin, ne soit dans les environs.

Pendant l'excursion que les Anglais firent dans les bois, ils ne furent que rarement exposés à la pluie. Le temps de la sécheresse avoit commencé; et le vent permettoit déjà aux vaisseaux de s'avancer lentement vers le détroit de Banca. On se détermina donc à tenter de s'y rendre sans plus de délai.

Vers la mi-avril, deux vaisseaux arrivèrent de la Chine. Ils avoient fait une courte traversée; ce qui prouvoit que la mousson étoit encore défavorable pour naviguer, du moins avec célérité, dans une direction opposée. Ces vaisseaux apportèrent la confirmation des premières nouvelles que l'ambassadeur avoit reçues

de la Chine , et ils fournirent une heureuse occasion d'écrire en Europe. Bientôt après, les vents changèrent assez pour engager le *Lion* à mettre à la voile. Mais le courant portoit toujours au sud-ouest, et faisoit quelquefois plus de deux milles par heure, pendant que la brise étoit encore si foible et si souvent interrompue par des calmes, qu'on ne faisoit que très-peu de chemin, et qu'il falloit souvent jeter l'ancre pour empêcher le vaisseau de reculer. Ce ne fut que le 26 avril que le courant commença à prendre une direction vers l'est-sud-est, et le lendemain vers le nord-est, en faisant un demi-mille par heure.

Pour tâcher de tirer un grand avantage du peu de vent qu'il y avoit, on mit autant de voiles que le *Lion* pouvoit en porter. De chaque côté étoient des bonnettes qui s'étendoient beaucoup au-delà du corps du navire. Au-dessus de la voile qui surmonte celle de perroquet, et qui est la quatrième à partir du pont, et proportionnellement moins grande que celles qui sont plus bas qu'elle, on en mit une cinquième très-petite, d'une forme triangulaire, et qu'à cause de son élévation les marins anglais appellent le *racle-ciel*. Cette voile ne fut pas sans effet.

Tandis que l'escadre étoit à l'ancre à trois milles des *Frères*, qui sont deux petites îles couvertes d'arbres et environnées de rochers de corail, on eut occasion de déterminer avec exactitude leur situation. Elles sont par les cinq degrés huit minutes de latitude sud, et par les cent-six degrés quatre minutes de longitude est. Là, on vit plusieurs baleines: depuis que le *Lion* et l'*Indostan* s'étoient éloignés de l'île d'Amsterdam, c'étoient les premières qu'on eût aperçues.

Le 28 avril, on découvrit les montagnes de Banca, à travers les brouillards qui cachotent le terrain bas. L'on donna ordre au *Jackall* et au *Clarence* de prendre les devants, et bientôt ils avertirent qu'ils ne trouvoient que trois brasses d'eau, ce qui força le *Lion* de jeter l'ancre pour quelques momens. L'*Indostan* toucha au nord-ouest de la petite île de Lucipara. On mit les chaloupes à la mer pour le secourir, et on lui envoya le bout d'un grand câble du *Lion*, qui étoit à la voile. L'effort que fit ce dernier pour dégager l'*Indostan* fut tel, que le câble qui avoit six pouces de circonférence se brisa; mais l'*Indostan* étoit déjà ébranlé, et bientôt il fut hors de danger.

L'escadre ne perdit point de vue la côte

orientale de Sumatra ; et les grandes rivières de cette île qui entraînent beaucoup de terre , rendoient à une assez grande distance la mer trouble et moins salée. On y voyoit aussi de gros morceaux de terre qui d'abord emportés par les rivières , erroient ensuite au gré des vents et des courans. C'étoient véritablement des îles flottantes , arrachées du rivage paternel par la violence des eaux. Il falloit que les racines des arbres et des buissons qui y croissoient , fussent étroitement entrelacées et chargées d'une terre bien compacte , pour que la petite île se trouvât lestée de manière à soutenir ces arbres dans une position verticale.

Le 30 avril , l'escadre mouilla à côté de la plus méridionale des trois îles de Nanka , situées tout près du rivage occidental de l'île de Banca. Cette dernière est connue en Asie par ses mines d'étain ; et on sait que le même avantage avoit rendu l'Angleterre célèbre en Europe , long-temps avant que ses arts , aussi bien que ses armes , eussent porté sa gloire dans toutes les parties du globe. L'île de Banca est vis-à-vis du fleuve Palambang , qui arrose une partie de l'île de Sumatra , et le souverain de Banca possède aussi le territoire de Palambang , et y fait sa résidence habituelle. S'il

maintient son autorité sur ses sujets, et s'il se fait respecter de ses voisins, il le doit, en grande partie, au secours des Hollandais, qui ont un établissement et des troupes à Palambang. En revanche, le prince est obligé, par un contrat, de leur livrer l'étain des mines de Banca. De même que le roi de Bantam force ses sujets à lui donner leur poivre à un très-bas prix, celui de Banca contraint les siens de lui vendre leur étain beaucoup au-dessous de sa valeur, et ensuite les Hollandais s'en emparent en lui faisant quelque légère avance. Les mineurs de Banca sont parvenus par une longue pratique, à réduire, avec une grande perfection, le minéral en métal, en chauffant leurs fourneaux avec du bois, non avec du charbon de terre, qui est rarement assez exempt de soufre pour que la malléabilité du métal n'en soit pas affectée. Aussi, les Chinois de Canton donnent quelquefois la préférence à l'étain de Banca sur celui d'Europe. On croit que les profits annuels que la compagnie des Indes hollandaise fait sur l'étain de Banca s'élèvent à cent cinquante mille livres sterlings.

Les vaisseaux (1) ont beaucoup d'avantage

(1) Tout ce paragraphe est tiré des papiers de sir Erasme Gower.

à relâcher aux îles de Nanka, parce qu'on peut s'y procurer commodément du bois de chauffage. L'eau y est aussi facile à avoir et se conserve beaucoup mieux que celle que le *Lion* et l'*Indostan* prirent dans les autres îles qui sont dans ces mers. Trois petits ruisseaux la portent dans un réservoir profond. On enfonce dans le sable à quelque distance du réservoir, une barrique percée, et elle est bientôt remplie d'eau très-claire et très-pure. Quand la mer est haute, on n'a besoin de rouler les tonneaux qu'à environ dix pas de la lame; à mer basse, il faut les rouler à environ cent pas; mais le terrain est très-uni, et ce qu'on doit regarder comme fort important dans ces brûlans climats, c'est que les matelots sont à l'ombre en remplissant les tonneaux, et même dans la plus grande partie du chemin où ils les roulent. Les marées y montent de onze pieds, et n'ont lieu qu'une fois par vingt-quatre heures; du moins ce fut ainsi pendant tout le temps que le *Lion* y resta. La baie où mouilla ce vaisseau est par les deux degrés vingt-deux minutes de latitude sud, et par les cent-cinq degrés quarante-une minutes de longitude est. Elle est parfaitement abritée depuis le sud-ouest quart de sud jusqu'au nord-ouest; et là aucun vent ne peut

rendre la mer mauvaise, parce que les pointes de terre qui forment l'entrée du port ne sont qu'à une petite distance l'une de l'autre.

En faisant avec un canot le tour de la plus grande des îles de Nanka, on remarqua une lisière d'arbres plus verts et plus jeunes que la forêt qu'ils environnoient, et en y débarquant, on vit que cette espèce de ceinture avoit cru dans un terrain humide, et à peine abandonné par la mer. Dans plusieurs parties de l'île, on découvrit des fragmens d'*æmatites* ou *sanguines*, en forme circulaire, au milieu desquelles il y avoit des creux en partie bordés de sable qui paroissoit avoir succédé à un liquide, bouillant sans doute autrefois dans ces chaudières naturelles. Autour de ces petites îles, la mer est remplie de hauts fonds, et on y trouve plusieurs monceaux de pierres mêlés avec du minerai de fer, qui s'élèvent à peine au-dessus de la surface des eaux, et n'ont pas la moindre trace de végétation, comme s'ils avoient été depuis assez peu de temps lancés avec force par quelque volcan caché sous la mer.

L'escadre fit voile des îles de Nanka le 4 mai. On dit qu'il y a de hauts fonds depuis ces îles jusqu'à un rocher qui est couvert par très-

peu d'eau, et qu'on appelle le *Frédéric-Henri*, à cause d'un vaisseau de ce nom qui y fit naufrage il y a quelques années. Il étoit important de déterminer l'exacte position de cet écueil, afin d'empêcher qu'il ne devînt une seconde fois funeste aux navigateurs; mais le *Jackall*, le *Clarence* et six canots furent en vain envoyés à la découverte. Il faut ou qu'ils ayent été très-malheureux dans leur recherche, ou que l'indication du rocher soit fort erronnée, car non-seulement les bricks et les canots ne l'aperçurent pas, mais ils ne touchèrent pas même les hauts fonds qu'on prétend être dans cet endroit. L'escadre continua sa route et passa la ligne le 10 mai, par les cent-cinq degrés quarante-huit minutes de longitude.

Par la hauteur prise à midi, sir Erasme Gower remarqua que le courant avoit porté les vaisseaux d'un demi-degré au nord, ce qu'on avoit prévu d'après l'ouvrage de M. Dunn (1). A la vérité, le même auteur ajoute que dans cette saison le courant porte aussi à l'ouest. Mais par le travers de Pulo-Lingen, on trouva qu'il avoit porté-vingt sept milles en vingt-quatre heures à l'est-nord-est.

La ligne équinoxiale passe sur Pulo-Lin-

(1) Intitulé: *Dunn's directory*.

gen, île très-considérable et remarquable par une montagne qui s'élève au centre, et dont le sommet se termine en fourche, comme celui du Parnasse, mais auquel les marins illétrés donnent le nom d'*oreilles d'Ane*. Chaque jour offroit à la vue des îles nouvelles, et toutes différentes en grandeur, en forme et en couleur. Quelques-unes étoient seules, quelques autres en groupe; plusieurs tapissées de verdure, d'autres couvertes de grands arbres: il y en avoit aussi qui n'étoient que d'arides rochers, asiles d'oiseaux innombrables qui les blanchissoient de leur fiente. Dans cette traversée, le vent souffla souvent par bourrasques accompagnées d'éclairs, de tonnerre et de beaucoup de pluie. L'escadre fut fréquemment obligée de jeter l'ancre. La mer où elle naviguoit, n'avoit presque jamais que huit brasses de profondeur. Le thermomètre de Farenheit montoit à l'ombre de quatre-vingt-quatre à quatre-vingt-dix degrés; et la chaleur devenoit quelquefois si accablante, que peu de personnes parmi les passagers, comme parmi l'équipage, jouissoient d'une bonne santé. Quelques passagers alloient alternativement d'un vaisseau à l'autre afin de changer d'air; et ce soin ne leur fut pas inutile. Plusieurs matelots furent atta-

qués d'une dyssenterie qui, devenant épidémique, causa beaucoup d'alarmes au reste des équipages. On avoit d'ailleurs peu d'espoir de la voir cesser tant que l'on ne pourroit pas débarquer les malades sur un rivage où ils trouveroient un air pur et des provisions fraîches.

Pulo-Condor, c'est-à-dire l'île de Condor, a l'avantage d'offrir de bons mouillages dans le temps de l'une et de l'autre mousson. L'escadre s'arrêta donc le 17 mai dans une baie spacieuse, sur la côte orientale de cette île, et jeta l'ancre à l'extrémité méridionale de la baie. La mer n'avoit là que cinq brasses et demie de profondeur, parce qu'il y avoit un banc qui traversoit les deux tiers de l'entrée. On s'aperçut ensuite qu'à l'extrémité du banc étoit un passage sûr pour pénétrer dans l'intérieur de la baie, dont le côté nord se trouve abrité par une île située à l'est. La baie est formée par quatre îles si rapprochées, que vues de différens points, elles paroissent se joindre. Toutes sont sans doute des fragmens de montagnes primitives, séparées du continent par le laps du temps. La principale de ces îles a onze ou douze milles de long et trois milles de large. Elle forme un croissant couvert d'une chaîne de petites montagnes pointues. Par une

observation du soleil, on trouva qu'elle étoit par les huit degrés quarante minutes de latitude nord ; et d'après un excellent chronomètre, on détermina sa longitude par les cent-cinq degrés cinquante-cinq minutes à l'est de Greenwich. M. Jackson, qui sonda la baie, débarqua sur l'un de ces îlots. Il trouva sur la plage un nid de tortue, contenant plusieurs petits qui venoient d'éclorre, et avoient encore une espèce de placenta adhérent à leur ventre. Chacun de ces animaux, qui, lorsqu'ils sont grands pèsent plusieurs quintaux, ne pesoit alors que quelques onces, et n'avoit pas plus d'un pouce et demi de longueur.

Les Anglais ont eu autrefois un établissement à Pulo-Condor. Mais au commencement de ce siècle, des soldats malais qu'ils y entretenoient, et qui avoient à se plaindre de quelque injustice, s'en vengèrent en les assassinant presque tous. Le peu d'Anglais qui échappa à la mort, abandonna l'île ; et depuis il n'y a plus résidé d'Européens. Au fond de la baie et près de la plage qui est de sable très-fin, on voit un village avec une longue rangée de cocotiers. Cet endroit est défendu contre la mer du côté du nord-est, par un banc de rochers de corail, derrière lequel les petits vaisseaux peuvent

mouiller avec sécurité, et les canots débarquer facilement.

Quelques personnes de l'escadre allèrent à terre, après avoir eu toutefois la précaution de s'armer, parce qu'on avoit vu de grands canots derrière les rochers de corail, et qu'on craignoit qu'il n'y eût des pirates malais. Au moment où nos gens débarquèrent, plusieurs habitans s'avancèrent sur la plage, et les accueillirent avec de grandes démonstrations de bienveillance; ensuite ils les conduisirent dans la demeure de leur chef. Ils le trouvèrent dans une cabane de bambou, proprement construite et plus grande que les autres habitations du village. Le plancher étoit élevé de quelques pieds au-dessus du sol et couvert de nattes, et il y avoit dans la cabane autant de monde qu'elle pouvoit en contenir. Il sembloit que les habitans s'étoient rassemblés pour quelque cérémonie, ou du moins pour se réjouir. On voyoit au milieu d'un des appartemens, un autel décoré avec des images, et sur les cloisons, des figures de monstrueuses divinités. Mais ni l'air, ni la conduite des naturels n'annonçoient aucun respect religieux; personne ne prioit ni n'adoroit. Il y avoit contre la cloison quelques lances renversées, avec quelques fusils à mèches et un mousquet. L'habillement de

ces gens consistoit en une pièce d'étoffe de coton peinte en bleu, et rejetée négligemment autour de leur corps; et leurs visages aplatis, leurs petits yeux, montroient qu'ils étoient d'origine chinoise. Plusieurs longs morceaux de papiers suspendus au plafond, étoient couverts de colonnes d'écriture chinoise. Un des interprètes des Anglais, qui étoit allé à terre avec eux, ne pouvoit en aucune manière entendre ce que disoient les habitans de l'île; mais sitôt qu'ils écrivoient leurs paroles il les comprenoit aisément; car, quoique leur idiome fût différent de celui qu'on parle à la Chine, leurs caractères étoient tous chinois. Il est certain que d'après ce qu'on éprouva en cette occasion, ces caractères ont l'avantage des chiffres arabes, dont les figures ont la même signification partout où elles sont connues; au lieu que les lettres des autres langues n'indiquent point des choses, mais des sons élémentaires qui, combinés diversement ensemble, forment des mots ou d'autres sons plus compliqués, et expriment des idées différentes dans les différens langages; encore que l'alphabet soit le même.

Les habitans de Pulo-Condor sont, à ce qu'il paroît, cochinchinois. Leurs pères s'enfuirent de la Cochinchine, par attachement pour un

de leurs souverains qu'une partie de ses sujets avoit détrôné.

Les Anglais proposèrent d'acheter des provisions dans le petit village où ils étoient descendus, et les habitans promirent de faire leurs efforts pour que ce qu'on demandoit fût prêt le lendemain. On vouloit aussi profiter de ce lendemain pour mettre à terre les malades si le temps le permettoit. La matinée commença par être belle. Quelques personnes de l'*Indostan* firent la partie d'aller s'amuser sur une petite île, peu éloignée de Pulo-Condor. A peine y étoient-elles arrivées que le temps s'embrouilla. Le canot se remit aussitôt en mer, pour tâcher de rejoindre le vaisseau avant que la tempête éclatât : mais elle eut commencé qu'il n'étoit pas encore à moitié chemin. L'un de ceux que portoit le canot, étoit un enfant dont le père, retenu à bord par une indisposition, attendoit avec une excessive inquiétude sur le pont de l'*Indostan*, le retour du canot. Quelquefois il le voyoit sur la cime des vagues : ensuite ses yeux le cherchoient long-temps en vain. Le spectateur le plus indifférent (si toutefois il pouvoit y en avoir d'indifférent en cette occasion), doutoit si le canot ne seroit pas enseveli dans une mer aussi irritée, tandis que

le père désolé regrettoit vivement de n'y pas être embarqué, comme si sa présence eût pu calmer la tempête !

Cependant le patron du canot le gouverna avec tant d'adresse, et présenta toujours si bien la proue à la vague qui s'approchoit et qui autrement l'eût englouti, qu'il atteignit le vaisseau; mais en même temps il courut risque d'être renversé ou mis en pièces contre les flancs de ce vaisseau, tant le roulis étoit fort.

Dès que le beau temps fut revenu, on envoya des messagers à terre pour recevoir et payer les provisions promises. Mais en arrivant au village, ils furent bien surpris de le trouver abandonné. Les portes des maisons étoient ouvertes, et on n'avoit rien emporté, excepté les armes que les Anglais avoient vues la veille. La volaille même avoit été laissée, et cherchoit sa nourriture autour des maisons. Dans la principale cabane, on trouva un papier écrit en chinois, dont la traduction littérale signifioit à-peu-près : — « Que les ha-
» bitans de l'île étoient peu nombreux et très-
» pauvres, mais honnêtes et incapables de faire
» du mal. Qu'ils avoient été épouvantés à
» l'arrivée d'aussi grands vaisseaux et d'hom-
» mes aussi puissans que ceux qui étoient en
» rade ;

» rade ; d'autant qu'ils n'étoient point en état
 » de les satisfaire à l'égard de la quantité de
 » bétail et d'autres provisions qu'ils deman-
 » doient. Que les pauvres habitans de Palo-
 » Condor en avoient très-peu à fournir, et con-
 » séquemment ne pouvoient point faire ce
 » qu'on attendoit d'eux. Que la crainte d'être
 » maltraités et le désir de sauver leur vie, leur
 » avoit fait prendre le parti de s'enfuir. Qu'ils
 » supplioient le grand peuple d'avoir pitié
 » d'eux ; qu'ils laissoient dans le village tout
 » ce qu'ils avoient ; qu'ils prioient seulement
 » qu'on ne brûlât pas leurs cabanes ; et qu'ils
 » concluoient en se prosternant cent fois aux
 » pieds du grand peuple. »

Les auteurs de cette lettre avoient proba-
 blement été maltraités par des étrangers. On
 résolut d'en agir avec eux , de manière à em-
 pêcher qu'ils ne continuassent à avoir mau-
 vaise opinion de tous ceux qui abordoient dans
 leur île. Peut-être qu'en trouvant à leur retour
 leurs maisons tout entières, ils furent aussi
 surpris que leurs hôtes l'avoient été de les
 trouver désertes. On n'y toucha absolument
 rien , et on laissa dans la principale cabane un
 léger présent qu'on crut devoir être agréable
 au chef , avec une lettre en chinois , qui disoit :

— « Que les vaisseaux et les hommes qui les
 » montoient étoient Anglais; qu'ils étoient
 » seulement venus pour acheter des rafraîchis-
 » semens et sans aucune intention dangereuse;
 » que leur nation étoit civilisée, et douée de
 » principes d'humanité qui ne leur permet-
 » toient ni de piller, ni de maltraiter ceux
 » qui étoient plus foibles ou en plus petit
 » nombre qu'eux. »

Il n'étoit pas vraisemblable que cette lettre fût lue pendant que les vaisseaux resteroient dans la baie, parce que les insulaires qui avoient fui devoient craindre de revenir. D'ailleurs, les Anglais vouloient se hâter de se rendre dans un endroit où leurs malades pussent trouver à terre les secours que Pulo-Condor sembloit ne pouvoir leur fournir. Le signal de lever l'ancre fut donné le 18 mai.

Dans les grands vaisseaux, l'ancre est levée par le moyen d'un cabestan, qui est une grande pièce de bois fixée dans la quille du vaisseau, et s'élevant verticalement au-dessus du pont. Là, le cabestan est percé tout autour, à la hauteur de la poitrine d'un homme, et on met des barres dans ses trous, afin de le faire tourner. Pendant ce temps-là, une corde qu'on appelle un *messenger* est atta-

chée au câble de l'ancre, et se roule autour du cabestan.

Quand les Anglais voulurent sortir de la baie de Pulo-Condor, le vent souffloit par rafales, et le fond où l'*Indostan* étoit mouillé se trouvant très-dur, on avoit de la peine à lever l'ancre. Il y avoit à bord quelques soldats de la garde de l'ambassadeur, lesquels s'empresèrent d'aider les matelots à tourner le cabestan. Tout-à-coup le messenger se cassa. L'ancre qui étoit en partie levée, retomba avec une vélocité toujours croissante, et le cabestan tourna avec tant de force, que les barres, qui sont de six pouces d'équarrissage et de seize pieds de long, partirent de leurs trous, et volèrent dans toutes les directions, renversant sur le pont tous ceux qu'elles atteignirent. Une de ces barres traversa la chambre à manger, et alla frapper la porte de la grand'chambre. Le gaillard d'arrière étoit couvert de personnes blessées.

La plus grande partie de l'équipage étoit ce jour-là employée au cabestan. On ne put pas juger, dans le moment, combien il y avoit de morts ou de blessés, mais cet accident fit une telle impression sur l'ame du capitaine, qui étoit du côté de la poupe, que, quoiqu'il

y eût alors trois chirurgiens à bord, il cria qu'il falloit commencer par secourir ceux qui avoient quelque membre brisé, et qu'ensuite on songeroit aux autres. Certainement, la consternation fut plus grande qu'elle ne l'eût été dans un jour de bataille; car, au moment du combat, on est au moins préparé au danger, et on espère qu'il sera compensé par l'honneur ou par le profit. Cependant, l'événement fâcheux arrivé sur l'*Indostan*, ne coûta la vie à personne. La plupart des matelots, accoutumés aux manœuvres, et se défiant vraisemblablement des accidens qu'elles occasionnent quelquefois, furent assez agiles pour éviter les barres; mais peu de soldats y échappèrent. On prit aussitôt soin de ceux qui avoient été frappés, et les dix hommes qui eurent quelque membre cassé, ou quelqu'autre blessure, en réchappèrent graduellement.

Cet accident retint quelque temps l'*Indostan* dans la baie. Mais la bourrasque augmentant, le câble abandonna l'ancre. Elle fut perdue, et le vaisseau emporté en pleine mer. Le vent souffloit avec tant de violence, que les bricks eurent de la peine à y résister. Le soir, aussitôt que la tempête fut calmée, toute l'escadre fit voile vers le nord.

C H A P I T R E I X.

Cochinchine.

QUAND la mousson du sud-ouest eût été déjà suffisamment décidée, pour que les Anglais pussent se rendre immédiatement dans les parties septentrionales de la Chine, ils n'auroient sans doute pas dû en profiter, parce que l'état d'affoiblissement dans lequel languissoit l'équipage du *Lion*, et la maladie épidémique qui s'étoit déclarée à son bord, exigeoient qu'on cherchât auparavant un lieu commode et sûr pour mettre les malades à terre, afin qu'ils pussent avoir des provisions fraîches, et respirer un air sec et pur.

Le tempérament d'hommes nés dans des climats froids, n'avoit pas été mis à une légère épreuve quand ils s'étoient trouvés trois fois, dans le cours de quelques mois, sous les rayons brûlans d'un soleil vertical. Quoique très-court, leur séjour à Batavia influa également sur leur santé; et la côte orientale de Sumatra, aux vapeurs empoisonnées de laquelle ils se trouvèrent quelquefois exposés en passant le détroit de la Sonde et celui de Banca, ne leur fut

peut-être pas moins funeste. La dysenterie, qu'on avoit beaucoup de peine à empêcher de devenir générale dans un vaisseau rempli de monde, n'étoit pas la seule maladie qui y régnaît. Quelques personnes sentoient leur foie obstrué; d'autres, qui sembloient n'avoir aucune raison de se croire malades, éprouvoient tout-à-coup des convulsions violentes, dont on avoit beaucoup de peine à les guérir. La chaleur étoit si accablante, la nuit comme le jour, que les hommes qui travailloient dans les entrepôts, et particulièrement dans la cambuse (1), tomboient quelquefois évanouis, quoique les ventilateurs fussent continuellement employés à renouveler l'air. Sur trois cent cinquante hommes qui composoient l'équipage du *Lion*, il y avoit de temps en temps cent vingt malades.

D'après le rapport des anciens navigateurs, relativement aux endroits peu éloignés de Pulo-Condor, la baie de Turon, dans la Cochinchine, étoit celle qui offroit aux Anglais le plus d'avantages, soit pour la sûreté des vaisseaux, soit pour procurer aux équipages un asile et des provisions. L'escadre fit voile pour cette baie; et le soir même de son départ de

(1) C'est la chambre où l'on serre l'eau-de-vie et les autres provisions de l'équipage. (*Note du Traducteur.*)

Pulo-Condor, elle découvrit l'extrémité méridionale de cette partie du grand continent, qu'on peut proprement appeler le *continent chinois*. C'est auprès de cette côte qu'est située la Cochinchine. Le pays adjacent à la pointe la plus méridionale, est le petit royaume de Cambodia; le second, celui de Tsiompa, et ensuite celui de Cochinchine, qui faisoit autrefois partie de l'empire Chinois. La péninsule méridionale comprend, non-seulement Cambodia et Tsiompa, au sud de la Cochinchine, mais le Tunquin (1) qui est au nord.

Lorsqu'au treizième siècle les Tartares-Monguls envahirent la Chine, le gouverneur chinois de la péninsule méridionale profita des circonstances pour se rendre indépendant. Il habitoit le Tunquin, où ses successeurs ont continué de résider. Dans la suite, le gouverneur de la Cochinchine imita l'exemple que le premier souverain tunquinois avoit donné, et érigea son gouvernement en royaume. Cependant, et cet usurpateur et ceux dont il s'étoit affranchi, continuèrent à reconnoître, au moins pour la forme, la suzeraineté de l'empire chi-

(1) L'ortographe véritable est Tung-Quin, mais les Français ont toujours écrit Tunquin. (*Note du Traducteur.*)

nois, et payèrent de temps en temps un tribut d'hommages à la cour de Pékin. Ces rapports avec la Chine, quelque légers qu'ils fussent, rendirent les Cochinchinois plus intéressans pour l'ambassade anglaise.

L'escadre ne put apercevoir aucune partie de Cambodia; mais voici ce que porte la relation manuscrite d'un voyage qui y fut fait en 1778, relation qui paroît très-exacte. — « La » pointe de Cambodia, ainsi que toute la côte » qui s'étend depuis cette pointe jusqu'au bras » occidental du grand fleuve de Cambodia, est » couverte de petits arbres, et extrêmement » basse. La mer est si remplie de hauts fonds » jusqu'à cinq ou six milles du rivage, qu'on » y trouve rarement quatre brasses d'eau, et » les canots seuls peuvent approcher la terre de » plus de deux milles. » — Il n'est pas inutile d'observer que, dans cette extrémité méridionale de l'Asie, la terre s'enfonce lentement et graduellement de la même manière que la côte méridionale de l'île de Sumatra, qui n'est peut-être aussi qu'une partie détachée du même continent.

La côte de Tsiompa est bien plus haute que celle de Cambodia. L'escadre l'aperçut le 19 mai. Elle vit le même jour l'île du Tigre,

qui en est voisine ; et le lendemain , elle découvrit deux autres îles , appelées *Pulo-Cambir de terre* et *Pulo-Cecir de mer*. Tsiompa offroit à l'œil nu le spectacle d'une campagne charmante , bien cultivée , s'élevant en amphithéâtre depuis le bord de la mer jusqu'au centre , et magnifiquement variée par des pâturages et des champs de blé ; mais en l'examinant plus attentivement avec le secours des télescopes , on vit s'évanouir cette brillante richesse , qui se trouva aussitôt remplacée par une immense étendue de sable pâle et jaune , au milieu duquel étoient , de distance en distance , des chaînes de rochers , dont les pointes arides s'élevoient à une hauteur considérable. Ces rochers étoient , comme la peau des tigres , marqués de longues raies noires et blanches , que les rayons du soleil faisoient encore mieux ressortir. La mer est si diaphane auprès de ces côtes , que , du haut de la galerie d'un vaisseau , on peut aisément distinguer le bas du gouvernail.

Par les douze degrés cinquante minutes de latitude nord , gît le cap Varella , derrière lequel s'élève une haute montagne , remarquable pour avoir sur son sommet un rocher semblable à une tour. Au nord de ce cap , est Quin-Nong

ou la baie de Cochinchine, très-fréquentée par les vaisseaux du pays. Le manuscrit que nous avons cité plus haut porte : — « Que cette baie » est très-bonne et à l'abri de tous les vents. » La passe en est étroite ; ce qui est cause que » les vaisseaux chargés qui veulent y entrer , » doivent attendre que la mer soit haute. Elle » est située par les treize degrés cinquante- » deux minutes de latitude nord. »

Le 22 mai, l'escadre fut à la vue de Pulo-Canton, qu'on nomme aussi *Pulo-Ratan*, et qui paroît à quelque distance former deux îles différentes, parce que le terrain y est élevé aux deux extrémités, et très-bas dans le milieu. De toutes les îles que l'escadre avoit vues depuis quelque temps, c'étoit la seule qui sembloit bien cultivée. Il faisoit très-peu de vent ; et un courant venant du nord-ouest, porta les Anglais beaucoup plus près de cette île qu'ils ne le vouloient.

Les vaisseaux avoient été quelque temps par le travers du royaume de Cochinchine. La route qu'ils firent entre la côte et une multitude de petites îles et de rochers, appelés *les Parcelles*, et formant une chaîne prolongée de près de quatre cents milles du nord au sud, ne fut pas sans danger, et exigea qu'on prît les

plus grandes précautions pour que les courans qui venoient de l'est, n'entraînassent pas les vaisseaux sur quelque écueil pendant les momens de calme. Il falloit aussi se tenir en garde contre les tempêtes terribles que, dans ces mers, on appelle des *typhons*, comme dans la mer Atlantique, on les nomme des *ouragans*. Les uns et les autres se ressemblent, en ce que le vent qui les accompagne souffle avec une extrême violence et change tout-à-coup de direction. Quelques symptômes dans l'air indiquent toujours au navigateur attentif l'approche des typhons, et lui donnent le temps de se préparer à leur furie. Ces pronostics furent en partie observés dans la soirée du 23 mai. Au coucher du soleil, le ciel étoit extraordinairement rouge, et une atmosphère brumeuse succéda au jour le plus clair. Tout-à-coup le mercure baissa dans le baromètre. Dès que le soleil fut descendu au-dessous de l'horizon, on vit dans le nord-est un nuage sombre et entremêlé de quelques teintes d'un rouge très-ardent, et bordé d'un cercle lumineux. Bientôt après, tout l'horizon fut couvert d'autres nuages, et on attendit le moment où la tempête alloit éclater. En conséquence, on baissa les mâts et les vergues; on garda fort peu de voiles, afin que le vent n'eût

pas beaucoup de prise sur elles. Enfin , tout fut *bien construit*, suivant l'expression des marins. Cependant, les nuages ne tardèrent pas à se dissiper. Le vent souffla quelques heures par revolins ; puis il s'apaisa, et le thermomètre remonta au même degré qu'il étoit auparavant. Le lendemain matin, le temps fut très-beau, et l'on vit dans l'éloignement un enfoncement de terres qu'on jugea être la baie de Turon. L'île de Cham-Callao ou de Campello, est au sud de cette baie.

Plusieurs canots étoient occupés à pêcher entre l'escadre et la terre. On héla ceux qui se trouvoient le plus près des vaisseaux, dans l'espoir d'y trouver quelqu'un qui pût servir de pilote pour entrer dans la baie. Mais les pêcheurs, ne se souciant pas d'accoster des vaisseaux qui leur sembloient extraordinaires, hissèrent aussitôt leurs voiles, et s'éloignèrent vent arrière. Cependant, l'un deux fut enfin atteint par le canot de l'*Indostan*, qui l'emmena à bord. C'étoit un vieillard qui n'avoit que quelques cheveux sur la tête, tenoit les yeux baissés, et paroissoit aussi affoibli par la crainte que par l'âge. On avoit trouvé avec lui deux jeunes gens qui, probablement, étoient ses fils ; mais comme, lorsque les personnes

de l'*Indostan* insistèrent pour emmener l'un d'entr'eux, le vieillard craignit qu'on ne voulût leur faire du mal, il avoit préféré dérober ses enfans au danger, en s'y dévouant lui-même. Quand il monta à bord de l'*Indostan*, il parut pétrifié à la vue du pont spacieux, des gros canons, du nombre des matelots, et sur-tout de la hauteur des mâts, sur lesquels il portoit sans cesse la vue, comme s'il avoit eu peur qu'ils tombassent sur lui. Aucun des interprètes chinois ne put se faire entendre de ce pauvre homme, ni comprendre un mot de ce qu'il disoit. On écrivit en chinois quelques questions qu'on lui présenta; mais il fit signe qu'il ne savoit ni lire ni écrire. Les mots *Cochinchine* et *Turon* lui étoient parfaitement inconnus; car ces noms n'ont point été donnés à ces pays par les habitans, mais par les premiers navigateurs et par les géographes. Quelque peine qu'on prît pour le tranquilliser et le satisfaire, il se prosternoit sans cesse en pleurant; et quand le vaisseau reviroit pour courir une nouvelle bordée, et s'éloignoit un peu plus de terre, la douleur et le désespoir de ce vieillard augmentoient encore, parce qu'il croyoit qu'on alloit quitter la côte et l'emmener pour jamais.

On lui présenta quelques alimens ; il n'en mangea que très-peu et avec répugnance. Mais, quand on lui mit des piastres d'Espagne dans la main, il parut en connoître le prix, et les enveloppa soigneusement dans un coin des haillons qui le couvroient. Enfin, après beaucoup d'efforts, on lui fit comprendre le motif pour lequel on l'avoit fait venir à bord. Il parut alors plus tranquille, et il montra du doigt l'entrée de la baie de Turon, qui n'est nullement aisée à apercevoir. La seule carte qu'on ait de cette côte, est celle qui fut tracée à la hâte, il y a quelques années, par les officiers de l'*Amiral-Pocock*, vaisseau de la compagnie des Indes, que la tempête obligea d'y relâcher; mais elle n'apprend rien sur la manière d'entrer dans la baie, et on a reconnu qu'elle contenoit beaucoup d'erreurs.

Quand on fait voile du sud et qu'on longe cette partie de la côte, l'objet le plus remarquable est un groupe d'énormes rochers de marbre, qu'on croiroit être un grand château isolé, et qui, quoique plus gros, ressemble assez au rocher du château de Dunbarton, qu'on voit s'élever perpendiculairement sur les côtes d'Ecosse. A quelques milles au nord du groupe, qui est sur la côte de la Cochinchine, on voit

un promontoire très-élevé, et ayant deux sommets en pain de sucre d'inégale hauteur. Les personnes auxquelles ces rivages sont étrangers, s'imaginent d'abord que l'entrée de la baie de Turon doit être entre le promontoire et le groupe de rochers, dont nous avons d'abord parlé : mais ils sont, au contraire, réunis par un isthme bas et étroit. Pour entrer dans la baie, il faut faire le tour de la pointe la plus nord-est de ce promontoire péninsulaire, pointe à laquelle nous donnâmes le nom du *Lion*, non-seulement en l'honneur du vaisseau à bord duquel nous étions, mais aussi parce qu'un rocher avancé, qu'on voit à l'extrémité de la pointe, ressemble de loin à un lion rampant.

Le pêcheur cochinchinois voulant indiquer où l'*Indostan* devoit mouiller, tendit son bras gauche, pour représenter la montagne qui domine la baie, et ensuite il baissa l'index de la main droite, pour marquer précisément la place où il falloit jeter l'ancre. Mais quelques rafales de vent, qui vinrent de différens côtés, et furent accompagnées de tonnerre et d'éclairs, forcèrent les vaisseaux de regagner la mer; et ils ne purent entrer dans la baie que le 8 mai. En congédiant le vieux cochinchinois, on lui fit un présent pour le dédommager de la

frayeur qu'il avoit eue , et des services qu'il avoit rendus. Lorsque le canot le conduisit à terre, il s'élança sur le rivage avec autant d'agilité qu'un jeune homme , et il se hâta de s'éloigner. Dès ce moment , il ne reparut plus du côté des vaisseaux.

Le *Lion* mouilla (1) par sept brasses d'eau ; la pointe nord-ouest de la baie portant nord-est quart de nord ; une île qui est à l'entrée , nord ; l'aiguade qui se trouve sur la péninsule , est quart de nord ; l'île de Campello , qu'on voit par-dessus l'isthme , sud-est quart d'est , et une rivière sur le bord de laquelle est bâtie la ville de Turon , sud-sud-est deux quarts d'est. La péninsule ressemble à Gibraltar , ce qui fit que l'escadre lui en donna le nom. La passe qui conduit dans la baie , fait le tour de l'extrémité nord-est de ce Gibraltar nouveau , et elle a une île au nord. On peut s'approcher de toute la côte sans danger , le fond de la mer s'élevant graduellement depuis vingt jusqu'à sept brasses.

Lorsqu'on eut jeté l'ancre , le premier soin fut de chercher sur le rivage un endroit propre à débarquer les malades , et on le choisit

(1) Ce paragraphe est tiré du journal de sir Erasme Gower.

au-dessous de la montagne de Gibraltar, vis-à-vis du mouillage du *Lion*. Là, le sol étoit très-sec, éloigné de toute espèce de marais, et arrosé par un joli ruisseau près duquel on planta les tentes. Dès que les malades furent débarqués, on s'occupa à nettoyer le vaisseau, afin de l'affranchir de l'air contagieux qu'ils avoient pu y répandre; et on se prépara, en même-temps, à envoyer un message à Turon, pour annoncer les motifs qui engagoient l'escadre à relâcher dans la baie, et demander un secours de provisions, au prix accoutumé. Mais on n'avoit pas encore eu le temps d'expédier ce message, qu'un officier cochinchinois arriva à bord, avec l'ordre de s'informer de tout ce qui avoit rapport à l'escadre dont, à ce qu'il parut, la présence avoit répandu l'alarme. Les vaisseaux qui fréquentent cette baie, sont ou des jounques de différens ports de la Chine, ou des caboteurs de Macao, qui sont, à la vérité, de construction européenne, mais petits et point armés en guerre. Un seul de ceux-ci étoit alors dans la baie, et il n'y avoit aucune des premières. On y voit rarement des vaisseaux tels que le *Lion* et l'*Indostan*, qui étoient accompagnés, non-seulement par les bricks le *Jackall* et le *Clarence*, mais par un autre bâtiment

qu'ils avoient rencontré dans le détroit de la Sonde, et qui, quoiqu'il portât pavillon génois, avoit un équipage presque entièrement composé d'Anglais.

La cause qui avoit rendu l'approche de l'escadre redoutable à Turon, nous fut expliquée par le capitaine du navire de Macao. Il dit que la ville de Turon, ainsi qu'une partie considérable de la Cochinchine, étoit alors soumise à un jeune prince, neveu d'un usurpateur : mais que le descendant des premiers souverains restoit maître de quelques districts dans le midi du royaume, et attendoit chaque jour des secours qui devoient arriver d'Europe, pour l'aider à remonter sur le trône. Ses ancêtres avoient souvent donné des marques de bienveillance aux missionnaires européens, et toléré l'exercice de la religion chrétienne parmi leurs sujets. Le principal de ces missionnaires, qui avoit reçu du pape le titre d'évêque de la Cochinchine, se rendit en France avec la qualité d'ambassadeur du roi cochinchinois, et y conduisit même un jeune prince, auquel la cour de Versailles témoigna beaucoup d'intérêt. Des secours lui furent promis ; et il est certain que si les Français avoient réussi à rétablir sa maison dans ses États, leur commerce s'y seroit

beaucoup accru. On prit en effet des mesures pour envoyer des forces : mais l'expédition en fut arrêtée par les événemens extraordinaires qui eurent lieu en France , et qui empêchèrent le monarque qui l'avoit ordonnée , de secourir et les autres et lui-même. Cependant quelques Français joignirent le roi de la Cochinchine , et lui donnèrent des espérances , avec lesquelles il ne manqua pas d'encourager ceux de ses sujets qui lui étoient demeurés fidèles. Ses ennemis possesseurs de la baie de Turon appréhendoient donc que l'escadre anglaise ne fût entrée dans la baie avec des desseins hostiles.

Une conférence eut bientôt lieu entre l'officier qui étoit venu à bord du *Lion* , et les interprètes Chinois. On eut , pour cela , recours aux mêmes moyens dont on s'étoit servi à Pulo-Condor. On écrivit en caractère chinois , les questions et les réponses. Les dispositions pacifiques de l'escadre furent annoncées , ses motifs généraux déclarés , et ses besoins immédiats accompagnés d'une demande de provisions. Cependant les deux premiers jours on obtint fort peu de chose. Il vint même très-peu de canots vendre des provisions à bord , quoique dans la plupart des ports on ait coutume d'en voir beaucoup. Le

marché à terre étoit fort mal fourni, et les habitans exigeoient un prix extravagant des objets qu'ils y portoient. Il étoit évident que le gouverneur de Turon, ayant envoyé un message à la capitale, pour y annoncer l'arrivée de l'escadre et demander des instructions, avoit en même-temps mis obstacle à la vente des provisions.

Un cochinchinois, élevé en dignité, ne tarda pas à arriver à Turon, pour présenter les complimens de son maître à l'ambassadeur. Il étoit dans une galère pontée, d'une construction légère, alongée, et propre à naviguer avec célérité. (*Pl. VII.*) Les rameurs, qui y étoient en grand nombre, se tenoient debout, poussant leurs avirons en arrière, et répétant fréquemment ce mouvement. La chambre principale étoit placée sur le milieu du pont, très-agréablement peinte, et environnée de lances et de différens attributs de l'autorité. Au bout de la galère, flottoient plusieurs pavillons de diverses couleurs.

Le principal officier que portoit cette galère, étoit vêtu d'une robe de soie très-ample, et avoit les manières polies, qui sont le partage d'une société cultivée. Un interprète l'accompagnoit. Sa galère étoit suivie de neuf

grands canots chargés de toute espèce de provisions que son maître envoyoit en présent aux passagers et aux équipages de l'escadre. Alors, les marchés furent abondamment pourvus, et les prix raisonnables. Le gouverneur de Turon vint aussi à bord, pour présenter son respect à l'ambassadeur, l'inviter à se rendre à terre avec sa suite, et lui offrir de tenir table ouverte pour lui, pendant tout le séjour qu'il feroit dans le pays. Dès ce moment, on reçut, de sa part, toute marque d'attention, et on ne négligea rien pour vivre en bonne intelligence avec lui.

Le gouverneur fit quelques ouvertures pour obtenir qu'on lui vendît des armes et des munitions. Il fut aisé de s'apercevoir que la moindre assistance donnée à la cause du prince auquel étoit soumis Turon, ainsi que la capitale et les provinces septentrionales du royaume, seroit achetée à quelque prix qu'on voulût y mettre. La situation de ce prince étoit loin d'être tranquille.

La province de Donai, qui est située au midi de la Cochinchine, s'étoit déclarée pour le descendant de ses anciens souverains : mais Quin-Nong, ou la province du centre, passa dans les mains du dernier usurpateur. Cet usur-

pateur confia alors le soin de ses conquêtes au nord, à un frère puîné, qui se servit des forces qu'il avoit en main pour attaquer le royaume de Tunquin. L'ayant envahi malgré les secours que donnèrent les Chinois au souverain de cet Etat, il se déclara roi de Tunquin, et même de la Cochinchine, se proposant d'enlever non-seulement tout ce que son frère possédoit encore de ce royaume, mais la province méridionale restée fidèle à ses anciens souverains. Ce conquérant du Tunquin étoit un guerrier habile qui faisoit entrer dans ses vastes projets l'invasion d'une partie de la Chine, et dont la politique admettoit, sans scrupule, tous les moyens propres à contribuer à ses succès. Mais il mourut au mois de septembre 1792. Il laissa deux fils, dont l'aîné, qui étoit bâtard, resta maître de Tunquin, et prétendit que tout l'héritage de son père lui appartenoit. Le second, né d'un légitime mariage avec une princesse tunquinoise, se trouvoit à Turon à la mort de son père, et s'empara aussitôt des rênes du gouvernement, en qualité de successeur de ce conquérant. C'étoit celui qui régnoit à Turon quand l'escadre anglaise y arriva.

La rebellion et la guerre civile de la Co-

chinchine duroit depuis plus de vingt ans, et il y avoit péri tant d'hommes, le pays étoit si épuisé, et les chefs des différens partis restoit si désunis, qu'il n'étoit guère plus possible qu'aucun d'eux se livrât à une grande entreprise; mais chacun s'occupoit à former de nouveaux plans pour s'affermir lui-même et renverser ses rivaux. En attendant, le peuple commençoit à respirer. Toutefois, quand bien même le royaume eût été plus tranquille, et la puissance mieux affermie, l'ambassadeur n'auroit pas jugé convenable d'entrer en négociation avec des maîtres incertains, et de présenter les pouvoirs qu'il avoit pour traiter avec eux. Il vouloit avoir, auparavant, remis ses lettres à l'empereur de la Chine. Il se borna donc à des messages de compliment et de respect, et à envoyer des présens en échange de ceux que l'escadre avoit reçus si à propos. La communication fut suivie avec les habitans de Turon, sans interruption, il est vrai, mais non sans quelques marques de défiance, et conséquemment de vigilance des deux côtés.

La baie de Turon mérite plutôt le nom de *havre*, que celui de *baie*. Elle n'a l'entrée ni si étroite, ni si propre à être défendue que celle de Rio-Janeiro, dont nous avons donné

la description dans un des précédens chapitres. Elle n'est pas non plus si spacieuse. Malgré cela, c'est une des plus grandes et des plus sûres qu'on connoisse. Elle est si profonde, qu'en changeant de mouillage au besoin, les vaisseaux y sont à l'abri de toute espèce de vents, quelque violens qu'ils soient. Le fond en est vaseux et l'ancrage sûr. Dans un temps ordinaire, on peut y mouiller de manière à jouir de l'avantage de la brise de mer qui passe, non-seulement par l'entrée du havre, mais par-dessus l'isthme étroit dont nous avons déjà fait mention, et règne depuis trois ou quatre heures du matin jusqu'à trois ou quatre heures après midi. La brise de terre lui succède rapidement, et dure le reste de la journée. On est agréablement rafraîchi par cette dernière brise qui descend des montagnes, sans passer ni sur des sables, ni sur des marais infects. Une petite île qui est dans la baie, et qu'une eau profonde environne de tous côtés, peut recevoir toute espèce de vaisseaux qu'on veut radouber. La mer est unie dans toute l'étendue de la baie. Entre les hautes montagnes qui l'entourent, on voit des vallées où le riz est cultivé, et où l'on élève avec succès des troupeaux de buffles.

La baie abonde en poisson. On y voit des canots, où des pêcheurs, leurs femmes et leurs enfans habitent toute l'année. La chambre de ces canots n'est point surmontée d'un pont plat comme celui des vaisseaux, mais d'une couverture en forme de voûte arrondie. On attache au cou des enfans de grands morceaux de calebasse, afin que s'ils tombent dans la mer, leur tête soit tenue à flot, et qu'ils ne puissent pas se noyer. Toutes les fois que les pêcheurs vont à terre, ils implorent leurs divinités pour la conservation de leur famille, et le succès de leur pêche. Ils érigent, en conséquence, entre les branches des grands arbres, ou dans d'autres endroits élevés, des autels où ils déposent des offrandes de riz, de sucre, et d'autres choses bonnes à manger, et ils y brûlent de petits morceaux d'un bois odorant et sacré.

A l'extrémité méridionale du havre est l'embouchure de la rivière qui conduit à la ville de Turon. Sur la pointe qui la sépare du havre, on voit une tour consistant seulement en quatre grands poteaux et un plancher, soutenu par des pièces de bois qui se croisent. La tour est couverte d'un toit léger. Une sentinelle monte sur le plancher par le moyen d'une échelle ; et

de là elle peut aisément voir , par l'entrée du port , tous les vaisseaux qui sont au nord , et par-dessus l'isthme ceux qui se trouvent au sud. Il y a à côté de la tour un bureau où les canots et les petits batimens qui veulent remonter la rivière , sont obligés de s'arrêter pour être visités.

La rivière a environ deux cents pas de large , et le courant en est assez rapide pour qu'elle se creuse elle-même un canal à travers les sables accumulés à son embouchure. Ce sable est si haut de chaque côté , que la marée le laisse toujours à découvert. Ce fut là que , pour la première fois , depuis le commencement du voyage , les personnes qui étoient sur l'escadre , virent cet oiseau fameux , vulgairement appelé le *pélican du desert* , et dont le gosier , le bec , les ailes semblent bien plus grands qu'ils ne devroient être proportionnement à son corps , qui , pourtant , est de la grosseur de celui d'un gros coq-d'inde. Cet oiseau ne fréquente que les eaux très-poissonneuses ; et sa seule présence suffit pour annoncer qu'elles le sont.

Lorsque les Anglais allèrent visiter la rivière , elle avoit plus de deux brasses de profondeur. Une jounque chinoise et plusieurs

grands canots cochinchinois y étoient à l'ancre, et d'autres y faisoient route. A un mille de son embouchure, et sur la rive occidentale, est la ville de Turon. Cette même rive a une pente très-douce; des enfans nus, dont quelques-uns n'avoient pas plus de deux ans, sortirent des maisons qui étoient bâties au milieu des arbustes croissant au hasard, et se mirent à nager et à se jouer dans l'eau comme des canotons.

La ville de Turon, à laquelle, ainsi qu'à la rivière et à la baie, les Cochinchinois donnent le nom de *Han-San*, n'est guère plus qu'une bourgade; mais on dit qu'avant la guerre, dans le temps de la prospérité du pays, elle étoit bien plus considérable. Les maisons y sont basses, presque entièrement bâties de bambous, couvertes de joncs ou de paille de riz, et entremêlées d'arbres, excepté dans l'endroit où se tient le marché. Plusieurs des plus belles sont dans le centre des jardins, plantés d'aréquier (1) et de diverses autres espèces d'arbres qui réunissent l'agrément et l'utilité. Derrière la ville on voit plusieurs bosquets d'orangers, de citronniers, de bananiers et d'aréquier, quelques-uns desquels environnent encore des mai-

(1) L'arbre qui porte la noix d'arèque.

sons; mais d'autres n'ombragent plus que des ruines. La rive opposée à la ville, est couverte de champs divisés par des palissades, et où croissent le tabac, le riz et la canne à sucre. Le marché de la ville est ordinairement abondant en toutes sortes de productions qui croissent entre les tropiques, ainsi qu'en volaille, et sur-tout en canards. On y porte aussi beaucoup de *dardeurs* au ventre noir, espèce d'oiseau qui doit son nom à l'habitude de darder de son bec long et pointu, les objets qu'il voit briller auprès de lui, et sur-tout les yeux de ceux qui le regardent. Aussi, ne le porte-t-on au marché de Turon, qu'après lui avoir cousu les paupières, afin de lui ôter la faculté de voir les personnes qui veulent l'acheter.

On n'y voit ni boucherie ni étal où l'on distribue la viande des animaux qu'on a tués pour vendre. Cependant le gouverneur de la ville donna, à quelques personnes de l'escadre, un repas où il y avoit plusieurs plats, ou plutôt plusieurs jattes remplies de viande de porc et de bœuf, coupée en petits morceaux carrés, et préparée avec des sauces très-bien assaisonnées. D'autres jattes contenoient du poisson, de la volaille, des canards à l'étuvée, et beaucoup de fruits et de confitures. Le nombre des

jattes, qui formoient trois rangées l'une par-dessus l'autre, étoit de plus de cent. Devant chaque convive on avoit placé du riz bouilli, au lieu de pain, et deux plumes de porc-épic en guise de couteau et de fourchette. Les cuillers étoient de porcelaine et ressembloient à de petites pelles. Après dîner, on servit, à la ronde, de petites coupes d'eau-de-vie de riz extrêmement forte. Le vin ne paroît pas être en usage, ni même connu à la Cochinchine, et cependant la vigne y croît spontanément dans les montagnes. Si l'on y connoissoit l'art d'arrêter la fermentation du jus des végétaux lorsqu'il est rendu au degré qui constitue le vin, il est probable que les habitans de ces contrées préféreroient souvent cette boisson à la liqueur distillée à laquelle ils paroissent très-adonnés. Cette liqueur cochinchinoise ressemble assez à l'eau-de-vie de grain des Irlandais. Le gouverneur en but beaucoup plus que ses convives. Paroissant vouloir leur donner un bon exemple, il remplit sa coupe jusqu'au bord, à la mode des Européens en gaieté; et après avoir bu, il la renversa pour montrer qu'il l'avoit entièrement vidée.

L'après-dîné, il fit faire aux Anglais une petite promenade, et ensuite il les conduisit à

un spectacle qu'il avoit fait préparer pour eux. On représentoit une comédie dans laquelle , autant qu'on put en juger par les gestes des acteurs , la gaieté étoit excitée par l'humeur d'un vieillard en colère , et par les bouffonneries d'un rustre , qui paroissoit ne pas manquer de mérite en son genre. Le lieu où l'on jouoit cette pièce , étoit entouré d'une multitude de peuple , et plusieurs personnes étoient montées sur les arbres voisins , d'où elles pouvoient voir en dedans de la salle , dont une partie étoit entr'ouverte : mais elles paroissoient moins curieuses de regarder les acteurs que les spectateurs.

Lorsque les Anglais s'en retournoient de la fête que le gouverneur leur avoit donnée , ils furent priés , par signe , de s'arrêter , pendant qu'une dame très-âgée , et qui avoit de la peine à marcher , sortoit de sa maison et s'avançoit vers eux. Elle avoit entendu dire qu'il passoit des Européens devant sa porte , et comme elle n'en avoit jamais vu , elle vouloit profiter d'une occasion qui pouvoit ne plus s'offrir à elle. Elle s'approcha d'eux avec des regards pleins de curiosité , mais avec beaucoup de politesse et une contenance qui annonçoit combien elle désiroit qu'ils ne fussent pas fâchés de ce qu'elle les ar-

rêtoit et les contemploit. Elle examina très-attentivement leur figure, leur mine, leurs habillemens, et parut jouir, avec plaisir, d'un spectacle qui lui étoit si nouveau. Après quoi elle se retira, en faisant des signes pour remercier les Anglais de leur complaisance, et témoigner la satisfaction qu'elle ressentoit d'avoir été exaucée dans un de ses vœux les plus ardens.

Les Anglais s'arrêtèrent ensuite pour contempler un exemple singulier de l'extrême agilité de quelques jeunes Cochinchinois. Sept ou huit d'entr'eux, formant un cercle, s'amusoient à jouer au volant. Ils n'avoient point de raquettes, ni ne se servoient de leurs mains. Mais lorsque le volant descendoit vers eux, ils prenoient un peu la course, en faisant un saut, le frapportoient de la plante du pied, et le renvoyoient en l'air avec beaucoup de force. Il restoit assez long-temps à retomber, parce qu'il étoit rare que les joueurs le manquassent, ou ne lui donnassent pas la direction qu'ils vouloient. Le volant étoit fait d'un morceau de cuir sec, roulé en rond et lié avec un cordon. Dans ce cuir, sont enfoncées trois longues plumes, qui s'écartent vers le haut, mais qui sont si rapprochées par le bas, qu'elles passent

dans des trous qui n'ont pas plus d'un quart de pouce de distance entr'eux. Ces trous sont toujours dans le centre d'une pièce de monnaie de cuivre. Deux ou trois autres de ces pièces sont au fond du volant pour lui servir de contrepoids, et leur son fait connoître aux joueurs quand il approche d'eux.

Ce n'est pas seulement dans leurs amusemens et dans leurs jeux, que les agiles et ingénieux Cochinchinois se servent de leurs pieds comme d'autres peuples se servent de leurs mains. Ceux d'une classe inférieure, et même quelques autres, vont ordinairement pieds nus; et leurs orteils ont par conséquent un mouvement bien plus libre et une plus grande facilité de se plier, que ceux qui sont toujours renfermés dans des souliers; de sorte que dans beaucoup de métiers, et principalement dans celui de constructeur de canots, les orteils deviennent, ainsi que le reste du pied, les auxiliaires de la main.

Les canots dont on se sert communément à la Cochinchine, consistent seulement en cinq planches jointes ensemble sans courbes et sans aucune espèce de charpente. On présente pendant quelque temps les planches au feu, pour leur donner la forme convenable. Elles sont réunies

réunies en pointe aux deux extrémités, et attachées ou cousues l'une à l'autre par les bords, avec de petites chevilles et du bambou fendu assez fin pour former un fil flexible. On enduit ensuite les coutures avec une pâte faite avec de la chaux de coquillage et de l'eau. D'autres canots sont simplement faits d'osier, et enduits partout de la même pâte de chaux de coquillage, afin que l'eau ne puisse pas y pénétrer. Les Cochinchinois peignent toujours des yeux sur le devant de leurs canots, comme s'ils vouloient par-là donner à entendre qu'il faut de la vigilance pour les conduire. Ils sont remarquables par leur adresse à présenter la proue au choc des lames, par la manière roide dont ils se tiennent sur l'eau, et par la rapidité avec laquelle ils naviguent. Le canot du gouverneur étoit construit comme les autres, mais il étoit plus grand; il avoit une espèce de tête de tigre sculptée et dorée, et la poupe étoit ornée de sculptures et de divers dessins peints de couleurs très-agréables. Les principaux personnages qui vont dans ces canots, s'asseoient toujours à la proue, ce qui, conséquemment, est contraire à la manière d'Europe, où l'on s'assied à la poupe.

Quoique les Cochinchinois n'aient pres-

qu'aucun principe des sciences, ils font avec beaucoup d'adresse et d'attention, des expériences sur les diverses choses qui peuvent leur procurer de l'avantage ou de l'agrément dans le cours ordinaire de la vie. Dans la culture des terres et dans le peu de manufactures qu'ils ont, ils ne se montrent nullement inférieurs aux nations parmi lesquelles les sciences fleurissent ; et ils emploient quelquefois des procédés beaucoup plus commodes et plus efficaces que ceux dont on se sert ailleurs. Pour purifier le sucre, lorsqu'il est dégagé de ses parties les plus hétérogènes, et qu'il a acquis de la solidité, ils l'étendent par couches d'un pouce d'épaisseur et de dix pouces de diamètre, et ils le couvrent d'une pareille couche du tronc herbacé du bananier, dont la sève aqueuse entraîne en filtrant le reste du sirop, et laisse le sucre pur, blanc et bien cristallisé (1). Il est alors léger et presque aussi poreux qu'une ruche à miel. Quand on le fait dissoudre dans l'eau, il ne laisse aucune espèce de sédiment.

(1) Il semble y avoir ici une petite erreur. Sir George Staunton donne à entendre que c'est cette opération qui cristallise le sucre. Mais le sucre est un sel qui ne peut se cristalliser qu'à chaud. (*Note du Traducteur.*)

Certainement cette méthode paroît supérieure à celle qu'on emploie ailleurs, et d'après laquelle, aussitôt que le sucre est assez épais, on le verse dans des vases qui ont la forme d'un cône renversé, et on étend par-dessus une couche de terre humide. La surface (1) du sucre est alors à la vérité bien purifiée, mais jamais aussi parfaitement que par la méthode des Cochininois. Le grain du sucre est plus atténué, et la pointe du pain de sucre retient plus de sirop que la base à travers laquelle l'eau a d'abord filtré. Il n'est pas probable que chez les Cochininois la culture des cannes à sucre, et la fabrique du suc qu'elles produisent, soient ni plus pénibles, ni plus difficiles, ni plus dispendieuses qu'ailleurs; car le sucre qu'ils fabriquent et qu'ils portent au marché, dans le voisinage de leurs manufactures, se vend à un prix extrêmement inférieur à celui qu'on demande de cette denrée, dans tous les autres pays qui la produisent.

Les Cochininois ne possèdent pas chimiquement l'art de réduire le minéral en métal;

(1) C'est dans une forme de sucre, la partie que les raffineurs appellent *la patte* par opposition à la pointe, qu'ils nomment *la tête*. (*Note du Traducteur.*)

mais ils sont parvenus , par la pratique , à se procurer de très-bon fer, et à en faire des fusils à mèches , des lances et d'autres armes. Leur poterie est très-propre ; et leur adresse se montre dans tout ce qu'ils entreprennent. Il est vrai qu'ils l'exercent quelquefois d'une manière déplacée. Plusieurs d'entr'eux se font peu de scrupule de s'approprier les choses qui leur conviennent et qui appartiennent à d'autres ; et quand on s'en aperçoit, ils ne paroissent pas très-déconcertés.

En revanche, ils ont de la libéralité, et même dans des circonstances où la plupart des hommes ne sont pas disposés à se montrer généreux. Ils cèdent, dit-on, volontiers et à bon marché leurs femmes et leurs filles ; et toutes les affaires de galanterie sont traitées par eux avec beaucoup de légèreté.

Cependant ces observations doivent principalement s'appliquer aux plus nombreuses et plus inférieures classes du peuple, et même parmi ces classes, aux individus qui sont dans le cas d'avoir beaucoup de rapports avec les étrangers. Ceux d'un rang supérieur sont plus étendus dans leurs injustices, et plus exclusifs dans leurs jouissances. Ils exercent leur pouvoir sur le sexe le plus foible, en renfermant

un grand nombre de femmes, et sur les gens du peuple, en leur faisant subir une foule de vexations auxquelles ces derniers ne sont pas assez courageux pour résister, quelque droit qu'ils en aient. Les autres ne sont non plus jamais arrêtés par le sentiment de leur conscience. Il semble qu'aucun principe de religion, aucune maxime de morale ne leur ont appris à connoître l'équité, et à mettre des bornes à leur tyrannie. La subordination établie dans ces contrées, se voit dans les prosternemens et les autres actes extérieurs d'une humiliation abjecte, qu'exigent ceux qui sont investis du pouvoir.

Quoique la grande inégalité des conditions contribue, à quelques égards, à perfectionner la culture des beaux-arts, dont on fait cas, parce qu'elle procure les moyens de les encourager, les Cochinchinois ne paroissent pratiquer ni la peinture, ni la sculpture. Mais ils ont fait quelques progrès en musique. L'ambassadeur fut invité à une fête qu'on donna à terre le 4 juin, jour de la naissance du roi d'Angleterre. Après un très-grand dîner, on eut un spectacle supérieur à tous ceux qu'on avoit vus jusqu'alors. C'étoit une espèce d'opéra historique, dans lequel il y avoit du récitatif, des

airs et des chœurs, aussi réguliers que sur les théâtres italiens. Quelques-unes des actrices n'étoient point du tout des chanteuses à dédaigner. Elles observoient exactement la mesure; et non-seulement leur voix, mais leurs mains et leurs pieds suivoient avec régularité le mouvement des instrumens. Ces instrumens, soit à vent, soit à cordes, étoient grossiers, mais formés d'après les mêmes principes que ceux d'Europe, et faits dans l'intention de produire le même effet. Cependant, telle est la force de l'habitude et des préventions nationales, que ce qu'exécutèrent les musiciens de l'ambassadeur, et qui étoit très-agréable pour l'oreille des Européens, ne fut que peu goûté des Cochinchinois.

La maison où l'on traita l'ambassadeur paroissoit avoir été construite pour le recevoir. L'intérieur étoit tapissé de toile de coton peinte, sortie des manufactures anglaises. Les soldats de la suite du gouverneur qui donnoit la fête, avoient des vestes d'un drap rouge obscur, probablement venu aussi d'Angleterre. Les Portugais de Macao, entre les mains desquels est presque tout le commerce qui se fait encore dans les ports de la Cochinchine, achètent le rebut des marchés de

Canton , et vont le vendre aux Cochinchinois , avec un grand avantage, quoique les chefs du pays leur fassent souffrir beaucoup de vexations.

Les soldats cochinchinois sont armés de sabres et de piques d'une énorme longueur, ornées de glands de poil teint en rouge, couleur qu'excepté dans le service militaire ou par ordre du souverain, personne ne peut porter ni dans ses vêtements, ni dans ses équipages. Les gardes de l'ambassadeur l'accompagnèrent à terre, où ils firent non-seulement une décharge en l'honneur du jour, mais différentes évolutions qui excitèrent l'admiration de la multitude et des soldats cochinchinois.

Malgré la grande diminution de population, occasionnée par plusieurs années de guerre civile, le nombre d'hommes sous les armes est encore très-considérable à la Cochinchine. Hué-Fou, capitale du royaume, située à environ quarante milles au nord de Turon, a encore, dit-on, une garnison de 30 mille hommes armés de mousquets et de fusils, et chaque jour exercés. Les généraux comptent beaucoup, pour leurs succès, sur les éléphants dressés à combattre. Pour instruire ces animaux, on place devant eux des rangs de soldats pos-

tiches qu'on leur fait attaquer avec furie, frapper de leur trompe et fouler aux pieds. Cependant, ainsi que la plupart des autres animaux qui se nourrissent de végétaux, l'éléphant est naturellement doux. Il faut prendre beaucoup de peine pour l'engager à faire du mal, ou le provoquer grièvement. Le conducteur de cet énorme animal est ordinairement un enfant qui monte sur son cou et le gouverne facilement. L'éléphant a une trompe si flexible, et il s'en sert quelquefois avec tant de délicatesse, que les doigts de l'homme ne paroissent pas plus adroits.

La Cochinchine est du petit nombre des pays où l'on mange de la chair d'éléphant. On l'y regarde même comme un mets très-délicat. Quand le roi ou quelqu'un des vice-rois fait tuer un éléphant pour sa table, il en envoie des morceaux aux personnes élevées en dignité, et ces présens sont regardés comme une grande marque de faveur (1). Les Cochinchinois préfèrent la viande de buffle à celle de

(1) Dans le centre de l'Afrique, des hommes appelés des *agageers*, font sans cesse la chasse aux éléphants, pour leur enlever leurs dents, dont il se fait un grand commerce, et en même temps ils se nourrissent de la chair de ces animaux, après l'avoir fait sécher au soleil. (*Note du Traducteur.*)

bœuf. Ils ne font point usage de lait. On ne les voit jamais traire aucune espèce d'animal. Cependant, durant la famine que les armées des tyrans qui se disputoient le pays, ont plus d'une fois occasionnée, ce peuple à eu recours aux plus cruels expédiens, et l'on dit qu'on a alors vendu de la chair humaine dans les marchés de la capitale.

Les habitans du Tunquin profitant de l'état de dissention qui désoloit la Cochinchine, firent une invasion dans les provinces septentrionales, où la capitale est située. Ils ne gardèrent pas long-temps cette conquête : mais pendant qu'elle fut en leurs mains, ils pillèrent tout ce qu'elle renfermoit de plus précieux, et principalement tout l'argent et l'or qu'ils purent découvrir. Une grande partie de ce qui leur échappa, fut depuis employée par les malheureux habitans à payer les subsistances qu'ils étoient obligés de recevoir de la Chine, parce que leurs cultures étoient dévastées et leurs manufactures détruites. Leurs rivières charient de l'or, et leurs mines abondent en minerai si riche et si pur, que la simple action du feu suffit pour en extraire le métal. La poignée et le fourreau de leurs sabre, sont fréquemment ornés de lames d'or battu. Les paiemens qu'ils

font aux marchands étrangers, sont en lingots du poids d'environ quatre onces chacun.

Les mines d'argent étoient autrefois si peu connues, ou si peu exploitées à la Cochinchine, que l'argent y venoit de l'étranger, et s'y troquoit contre de l'or à un très-gros bénéfice pour ceux qui l'importoient. Mais on y a depuis peu découvert plusieurs mines d'argent, et l'on y connoît mieux la méthode d'affiner ce métal. Il est devenu le principal objet d'échange contre les marchandises qui arrivent du dehors, et qu'on paye en lingots d'argent très-pur du poids de douze onces. Avant les troubles de la Cochinchine, les grossiers habitans des montagnes portoient dans les villes une grande quantité de poudre d'or, qu'ils troquoient contre du riz, du coton, du drap et du fer. C'étoient ces montagnards qui vendoient l'odorant bois d'aigle, si estimé dans l'Orient. Ils fournissoient également beaucoup de poivre, de cire, de miel et d'ivoire. Mais la communication entre les montagnes et le plat pays, a été en grande partie interrompue depuis plusieurs années. Le plat pays produit du riz, des noix d'arèque, des feuilles de betel, du tabac, de la cannelle, de la soie, du coton, et sur-tout du sucre, qui peut

être considéré comme la principale denrée de ce royaume.

Quand les Chinois, ancêtres des possesseurs actuels de la Cochinchine (1), s'emparèrent du pays, les aborigènes s'enfuirent sur la chaîne des monts, qui le bornent à l'occident et le séparent du royaume de Cambodia. Ils firent en cela, comme les anciens Bretons qui, attaqués par les Italiens et les Germains, se retirèrent dans les montagnes du pays de Galles. Les montagnards cochinchinois sont représentés comme une nation dure et sauvage, différant beaucoup par les traits grossiers de leur figure et leur teint noir, ainsi que par leurs mœurs, des habitans de la plaine, lesquels ont la physionomie douce, la peau moins basanée, et étoient polis, affables, paisibles, avant que la subversion de leur gouvernement, et la violence, la trahison des différens partis eussent relâché tous les principes de la

(1) La Cochinchine et le Tunquin, qui ne faisoient autrefois qu'un seul royaume, étoient appelés *Ki-lin-Koue*, c'est-à-dire, le royaume *des Coqs et des Forêts*, parce qu'il y a, en effet, beaucoup de forêts, et que ces forêts sont remplies de faisans et de coqs de bruyère. Nous devons cette remarque, ainsi que beaucoup d'autres, aux savans missionnaires français qui ont écrit sur la Chine. (*Note du Traducteur.*)

société, et que l'ambition et l'avarice s'accrussent par la facilité qu'elles ont trouvée à se satisfaire. Toutefois, l'ancienne simplicité de mœurs subsiste encore parmi les agriculteurs. Les paysans ont, pour la plupart, l'air d'être vifs et intelligens. Les femmes, qui sont beaucoup plus nombreuses que les hommes, s'occupent avec activité des travaux de la campagne. Leurs cabanes sont propres et assez commodes pour un peuple à qui le climat permet de passer en plein air la plus grande partie du temps qui n'est pas consacré au repos.

Le riz est le principal objet de la culture. Indépendamment de l'espèce qui a besoin d'être semée dans des terrains qu'on inonde, il en est une autre connue à la Cochinchine, sous le nom de *riz de montagne*. Ce riz vient dans un sol sec et léger, et principalement sur le penchant des collines, où l'on n'emploie que la bêche. Il ne lui faut d'autre arrosage que la pluie et la rosée, qui sont pourtant l'une et l'autre assez rares dans la saison où il croît. Le riz est d'une plus grande importance pour ce peuple, que le pain ne l'est pour les Européens; parce qu'avec ce grain, il n'a besoin que d'un peu d'épicerie, d'huile et de viande. Ce qu'il recherche ensuite le plus,

sont les liqueurs spiritueuses, le tabac, la noix d'arèque et les feuilles de betel. Il aime, surtout avec excès, les deux derniers ingrédients qu'il mêle avec un peu de chaux et d'eau. Mais tout cela étant produit dans le pays, s'y obtient à très-bas prix. Les personnes de tout sexe et de tout état, mâchent des noix d'arèque avec des feuilles de betel, et fument du tabac. On les renferme dans un sachet de soie, pendu à la ceinture et divisé par compartimens, et ce sachet est un des principaux objets de l'habillement. Tout homme qui possède quelque fortune, se fait accompagner par un domestique, chargé de lui porter sa pipe et son tabac. Il tient lui même son arèque et son betel dans un petit étui ou dans une bourse qu'il attache à un joli ruban, passé par-dessus l'épaule, et tombant jusqu'à la ceinture. (*Pl. VIII.*)

La coutume de fumer, à laquelle les hommes sont plus adonnés que les femmes, prévient l'ennui d'une inaction totale, et n'exige ni exercice ni fatigue; c'est pourquoi on la préfère souvent à une occupation utile, mais qui coûte plus de soins; et, excepté des circonstances particulières où les hommes font quelques efforts, ils s'abandonnent à l'indo-

lence. Mais les femmes s'occupent assidument des soins de leur ménage et des travaux de l'agriculture. Dans les villes, elles font fréquemment l'office d'agens et de courtiers pour les étrangers qui viennent y faire le commerce. Elles leur servent en même temps de concubines; et à l'un et à l'autre égard, elles sont remarquables par leur fidélité. Le concubinage n'est point un déshonneur parmi les Cochinchinois. Ils mettent beaucoup moins de différence que les Européens, entre les mœurs des deux sexes, ainsi qu'entre leurs vêtemens; car les femmes sont habillées à-peu-près comme les hommes. Ils portent les uns et les autres des robes très-amples, avec des collets étroits, beaucoup de plis sur la poitrine, et des manches larges et assez longues pour cacher leurs mains. Les gens de qualité, et particulièrement les femmes, mettent plusieurs de ces robes l'une sur l'autre. La première traîne jusqu'à terre, et celles qui sont par-dessus, se raccourcissent graduellement; de sorte que, comme elles sont de différentes couleurs, les personnes qui les portent ont, en marchant, une mine fastueuse. Ce peuple ne connoît point l'usage du linge: mais il a pour chemise une légère veste de soie ou de coton, et au lieu

de caleçon un pantalon de la même étoffe. Les hommes mettent souvent des turbans, et les femmes des chapeaux, mais jamais de bonnets. Les plus richement vêtus de l'un et de l'autre sexe, n'ont point de souliers.

Les choses qui attiroient le plus leur attention dans la parure des Anglais, étoient les ornemens d'acier poli. Les épées à poignée d'acier, étoient un objet très-désiré par les militaires. Cette classe tient le premier rang dans le pays. Après elle vient celle des juges. Mais l'abus du pouvoir, dans la première, n'est pas plus grand que dans l'autre; et parmi les torts que souffre en général le peuple de la Cochinchine, on doit sur-tout compter le vice des moyens employés dans l'administration de la justice. Les procès y sont à la vérité instruits avec beaucoup de formalité, et un désir apparent de découvrir le vrai et de juger en conséquence: mais, dans le fait, une décision favorable y est toujours obtenue par la corruption. Les présens des deux parties sont acceptés; et la plus riche est sûre du succès.

Parmi les curiosités naturelles qu'offre la Cochinchine, le hasard nous mit à même d'observer des essaims d'un insecte extraordinaire

travaillant avec beaucoup d'activité sur les branches d'un arbuste qui ressembloit un peu au troène, mais qui pourtant n'avoit alors ni des fruits, ni des fleurs comme lui. (*Pl. IX.*) La grosseur de l'insecte n'excède pas celle d'une mouche. Sa structure est singulière; il a deux appendices dentelés, qui se recourbent vers la tête, comme la queue des coqs, mais dans une direction opposée. Tout l'insecte est blanc ou du moins couvert d'une poudre blanche. L'arbuste qu'il fréquente est entièrement blanchi par la poudre qu'il y repand. On croyoit que la cire blanche de l'Inde provenoit d'une substance poudreuse, et on affirmoit que cette substance, manipulée d'une certaine manière avec de l'huile végétale, pouvoit devenir assez solide pour former des bougies très-bien moulées. Le fait fut vérifié à quelques égards. Nous fîmes dissoudre une certaine quantité de cette poudre dans trois fois autant d'huile d'olive chaude; et en se refroidissant, le tout forma une masse coagulée, qui avoit presque la compacité de la cire produite par les abeilles.

La Cochinchine doit être en général regardée comme un pays très-heureusement situé pour le commerce. Le voisinage de la Chine, du

du Tunquin, du Japon, du royaume de Cambodia, de celui de Siam, des îles Philippines, de Borneo, de Sumatra et de Malacca, la met à portée de communiquer facilement avec ces différens pays. Les ports commodes qu'on trouve sur ses côtes, et particulièrement celui de Turon, offrent un abri sûr aux plus grands vaisseaux, durant les saisons les plus tempestueuses.

Dans les environs de Turon, et tout le long de la côte adjacente, les vents sont variables toute l'année, parce que cette côte étant abritée par beaucoup de terre, les moussons périodiques y perdent leur influence. Le capitaine du vaisseau de la compagnie des Indes, le *Pocock*, qui fut forcé d'entrer dans la baie de Turon, au mois de novembre, pendant la mousson du nord-est, craignoit de s'engager sur cette côte qu'il regardoit comme trop exposée au vent dans cette saison; mais l'expérience lui prouva que ses craintes étoient mal fondées.

Le climat de la Cochinchine est généralement sain. L'ardente chaleur des mois de l'été y est tempérée par des brises de mer qui soufflent régulièrement. La saison des pluies est en septembre, octobre et novembre. Les plaines sont alors fréquemment et soudainement

convertes par d'immenses torrens qui se précipitent des montagnes. Les inondations ont ordinairement lieu toutes les quinzaines, et durent chaque fois pendant deux ou trois jours. Ces inondations, en suivant les pleines lunes et les changemens de quartier, montrent par la détermination de leurs périodes, l'influence de ce satellite. Les pluies sont aussi fréquentes à la Cochinchine en décembre, janvier et février, mais on les doit aux vents froids du nord. Par ce moyen, ce pays a un hiver; ce qui le distingue de la plupart des autres contrées, situées près de l'équateur.

Les inondations produisent à la Cochinchine le même effet que les débordemens périodiques du Nil ont en Egypte, et la rendent l'un des pays les plus fertiles du globe. On y fait, en beaucoup d'endroits, trois récoltes de grain par an. Après les métaux, ses productions les plus précieuses sont le poivre, la cannelle, le sucre, la soie et le coton, que les habitans changent avec empressement pour des marchandises de fabrique européenne. La plupart des principales nations de l'Europe qui font le commerce dans l'Orient, connoissant les ressources et l'inclination des Cochinois, ont eu des relations avec eux, ainsi

qu'avec les habitans du Tunquin. Mais on ne voit plus dans les ports de ces deux royaumes que leurs propres bâtimens, quelques jounques chinoises, et un petit navire que Macao y envoie de temps en temps. Les guerres civiles ont sans doute contribué à y tarir les sources du commerce; et le défaut de protection et de sécurité, dont les étrangers ont besoin, empêche qu'il se ranime.

Non-seulement on demande à la Cochinchine des sommes exorbitantes pour accorder la permission de trafiquer, et on met des impôts arbitraires sur les marchandises importées, mais toutes les personnes qui sont revêtues de quelque pouvoir ou de quelque emploi et auxquelles les marchands étrangers ont besoin de s'adresser, exigent des présens de toute espèce, et de plus on y a quelquefois tenté de s'emparer des vaisseaux. Les manuscrits de la compagnie des Indes anglaise en citent un exemple qui arriva en l'année 1778, et que nous allons rapporter.

« Deux vaisseaux anglais partirent du Bengale pour faire le commerce sur la péninsule de la Cochinchine; mais comme on ne vouloit l'entreprendre qu'à des conditions déterminées, le gouvernement donna à un

» de ses agens le pouvoir de traiter avec les
» chefs du pays. Cet agent s'arrêta d'abord
» dans les provinces méridionales où il fut
» bien accueilli. Ensuite il fut invité à se rendre
» à Hué-Fou (1), qui est la capitale, et dont
» les Tunquinois étoient alors les maîtres.
» Lorsqu'il fut dans cette ville, on l'assura qu'il
» pourroit y disposer avantageusement des
» cargaisons des deux vaisseaux. Mais un seul
» de ces vaisseaux put passer la barre à l'em-
» bouchure de la rivière qui conduit à Hué-
» Fou. L'autre resta dans la baie de Turon.
» Une partie des marchandises fut débarquée
» à Hué-Fou, où l'envoyé du Bengale et le
» supercargue des vaisseaux résidèrent pen-
» dant quelque temps. On fit, suivant la cou-
» tume, des présens aux principaux officiers
» du gouvernement, et on vendit une partie de
» la cargaison. Mais bientôt l'envoyé découvrit
» que le vice-roi, excité par l'espoir d'un
» butin considérable, avoit donné ordre de
» faire arrêter tous les Anglais qui étoient
» à terre et confisquer le vaisseau et la car-
» gaison. A peine les Anglais s'étoient rendus
» à bord, que la demeure qu'ils venoient de

(1) *Fou*, ajouté au nom d'une ville, signifie qu'elle est du premier ordre. (*Note du Traducteur.*)

» quitter fut entourée de soldats. Leur sûreté
» exigeoit qu'ils s'éloignassent de Hué-Fou,
» le plus diligemment possible. Quoiqu'à son
» arrivée, en traversant la barre, le vaisseau
» eût eu un très-beau temps, et qu'il fût aidé
» par les canots et les habitans de Turon,
» il avoit couru risque de se perdre. Il y avoit
» donc un extrême danger à entreprendre de
» la passer encore; car on étoit en novembre,
» et la mauvaise saison avoit déjà commencé.
» La mousson du nord-est, alors dans toute
» sa force, souffloit directement contre le
» courant de la rivière. On fit passer un mes-
» sage au vaisseau qui étoit dans la baie de
» Turon pour qu'il envoyât des chaloupes
» et des hommes qui aidassent leurs compa-
» triotes à passer la barre, dès que le mau-
» vais temps s'apaiserait, et que le vent
» seroit moins défavorable.

» Pendant ce temps-là, les Anglais ap-
» prirent que les malles et les ballots qu'ils
» avoient laissés à terre, à Hué-Fou, avoient
» été brisés et pillés par les soldats tunqui-
» nois. Peu après ils aperçurent des galères
» armées et remplies de monde, qui descen-
» doient avec la marée, et ne faisoient usage
» de leurs avirons que pour se gouverner de

» manière à venir droit au vaisseau. Si l'on
» avoit souffert qu'ils l'approchassent, il n'y
» a pas de doute qu'ils ne s'en fussent em-
» parés. On héla donc les galères, et on leur
» dit de se tenir au loin. Au lieu de répondre,
» elles continuèrent à s'avancer; mais bientôt
» après elles s'arrêtèrent, parce qu'on leur
» tira quelques coups de canon. Alors les
» Tunquinois dressèrent des batteries sur le
» rivage, pour empêcher le vaisseau de s'é-
» chapper.

» Un interprète se rendit à bord avec un
» message du vice-roi, pour assurer les An-
» glais de la continuation de son amitié,
» et leur dire que tout ce qu'ils avoient
» souffert, s'étoit fait sans sa participation
» et contre son gré, et qu'il désiroit beau-
» coup de se raccommoier avec eux. Après
» avoir délivré son message, l'interprète tira
» à part l'envoyé anglais, et lui dit que,
» quoique ce fût là les assurances qu'il avoit
» été chargé de lui porter, il falloit que les
» Anglais se tinssent constamment sur leurs
» gardes, parce que les Tunquinois équipotent
» plusieurs galères, afin de pouvoir prendre
» le vaisseau.

» On fit faire une réponse polie au vice-

» roi , et on réclama les objets qui avoient
» été saisis à Hué-Fou. Il envoya aussitôt pro-
» mettre que le tout seroit rendu, et il de-
» manda une entrevue. Mais celui qui étoit
» venu de sa part, assura en particulier que
» ce que disoit le vice - roi étoit faux , et
» qu'il continuoit ses préparatifs contre le
» vaisseau.

» Le 24 novembre, le temps ayant paru
» devenir moins mauvais , le capitaine fit ap-
» procher le vaisseau de l'embouchure de la
» rivière, c'est-à-dire à environ un mille de
» l'endroit où la mer se brisoit sur la barre
» avec une extrême violence. Cependant on
» voyoit sur l'un et l'autre côté du rivage,
» des troupes d'hommes occupés à traîner
» des canons, à porter des fascines et des
» munitions, et à dresser des batteries. Les
» Anglais s'efforcèrent en vain de les inter-
» rompre. Ils eurent bientôt achevé leurs pré-
» paratifs, et commencèrent à tirer sur le
» vaisseau, mais sans pouvoir lui faire beau-
» coup de mal. Inexpérimentés à manier les
» canons , ils ne savoient pas viser et ne sa-
» vent pas même encore. Durant l'obscurité
» de la nuit, ils cessèrent de faire feu ; mais
» le vaisseau fut exposé à un autre danger.

» Une forte lame le fit chasser sur ses ancres,
» et plusieurs chocs violens annoncèrent qu'il
» touchoit; de sorte qu'on eut lieu de craindre
» qu'il ne fût bientôt mis en pièces. Heu-
» reusement la mer étoit basse, et quand la
» marée monta, le vaisseau se releva sans
» dommage. Le canot seul, sur lequel l'é-
» quipage avoit compté pour sauver sa vie,
» en cas que le naufrage eût lieu, fut mis en
» pièces et ne reparut plus.

» Le matin, les Anglais découvrirent une
» chaloupe qui étoit en dehors de la barre, et
» cherchoit à entrer dans la rivière. Ils la re-
» connurent bientôt pour celle que leurs amis
» de la baie de Turon envoioient à leur se-
» cours. Ils se sentirent alors ranimés; mais
» leur joie ne fut pas de longue durée. Après
» que la chaloupe eut ramé çà et là, pour cher-
» cher un passage dans l'endroit où la mer
» se brisoit, elle choisit malheureusement le
» plus dangereux, et elle n'y fut pas plutôt
» entrée qu'elle disparut. A cette vue, tous
» ceux qui étoient à bord du vaisseau furent
» plongés dans la plus profonde consternation.
» Les Tunquinois, au contraire, exprimèrent
» leur joie, en faisant agir leurs batteries avec
» une fureur redoublée. Mais les Anglais, dé-

» daignant leur propre danger, tenoient leurs
» yeux tristement fixés sur l'endroit où ils
» avoient vu disparoître la chaloupe. Environ
» une heure après ils aperçurent deux hom-
» mes qui nageoient vers le vaisseau, et qui
» l'atteignirent bientôt. Le reste de l'équipage
» de la chaloupe fut noyé ou tué par les Tun-
» quinois, qui eurent la cruauté de lui tirer
» des coups de fusil au moment où il venoit
» de faire naufrage.

» En peu de temps le vaisseau eut beau-
» coup à souffrir des batteries qui étoient sur
» le rivage. La nuit mit un nouveau terme à ce
» danger; mais le temps que les Anglais eurent
» pour réfléchir à leur situation, servit plutôt
» à augmenter qu'à diminuer leur inquiétude.
» Le vaisseau étoit déjà considérablement en-
» dommagé. Il avoit mouillé la dernière ancre
» sur laquelle on pouvoit compter, et on cher-
» choit en vain quelque moyen de se sauver.
» Il y avoit bien peu d'espoir de sûreté, à
» proposer un accommodement; cependant
» c'étoit le seul parti qui restoit à prendre:
» on le prit donc. On hissa un pavillon
» blanc, et on fit signe aux Tunquinois de
» venir à bord. Pour cela, ils ôtèrent aussitôt
» l'étendard de guerre d'auprès de leurs canons,

» et on les vit se rassembler pour tenir con-
» seil du côté de leur principale batterie. Un
» de leurs canots tenta de venir à bord ; mais
» la grosse mer l'obligea de regagner le rivage.
» Ils attendoient, probablement, des ordres du
» vice-roi, et ils laissèrent écouler toute la
» journée sans tirer sur le vaisseau.

» Le soir, le vent changea assez pour ren-
» dre praticable la sortie de la rivière. En
» conséquence, il ne fut pas plutôt nuit qu'on
» leva l'ancre et on hissa les voiles dans le
» plus profond silence. Certes, c'étoit beau-
» coup hasarder que de vouloir traverser dans
» l'obscurité une barre dangereuse, dont la
» passe n'a pas plus de soixante pas de large.
» Pendant un moment, la proue du vaisseau
» fut presque sur les brisans ; mais heureuse-
» ment on les évita en abattant les voiles ; et
» un peu avant minuit la barre fut passée.
» Dès que les Tunquinois s'aperçurent que
» le vaisseau se sauvait, ils firent, de nou-
» veau, feu sur lui, et continuèrent à tirer
» long-temps après qu'il fut hors de la portée
» de leurs canons.»

De semblables accidens ont vaiseiblement été éprouvés par d'autres nations, et les ont forcées d'abandonner entièrement le com-

merce du Tunquin et de la Cochinchine. Les Français connoissant, dit-on, combien il est peu sûr de traiter dans ces contrées, sans y former quelque établissement indépendant, songèrent autrefois à acheter la petite île de Callao, située à quelques milles au midi de la baie de Turon. Une telle circonstance rendoit à quelques égards cette île intéressante pour nous. Le capitaine Parish et M. Barrow, partirent dans le *Jackall* pour aller la visiter : mais auparavant, on leur recommanda soigneusement de ne faire la moindre injure ni de causer la moindre alarme aux habitans.

Après s'être avancés (1) droit au nord-est de Callao, les Anglais se trouvant assez près, longèrent la côte orientale de l'île, en allant vers l'extrémité méridionale, et même assez pour l'apercevoir. Depuis la pointe nord jusqu'à cette extrémité, il n'y a point d'endroit où l'on puisse débarquer, la côte étant couverte de rochers immenses, qui en quelques endroits s'élèvent perpendiculairement du fond de la mer, et en quelques autres sont si saillans, que l'abord en est absolument inaccessible. A un demi-mille de la pointe méridionale de Callao, est un îlot de rocher, en dehors duquel les observateurs

(1) Ces détails sont tirés du journal de M. Barrow.

passèrent, parce qu'ils ne se soucioient pas de hasarder le *Jackall* entre ce rocher et Callao. En voyant les deux rivages et la profondeur de la mer qui les sépare, on ne peut cependant guère douter qu'il n'y ait assez d'eau pour que les plus grands vaisseaux y passent sans risque.

Quand ils eurent fait le tour de l'îlot, ils firent voile vers la côte sud-ouest de Callao, qui se déploya bientôt devant eux. Cette côte est totalement différente de l'autre. Couverte de verdure, elle contient un grand nombre de petites baies sablonneuses, dans chacune desquelles il y a apparence que le débarquement est sûr et facile. Ils entrèrent dans la plus grande de ces baies. Ils virent près du rivage un grand nombre de maisons et beaucoup de canots, dont les uns étoient à flot, les autres sur la plage; et ils distinguèrent au-delà des maisons, des champs en culture. Le fond de la mer s'élevant tout-à-coup de neuf brasses à cinq, on jugea à propos de jeter l'ancre. Les deux pointes des deux côtés de la baie portoient l'une, nord sept degrés ouest, et l'autre, nord trente-six degrés est. Le brick étoit éloigné de la dernière, d'environ un mille et demi. On s'aperçut ensuite que le bâtiment avoit

passé sur la pointe d'un banc qui s'étend à environ un mille depuis l'extrémité d'une petite île, à l'ouest de Callao, et qui du mouillage du *Jackall* portoit nord vingt-six degrés ouest, et nord soixante-six degrés ouest.

A peine le brick avoit jeté l'ancre et plié les voiles, qu'on vit sortir de la baie huit grandes galères à deux mâts, et quelques autres plus petites. Elles paroissoient faire route pour venir à bord. Mais elles ne furent pas plutôt en dehors des pointes de la baie, qu'elles profitèrent du vent et longèrent la côte en allant vers l'extrémité nord. Parvenues au passage qui est entre Callao et l'îlot situé à l'ouest, elles carguèrent leurs voiles; et se servant de leurs avirons, formèrent une ligne régulière qui occupoit toute la largeur du passage. Le *Jackall* hissa alors son pavillon; car il y avoit quelque lieu de penser que les habitans pourroient le reconnoître pour être semblable à celui qui flottoit dans la baie de Turon.

Cependant les galères conservèrent leur position. Le *Jackall* envoya son canot à terre. Les gens du canot débarquèrent au fond de la baie, sur une belle plage de sable fin, auprès de laquelle étoit un petit village extrêmement joli, et presque entièrement construit de bam-

bou. Aucun des habitans ne paroissoit sur la plage ni aux environs des maisons, et quand les Anglais s'avancèrent de ce côté-là, ils trouvèrent le village entièrement abandonné. Les portes étoient ouvertes, et plusieurs animaux domestiques cherchoient leur nourriture à l'entour des maisons. Quelques momens après, on vit un homme qui de derrière les arbres épioit les Anglais, et qui, se voyant découvert, s'avança avec un air de répugnance et de crainte. Il étoit même encore assez loin, qu'il s'agenouilla et toucha plusieurs fois la terre de son front. Quand il fut près, on remarqua qu'il lui manquoit la première phalange de chaque doigt des mains et des pieds, et il sembloit qu'on la lui avoit arrachée avec violence. Il étoit possible qu'on l'eût ainsi mutilé pour avoir commis quelque crime, et qu'on le regardât ensuite comme celui qu'il convenoit le mieux d'exposer au danger supposé, d'observer les mouvemens des étrangers débarqués sur la plage.

Bientôt d'autres habitans qui s'étoient cachés dans les bois, voyant qu'on ne faisoit aucun mal au premier, se hasardèrent à paroître. Nul d'eux n'entendoit le chinois, et ne savoit ni lire, ni écrire; de sorte qu'il n'étoit pas pos-

sible de converser avec eux par le moyen des caractères chinois. On eut recours aux hiéroglyphes. On dessina grossièrement la figure des objets qu'on vouloit acheter, et cette méthode réussit assez bien. Bientôt les habitans offrirent de vendre de la volaille et des fruits, qu'on leur paya chèrement, afin de se concilier leur bienveillance. Ils étoient là en petit nombre, et il y a lieu de croire qu'à l'approche du *Jackall*, les principaux d'entr'eux s'étoient embarqués dans leurs galères. Ceux qui étoient restés se furent bientôt familiarisés. L'un d'eux, qui étoit un vieillard, pressa les Anglais de l'accompagner dans sa maison, située sur une éminence peu éloignée. Là, il les présenta à sa femme, personne très-âgée, qui, après être revenue de l'étonnement que lui causa la présence de figures si différentes de celles qu'elle avoit coutume de voir, leur servit avec beaucoup de propreté des fruits, du sucre, des gâteaux et de l'eau. Quand les Anglais sortirent de cette maison décente et hospitalière, le vieux couple qui l'habitoit leur témoigna, par signes, qu'il souhaitoit de les revoir.

Pour prévenir les soupçons et les alarmes qu'un grand appareil d'instrumens et des opérations géométriques pouvoient occasionner aux

insulaire, le capitaine Parish et M. Barrow s'étoient munis d'un petit sextant et d'une boussole de poche. Avec ces deux instrumens, ils relevèrent, à la pointe la plus méridionale de la baie, les angles et les rumb de vent nécessaires, sans se faire remarquer; après quoi, ils se rendirent à bord, en sondant tout le long de la route, et tenant note des différentes profondeurs. De nouveaux angles furent relevés à bord du *Jackall*, et servirent, avec les premiers, à tracer la carte de Callao et des îlots adjacens.

Pour déterminer, aussi exactement que les circonstances le permettoient, la distance qu'il y avoit du mouillage du *Jackall* jusqu'à terre, l'angle de la hauteur de son mât sur la surface de l'eau, fut relevé du rivage; et, d'après cela, on établit la distance trigonométriquement. En estimant le sillage du canot à son retour au vaisseau, et calculant le temps qu'il demeura à faire cette route, on trouva que la distance que ce mesurage donnoit, étoit presque la même que celle qu'on avoit obtenue par les calculs d'après la hauteur angulaire du mât du vaisseau. Pendant que le canot retournoit au vaisseau, la hauteur du pic méridional de Callao fut relevée, avec un sextant, de huit endroits différens

différens et à intervalles égaux. L'on eut aussi occasion de déterminer la latitude de l'île, en prenant à midi la hauteur du soleil; et, d'après cette latitude et le rapport du pic observé de la baie de Turon avec un compas d'azimut, la position relative de ces deux endroits fut marquée sur la carte.

Callao, comme l'appellent ses habitans, est plus généralement connue des Européens sous le nom de *Campello*. Cette île est située vis-à-vis et à environ huit milles de l'embouchure d'un grand fleuve qui traverse la côte de la Cochinchine, et sur les bords duquel on a bâti la ville de Fai-Fou, place assez importante et peu éloignée de la baie de Turon. De cette baie, le plus haut pic de Callao porte presque sud-est, et est à trente milles de distance. Les deux extrémités de l'île sont, l'une par les quinze degrés cinquante - trois minutes, et l'autre par les quinze degrés cinquante-sept minutes de latitude nord. Elle s'étend du nord - ouest au sud - ouest, et a environ cinq milles de long et deux milles de large. La seule côte du sud - ouest est habitée. Le village est sur un terrain qui s'élève insensiblement vers l'est et a au-devant de lui une petite baie en demi-

cercle et une montagne de chaque côté. De loin , ces montagnes semblent former deux îles différentes. La plus haute est au midi, et s'élève d'environ quinze cents pieds. La plaine contient à-peu-près deux cents acres. Ce lieu petit, mais charmant, est agréablement parsemé de jolies maisons, de temples, de bosquets, de monticules, et richement décoré de différentes espèces d'arbres et d'arbustes, parmi lesquels on distingue éminemment l'élégant aréquier qui s'élève en colonne d'ordre corinthien. Un clair ruisseau qui prend sa source dans la montagne, est conduit le long de l'extrémité la plus élevée de la plaine, d'où il arrose, par des écluses, les champs où l'on cultive le riz ; et, quoique les Anglais le vissent dans la saison la plus sèche de l'année, il leur parut suffisant pour le besoin des habitans.

Les maisons de l'île sont en général propres et agréables. Quelques-unes sont bâties de pierres et couvertes en tuile. L'une, qui probablement est la demeure du chef, est entourée d'un mur de pierre, et l'avenue qui y conduit est fermée par une barrière avec deux piliers. Cette maison, située au bout du village, contient divers appartemens dont l'arrangement ne manque ni de goût,

ni de choses commodes. Le village est composé d'une trentaine de maisons, la plupart en bois, et principalement en bambou. Derrière le village et sur le penchant de la montagne, se trouve une caverne où il n'y a qu'une entrée à travers d'irrégulières masses de rochers; et dans cette caverne on a construit près de l'entrée un petit temple d'où l'on voit toute la vallée. Plusieurs autres temples sont semés dans la plaine. Ils sont entièrement ouverts sur le devant, et on y arrive par des colonnades en bois peint en rouge et vernissé. L'île n'a pas en tout plus de soixante maisons. Derrière chacune, excepté celles du principal village, on voit des enclos où croissent avec vigueur les cannes à sucre, le tabac et diverses autres plantes. Les montagnes sont couvertes de verdure, et paroissent très-propres à nourrir des chèvres; mais il n'y a que peu de ces animaux.

Indépendamment de la principale baie, il y a plusieurs criques sablonneuses, qui toutes ont derrière elles un terrain élevé. Les canots peuvent aisément débarquer dans ces criques; mais la communication de l'une à l'autre par terre, paroît, sinon tout-à-fait impossible, au moins très-difficile, à cause des rochers

escarpés qui les séparent. D'après cela, de légers ouvrages et une garnison peu nombreuse suffiroient pour défendre l'île; car, comme nous l'avons déjà observé, la nature en a rendu la plus grande partie des côtes imprenable. Dans la baie, la mer est assez profonde pour les vaisseaux les plus chargés, et ils y sont parfaitement à l'abri de tous les vents, excepté celui du sud-ouest qui y souffle en plein. Mais, quoique le continent soit trop éloigné pour garantir cette baie de la force du vent du sud-ouest, il l'est assez peu pour empêcher la mer d'y être jamais très-mauvaise.

Si les Français avoient été une fois en possession de Callao, le défaut d'abri contre la mousson du sud-ouest les auroit bientôt induits à former un second établissement sur la péninsule de la Cochinchine, dont la côte est remplie de rivières navigables. Avant la guerre civile qui désole ce royaume, ses côtes étoient fréquentées par un grand nombre de jonques chinoises, du port de quarante jusqu'à cent cinquante tonneaux. Elles alloient y prendre des cargaisons composées, en très-grande partie, de noix d'arèque et de sucre. Ce dernier article seul formoit un fret de

quarante mille tonneaux. Les cargaisons étoient payées avec de l'argent et quelques marchandises de la Chine. Il y a peu de distance entre ces deux pays. Le voyage de l'un à l'autre se fait en quatre ou cinq jours, lorsque la mousson est favorable. Comme les jounques partent de la Chine sur leur lest, il y a apparence qu'elles ne manqueroient pas d'apporter, pour un léger fret, du thé et d'autres marchandises, s'il y avoit à la Cochinchine des Européens qui leur en demandassent. On sait généralement que la Chine ne met point d'impôts sur les objets de commerce, que ses sujets exportent avec leurs propres vaisseaux. Il est donc possible qu'en voulant former un établissement sur la côte de la Cochinchine, les Français puissent avoir songé à se procurer les marchandises chinoises à bien meilleur marché que les étrangers ne les payent à la Chine même, où les droits et les exactions auxquels ils sont soumis, montant au moins à dix mille livres sterlings pour chaque vaisseau d'une certaine grandeur, augmentent beaucoup la cherté des articles exportés. Ainsi, ceux qui en seroient exempts pourroient les donner en Europe à un prix au-dessous de celui des autres.

Tandis que les Chinois continueront à être assez jaloux des étrangers pour circonscrire leur commerce dans le port de Canton, on doit désirer d'étendre ce commerce par les jounques qui vont à la Cochinchine, sur-tout, si, comme cela est vraisemblable, les marchandises d'Europe peuvent par ce moyen être introduites, non-seulement à Canton, mais dans les autres ports de la Chine. Jusqu'à ce que la méfiance des Chinois soit détruite par une communication plus facile avec leur gouvernement, communication qui seroit suivie de la vente d'une immense quantité de marchandises étrangères dans toute l'étendue de l'empire, la manière de se procurer les leurs et de leur fournir celles d'Europe, par leurs propres vaisseaux, doit être plus agréable pour eux, comme plus avantageuse et plus sûre pour les étrangers, que celle qu'on a jusqu'à présent employée, en allant directement en Chine.

Si, d'après ces considérations, un établissement solide paroît devoir être avantageux à quelque nation européenne, c'est sur-tout aux Anglais, parce qu'indépendamment du nouveau débouché qu'il offriroit à la vente des objets provenans de leurs manufactures, ils verroient

les productions des colonies britanniques de l'Indostan, trouver à la Cochinchine un débit sûr et considérable.

Après avoir passé quinze jours dans la baie de Turon, l'escadre se prépara au départ. La mousson étoit déjà bien décidée et favorable pour conduire rapidement les vaisseaux sur les côtes de la Chine. Les malades qu'on avoit mis à terre, étoient convalescens, et furent embarqués à bord du *Lion*. Ce vaisseau ne conservoit plus de traces d'aucune maladie contagieuse. Cependant, il éprouva une perte à laquelle furent très-sensibles et les passagers et l'équipage. M. Tothill, trésorier du *Lion*, qui, pendant notre séjour à Batavia, avoit été fréquemment à terre pour les provisions et les autres besoins du vaisseau, s'étoit très-fatigué et souvent exposé aux brûlans rayons du soleil. Il eut aussi quelques attaques de goutte, lesquelles furent suivies d'une indisposition qu'il crut être l'effet de cette même goutte. Les symptômes de sa maladie ne paroissent pas alarmans ; il ne gardoit même pas le lit. Enfin, il se trouvoit, comme il le disoit lui-même en phrase mercantille, mille pour cent mieux qu'il n'avoit été ; mais la même nuit il mourut.

— M. Tothill avoit fait le tour du monde avec

sir Erasme Gower; et, quoiqu'il eût depuis abandonné la mer pendant plusieurs années, il s'étoit fait un plaisir d'accompagner son ami à la Chine.

Une circonstance d'un autre genre nous occasionna quelques inquiétudes passagères. Le maître d'équipage du *Lion*, M. Jackson, qui, pendant tout le voyage, avoit attentivement observé les sondages et fait beaucoup d'autres remarques nautiques, et particulièrement dans les endroits peu fréquentés des Européens, s'embarqua dans un des canots du vaisseau, pour aller continuer ses observations le long de la côte orientale de la péninsule de Turon. On croyoit qu'il seroit de retour le soir : mais il ne revint pas; et, le lendemain, on n'en eut aucune nouvelle. Ses amis furent vivement alarmés. Un coup de vent pouvoit avoir fait périr son canot. Les récits des trahisons et des cruautés dont les étrangers ont été victimes sur cette côte, furent rappelés en cette occasion. On pensa aussi que quelque discussion s'étoit peut être engagée entre M. Jackson et le gouvernement du pays, discussion qui pouvoit être ennuyeuse et désagréable. Le bruit se répandit alors que M. Jackson, son canot et son équipage, avoient été arrêtés à quelque dis-

tance de Turon; et bientôt après, un mandarin cochinchinois, qui vint à bord, avoua qu'on avoit découvert et saisi des étrangers en canot, qui, pendant la nuit, tentoient de remonter une rivière, d'une manière illicite, ou du moins suspecte. L'ambassadeur les reclama, et on promit de les rendre avec leur canot et leurs effets. Peu de jours après, ils revinrent à bord. Ils avoient eu à souffrir beaucoup de fatigues, et sur-tout de très-mauvais traitemens de la part des officiers inférieurs, dans les mains desquels ils étoient tombés. D'ailleurs, leur accident eut quelque'avantage, en ce qu'il leur fournit l'occasion de connoître l'état actuel de la partie du pays où ils avoient été conduits.

Voici ce que M. Jackson rapporta: Voulant lever le plan de la côte orientale de la péninsule de Turon, il longea cette côte jusqu'à ce qu'il fût à la pointe de l'isthme, où la brise de mer le surprit. Il fit alors voile pour entrer dans la rivière de Fai-Fou, dont l'embouchure est vis-à-vis l'île de Callao. Sachant que cette rivière n'est qu'un bras d'un fleuve considérable, dont l'autre bras se trouve à peu de distance, et tombe dans la baie de Turon, il résolut de passer d'un bras à l'autre, pour revenir au vaisseau. Après avoir fait en-

viron vingt milles , en suivant les différens détours du Fai-Fou, il arriva , vers les huit heures du soir , devant une grande ville , bâtie sur le bord de cette rivière , et il y resta pendant une couple d'heures. Au bout de ce temps-là , deux hommes , portant chacun un bambou allumé , lui firent signe de venir à terre. Voyant , en même-temps , deux galères armées auprès du canot , ils leur crièrent de l'arrêter.

M. Jackson et ses compagnons se rendirent à terre , où ils furent reçus par une garde de quatorze hommes qui les conduisirent dans une maison de la ville , où ils passèrent le reste de la nuit. Le lendemain , après quelques débats entre les personnes qui paroissent gouverner les autres , une d'entre elles s'en alla avec beaucoup de précipitation. On conduisit les Anglais dans un fort , situé à quelque distance au - delà de la ville. Là , ils furent renfermés , souffletés et traités avec la plus grande inhumanité , jusqu'à l'arrivée d'un homme qui avoit beaucoup d'autorité , et paroissoit très - mécontent de cette conduite. On fit ensuite faire plusieurs milles aux prisonniers , dans l'intérieur du pays. Leur marche dura deux jours , pendant les-

quels ils furent constamment exposés aux menaces et aux insultes de leurs conducteurs et de la populace. Mais, enfin, on les remena vers leur canot, et ils s'embarquèrent pour la baie de Turon.

Le pays au sud-ouest de Turon, est, autant que M. Jackson a pu l'observer, plane et fertile. Le sol est argileux et mêlé de sable rouge. Il vit plusieurs rivières et plusieurs canaux, couverts de bateaux de différente grandeur. Il y avoit aussi des jounques du port d'environ cent trente tonneaux. Il passa devant une ville qui avoit trois quarts de mille de longueur, et étoit bâtie de brique rouge. Tous les principaux édifices paroisoient, en beaucoup d'endroits, avoir été endommagés par le brigandage. Cette ville étoit à environ douze milles de la mer, et à vingt-quatre milles de Han-San, c'est-à-dire, de Turon. M. Jackson traversa encore plusieurs autres villes considérables, dans l'une desquelles on tenoit un marché, qui dura depuis le point du jour jusqu'à midi. Là, abondoient les ignames, les patates douces (1), le riz de différentes

(1) Ce sont les patates de l'espèce qu'on cultive aux Antilles et qui est extrêmement sucrée. (*Note du Traducteur.*)

qualités, les herbages, les citrouilles, les melons, le sucre blanc en pains ronds, les cannes à sucre, la volaille et les cochons. Il y avoit aussi des étaux de bambou, et des échoppes où l'on vendoit des vêtemens et d'autres marchandises. Le pays étoit très-bien peuplé, et les habitans, soit hommes, soit femmes, paroisoient fort industrieux.

Les champs sont séparés, non par des palissades, mais par de petits sentiers. Ceux qui ne peuvent pas être arrosés par les canaux tirés des rivières, le sont avec de l'eau qu'on y porte dans des jarres. On laboure la terre avec des charrues attelées de deux buffles. Ces charrues sont entièrement de bois. Il y a beaucoup plus de champs de cannes à sucre que d'autres. Le sucre se vend au marché trois demi-pences (1) la livre. Tous les autres articles se donnent également à bon marché. Le coton y abonde. Des enfans le tirent de sa cosse, et des femmes le filent et le tissent en une étoffe grossière qu'elles teignent presque toujours en bleu. Les chevaux sont petits, mais très-vifs. Il y a aussi des ânes, des mulets, et une innombrable quantité de chèvres.

Le peuple paroît très-opprimé par les hom-

(1) Trois sous tournois.

mes revêtus de quelque emploi , et par les soldats , dont la conduite est celle de sauvages brutaux. Ils ont pour armes de longues piques, des lances, et des coutelas ressemblant exactement à ceux qu'on a à bord des vaisseaux de guerre anglais. M. Jackson n'aperçut point de canons ; mais il vit plusieurs espingoles et gros mousquets. Il ne rencontra pas une seule voiture ou machine qui exigeât beaucoup d'espace pour rouler. Aussi , les chemins ne sont pas là plus larges que les sentiers pour les gens à pied en Europe.

Depuis que la Cochinchine a vu le Tunquin se soumettre aux armes de son dernier usurpateur , le territoire de ce royaume remplit l'espace qui s'étend entre le douzième degré de latitude nord , et le tropique du cancer. Mais sa largeur n'occupe pas deux degrés de longitude. Il est borné à l'occident par une longue chaîne de montagnes qui le séparent des royaumes de Laos , de Siam et de Cambodia. La mer baigne la Cochinchine et le Tunquin du côté de l'orient. La première a Tsiompa au midi, et l'autre la province chinoise de Yu-Nan au nord. Les deux États réunis comprennent environ quatre-vingt-quinze mille *milles carrés*.

Bientôt après le retour de M. Jackson à bord du *Lion*, on annonça le prompt départ de l'escadre aux officiers du gouvernement cochinchinois; ce qui fut suivi d'un message poli de la part du prince régnant et d'un second présent de provisions. Il envoya, sur-tout, du riz en si grande quantité, que, comme l'escadre n'auroit probablement pas pu le consommer tout, on en fit passer une partie à la factorerie anglaise de Macao.

En faisant faire au prince les complimens et les remerciemens convenables, l'ambassadeur annonça que s'il le pouvoit, il retourneroit à la Cochinchine, après avoir été à la cour de Pékin.

L'escadre fit voile de la baie de Turon le 16 juin 1793.

C H A P I T R E X.

Traversée de la Cochinchine aux Iles des Larrons, près de Macao, et de là à Chu-San. Observations sur ces différens Pays.

QUAND la mousson du sud-ouest est régulièrement décidée, le passage de la Cochinchine aux côtes de la Chine, est ordinairement rapide et aisé. L'espoir d'être bientôt à la vue du pays, objet de leur long voyage, rendoit les passagers du *Lion* et de l'*Indostan* plus impatiens d'y arriver, qu'ils ne l'avoient paru lorsqu'ils en étoient encore très-loin.

Cependant le port de Tien-Sing, où l'ambassadeur se proposoit de débarquer, étoit encore à une distance considérable. Avant de s'y rendre, on résolut de toucher à l'une des îles des Larrons, situées vis-à-vis de Macao, parce que de là on vouloit faire passer des dépêches en Europe, par les occasions qui pouvoient se rencontrer à Canton ou à Macao même.

On vouloit, sur-tout, s'informer de ce qui intéressoit l'ambassade, et enfin savoir s'il

n'étoit pas possible de se procurer des pilotes pour la mer Jaune, dont la navigation étoit entièrement inconnue aux Européens. Il n'en étoit pas de même, quant à l'étendue de mer qui sépare la Cochinchine de Macao : aussi, pour la traverser, ne fallut-il point de pilote. On peut pourtant dire que les renseignemens qui ont été donnés jusqu'à présent, et sur cette route et sur celle de Macao aux îles de Chusan, sont très-inexactes.

Le jour que l'escadre partit de la baie de Turon, la montagne de Tien-Tcha, ou le nouveau Gibraltar, qui forme le port, empêcha les vaisseaux de ressentir beaucoup les effets de la brise de mer. Ils attendirent, en conséquence, celle de terre, qui souffle toujours là, l'après-midi, et dont la direction est du sud quart d'est au sud-sud est. Elle les porta dans le cours de vingt-quatre heures, à cent milles de Turon. Dans cette route on reconnut qu'un courant, dont la direction étoit nord soixante-sept degrés ouest, avoit accéléré la marche de trente milles, c'est-à-dire, d'un mille un quart par heure. Il est vrai qu'on devoit naturellement s'y attendre. La marée va de l'est vers les rivages de la Cochinchine, et monte entre les Parcelles, dont nous avons fait

fait mention dans le dernier chapitre , et une grande île , appelée *Hai-Nan*. Or, comme l'eau a trop peu de force en se retirant pour contre-balancer le flux constant de l'est, elle est forcée de prendre son cours vers le nord le long de la côte et dans le golfe de Tunquin. Là, il n'y a d'autre passage qu'un très-petit détroit, formé par l'île de Hai-Nan et une longue et étroite projecture du continent de la Chine. Ce passage étant directement ouvert à l'est, l'eau apportée par le flux qui, comme nous l'avons déjà dit, vient constamment de ce côté-là, se trouve renfermée dans le golfe, et s'accumulant immensément, occasionne ces très-hautes marées et cette irrégularité dont a parlé sir Isaac Newton.

Le second jour, on s'aperçut d'un petit courant qui fit faire environ huit milles au nord-est ; il étoit sans doute occasionné par la marée qui refluoit de la côte orientale de Hai-Nan, vis-à-vis de laquelle l'escadre se trouva à midi.

Le troisième jour, 19 juin 1793, le courant vint de l'est, et accéléra la route de trente milles : c'étoit l'effet du flux qui se portoit dans le détroit de Hai-Nan devant l'entrée duquel les Anglais passèrent ce même jour.

Le 20 juin, ils découvrirent une île surla-

quelle il y a une montagne en forme de pain de sucre très-élevé : c'est l'île que les Européens appellent le *Grand - Larron*. A côté d'elle, il y en a une autre dont les montagnes sont moins pointues et plus basses. Le même jour, ils virent le continent de la Chine, portant nord - nord - est. Quoiqu'il fût trop éloigné pour qu'on pût y distinguer autre chose que des terres hautes inégales, qui ne paroissent avoir rien d'extraordinaire, leur aspect fit une agréable impression sur l'ame des Anglais. Ils se crurent dès-lors parvenus à un point qui devoit faire époque dans l'histoire de leur voyage.

Le 21 juin, l'escadre jeta l'ancre par douze brasses d'eau, sur un fond vaseux, et sous le vent d'une des îles des Larrons, appelée *Chouk-Chou* : le *Grand-Larron*, éloigné de trois milles, portoit ouest - sud - ouest ; et *Chouk-Chou*, à la même distance, sud-est quart d'ouest. On trouva que la latitude du *Grand-Larron* étoit par les vingt-un degrés cinquante-deux minutes nord, et sa longitude par les cent treize degrés trente - six minutes à l'est du méridien de Greenwich. — La latitude de *Chouk-Chou* est par les vingt-un degrés cinquante-cinq minutes nord, et la longitude,

par les cent treize degrés quarante-quatre minutes est. Cette longitude est de quelques milles moins est, que la situation communément assignée aux îles des Larrons ; mais elle a été déterminée d'après une montre marine, dont le résultat étoit d'accord, à très-peu de minutes près, avec plusieurs observations lunaires, faites deux jours auparavant. Il est donc à présumer que la détermination en est assez correcte.

Les côtes des îles des Larrons, sont composées de rochers noircis par l'action de l'eau salée. L'écume et le frottement des vagues ont tellement corrodé leur surface en plusieurs endroits, qu'elles leur ont donné l'air de ruches à miel. — On trouve sur ces îles, diverses sources, dont l'eau n'est point salée, et n'a aucun goût de fer, ni d'autre minéral. Le sol paroît être de la même nature que le roc qu'il recouvre ; et il n'est, en effet, qu'une couche de rocher, que l'action réunie du soleil et des pluies, ont décomposée et pulvérisée par succession de temps. Le roc consiste en un mélange d'argile, une petite quantité de chaux de fer, et beaucoup de terre vitrifiable et de mica. La mer, qui environne ces îles, est d'une couleur jaunâtre et vaseuse, et n'a pas

grande profondeur. Le fond y est de vase et d'argile.

Les îles des Larrons, et les autres îles groupées entr'elles et l'extrémité méridionale de la Chine, sont si rapprochées les unes des autres et de la grande terre, si brisées et si irrégulières par leur forme et leur position, qu'elles ressemblent à des fragmens qui, à des époques très-reculées, ont été détachés du continent, et séparés entr'eux par la violence des torrens, ou par quelques convulsions de la nature. Ces fragmens n'ont maintenant qu'un aspect stérile et désagréable. On y voit bien, en quelques endroits, un peu de verdure : mais, en général, ils n'offrent à la vue, que des rochers pelés, entre lesquels on distingue à peine un arbre ou un arbrisseau. Ils servent de retraite habituelle aux pirates, et d'asile momentané aux pêcheurs.

Sir Erasme Gower observe que toutes les îles qu'on voit à l'est du Grand-Larron sont plus à pic que celles du côté de l'ouest. Les premières sont hautes, inégales, et la mer a autour d'elles environ vingt brasses de profondeur. Les autres sont assez plates, et semblent former une même terre. L'eau qui les sépare est beaucoup moins profonde qu'à côté des premières.

L'escadre se trouvant sur les confins de la Chine, et l'ambassadeur se disposant à envoyer un message à Macao, deux Chinois qui avoient accompagné les interprètes et auxquels lord Macartney avoit donné passage sur l'*Indostan*, le prièrent de profiter de cette occasion pour les faire débarquer. Pendant tout le voyage, ils s'étoient conduits avec beaucoup d'honnêteté. L'un deux, qui écrivoit supérieurement les caractères chinois, s'étoit rendu très-utile en aidant à traduire en langue chinoise, les papiers dont l'ambassadeur avoit besoin à son arrivée. Ce ministre désira donc de le récompenser de sa peine ; mais quoique le Chinois n'eût d'autre moyen de subsister que quelques légers secours que lui accordoit la cour de Rome, il résista à tous les efforts qu'on fit pour l'engager à accepter de l'argent, ou quelque autre espèce de présent. Il se croyoit lui-même en reste, non-seulement parce qu'on lui avoit fourni l'occasion de retourner dans son pays, mais à cause des attentions qu'on avoit eues pour lui durant le voyage. Il étoit rempli d'estime et de reconnoissance pour la nation anglaise ; et si ses compatriotes adoptoient ses opinions à cet égard, la Chine rendroit

à cette nation toute la justice qui lui est due.

L'un des interprètes demanda aussi à quitter le service de l'ambassade. Il craignoit beaucoup d'être reconnu par le gouvernement chinois, s'il continuoit à vivre avec les Anglais, parce que, d'après les lois du pays, il étoit doublement punissable, et pour en être sorti sans permission, et pour avoir accepté de l'emploi d'une nation étrangère.

L'autre interprète, qui étoit précisément dans le même cas, montra plus de fermeté d'ame que le premier, et prit une résolution toute différente. Il se regardoit comme engagé à accompagner l'ambassade pendant tout le temps qu'elle seroit en Chine; et des réflexions tardives sur le danger qu'il pouvoit courir, ne le firent point désister de son entreprise. D'ailleurs, il y avoit lieu d'espérer que, si l'on découvroit qu'il étoit Chinois, l'ambassadeur seroit en état de le protéger. Il étoit né dans la partie de la Tartarie dépendante de la Chine, et n'avoit point ces traits qui dénotent une origine purement chinoise. Mais, comme son nom exprimoit en chinois une chose connue, il en prit un autre, qui avoit la même signification en anglais. Il se vêtit, en même-temps, d'un uni-

forme anglais, et mit un chapeau et une cocarde. Il pensa devoir prendre ces précautions pour sa sûreté; mais il n'en demeura pas moins préparé à tout ce qui pouvoit arriver, et disposé à le supporter sans la moindre inquiétude.

Les trois autres Chinois s'embarquèrent à bord du brick, avec les personnes que l'ambassadeur envoyoit à Macao. On fit, en même-temps, passer les dépêches du gouvernement-général des établissemens hollandais dans l'Inde, à leur résident en Chine, dépêches qui contenoient des ordres pour que ce résident agît de concert avec l'ambassade anglaise. On envoya aussi au procureur-général des missions, à Macao, les lettres que lui écrivoit, en faveur des Anglais, le cardinal-préfet de la congrégation de la Propagande. La factorerie anglaise étoit à Macao, parce qu'aucun vaisseau de la compagnie n'avoit encore paru, cette année, dans la rivière de Canton.

D'après ce que les commissaires de la compagnie des Indes anglaise mandèrent à l'ambassadeur, les dispositions de l'empereur de la Chine n'avoient nullement changé. Il vouloit accorder à l'ambassade une réception convenable à sa dignité; et il avoit donné, à ce sujet, des instructions répétées aux différens gouver-

nemens des côtes où cette ambassade devoit aborder. Il avoit aussi donné des ordres, afin que des mandarins allassent au-devant de l'ambassadeur, et qu'il y eût des pilotes, convenablement stationnés, pour recevoir les navires anglais et les conduire en sûreté à Tien-Sing, ainsi que d'autres personnes pour accompagner l'ambassadeur et sa suite, jusqu'à Pékin. L'empereur avoit terminé ses ordres par ces paroles remarquables :— « Que, comme un grand » mandarin venoit de si loin pour le visiter, » il falloit le recevoir d'une manière distin- » guée et digne de l'occasion. »

Les commissaires, sachant que les étrangers étoient reçus et traités, à Canton, avec un esprit bien différent de celui qui sembloit animer l'empereur, ne doutoient pas que les officiers du gouvernement de cette ville, n'eussent jeté un voile sur les intentions de sa majesté impériale, à l'égard des étrangers. Ils pensoient, en conséquence, que rien n'étoit plus nécessaire, et ne pouvoit devenir plus avantageux à la compagnie des Indes, qu'une communication libre et immédiate entre ses agens et la cour de Pékin, s'il y avoit quelque moyen de l'obtenir dans le cours des négociations qui alloient avoir lieu. — L'ambassade, disoient

encore les commissaires, ne paroissoit nullement agréable à quelques officiers du gouvernement de Canton, lesquels appréhendoient, peut-être, qu'elle n'eût des conséquences fâcheuses pour eux. Ils s'étoient informés, avec inquiétude, des motifs de cette ambassade. Le hop-po, ou principal receveur des revenus, et inspecteur du commerce étranger, sachant qu'il avoit plusieurs fois mérité d'être puni, pour avoir abusé des droits de sa place, ne pouvoit penser à l'ambassade sans se rappeler les sujets qu'on avoit de se plaindre de lui. Les commissaires pensoient que cet officier avoit mis en usage toute sorte d'intrigues, pour empêcher le succès de leurs premières démarches; et quand il avoit cru trouver un vice dans leur commission, en découvrant qu'ils n'étoient pas envoyés directement par le roi de la Grande-Bretagne, mais par la compagnie des Indes, il n'avoit pas laissé échapper l'occasion de les tracasser, et de leur opposer tous les obstacles qui étoient en son pouvoir.

Le fou-yen, ou gouverneur de Canton, avoit aussi montré beaucoup de sollicitude pour découvrir l'objet particulier de l'ambassade; et, pensant qu'il pouvoit concerner des personnes à qui les commissaires désiroient de

le cacher, il les assura que, s'ils vouloient lui en faire part, ce secret resteroit absolument renfermé entre lui et l'empereur. — Les commissaires lui répliquèrent très-convenablement, qu'ils savoient seulement qu'on étoit dans l'intention de présenter des complimens à sa majesté impériale, et de cultiver son amitié, mais que, si l'on avoit quelque autre dessein, il n'étoit indubitablement confié qu'à l'ambassadeur seul.

Ce fut, peut-être, aussi dans l'espoir de pénétrer ce dessein supposé, et, s'il existoit, d'arrêter les progrès de l'ambassade, qu'on pressa plusieurs fois les commissaires d'écrire à l'ambassadeur de s'arrêter à Canton, où tous les vaisseaux étrangers vont, au lieu d'aller à Tien-Sing. On insista même tellement là-dessus, que les commissaires trouvèrent qu'il ne suffisoit pas d'observer, « qu'il » n'étoit pas de leur compétence de conseiller » à l'ambassadeur de s'écarter des ordres » qu'il avoit reçus à cet égard, et qu'il n'étoit » peut-être pas en son pouvoir de le faire. » — Ils jugèrent encore qu'il étoit prudent de déclarer que très-probablement les vaisseaux qu'on feroit partir de Canton pour aller au-devant de ceux qui portoient l'ambassadeur, ne le rencontreroient pas.

Après avoir tenu un tel langage, il leur fut impossible de requérir des pilotes pour chercher l'escadre vers l'extrémité méridionale de la Chine. Ils demandèrent seulement qu'il y en eût de prêts à Chu-San, dans la province de Ché-Chiang, et à Ning-Hai, dans la province de Schan-Tung; l'un et l'autre de ces ports étant sur les côtes orientales de l'empire. D'ailleurs, il étoit vraisemblable que les pilotes de ces ports connoïtroient mieux la route du golfe de Pékin, que ceux qui résidoient à une plus grande distance. De plus, le port de Chu-San, fréquenté autrefois par les vaisseaux de la compagnie, ne pouvoit pas être manqué aisément : il sembloit enfin qu'en prenant des pilotes à Chu-San, on devoit assurer, sinon le succès de l'ambassade, au moins celui du voyage, parce que ces pilotes ne seroient pas, comme ceux de Canton, exposés à l'influence et aux intrigues des personnes reconnues pour être contraires au projet des Anglais.

Malgré la jalousie que la factorerie anglaise inspiroit aux autres factoreries européennes, quelques-unes d'entr'elles, et sur-tout celle des Hollandais, avoient profité de l'influence nouvelle des Anglais pour échapper aux vexa-

tions qu'on faisoit ordinairement éprouver à tous les étrangers, au moment où ils passaient de Canton à Macao. La simple notification de l'ambassade avoit fait un tel effet sur les principaux officiers du gouvernement de Canton, que plusieurs supercheres introduites par le hop-po dans la perception des droits, depuis l'arrivée des commissaires furent décidément repoussées, sans qu'on éprouvât l'inconvénient ordinaire en pareil cas, c'est-à-dire, un délai dans l'embarquement du thé. La crainte qu'avoit le hop-po de voir adresser à la cour des plaintes contre lui, l'avoit rendu depuis peu extraordinairement indulgent et poli.

On voyoit aussi que les agens chinois de la factorerie anglaise se sentant sur un terrain plus ferme qu'auparavant, commençoient à défendre sans crainte les droits de ceux qui les employoient, contre l'oppression à laquelle ils avoient été, jusqu'alors, accoutumés à se soumettre. Quel que pût être le résultat de l'ambassade, elle avoit toujours produit ce premier avantage, et on étoit convaincu qu'il y auroit désormais une route ouverte, par où les remontrances contre l'injustice pouvoient aisément parvenir au pied du trône impérial.

Le gouverneur de Canton fut très-pressant pour obtenir des commissaires la liste des présens que l'ambassadeur devoit remettre à l'empereur ; et il paroît que la cour de Pékin avoit montré, à cet égard, une curiosité que le gouverneur désiroit de pouvoir satisfaire. Il en fit même une condition, en accordant son entremise. Il alléguâ qu'il ne pouvoit point envoyer la lettre qui annonçoit l'arrivée de l'ambassadeur avec des présens pour l'empereur, sans faire connoître la nature de ces présens.

Les commissaires accédèrent à ses desirs, autant qu'ils le purent ; mais ils lui dirent qu'ils n'avoient qu'une connoissance imparfaite des choses dont l'ambassadeur étoit chargé, parce qu'ils avoient quitté l'Angleterre avant qu'on s'y fût procuré une grande partie de ces choses. L'importance qu'on paroissoit mettre à savoir quelle étoit la nature des présens des Anglais, doit être imputée, non à l'avidité du grand monarque auquel ils étoient destinés, mais au désir de pouvoir, d'après leur rareté et leur valeur, juger du degré de considération et de respect qu'avoit pour lui le prince qui les lui envoyoit, la première fois qu'ils communiquoient directement en-

semble. Les ouvrages des arts et de l'industrie de l'Europe parvenus à Pékin par d'autres moyens, suffisoient pour y donner une haute idée de ce qu'on devoit attendre dans des occasions extraordinaires.

Les commissaires mandèrent aussi que deux marchands chinois de Canton avoient reçu ordre de se tenir prêts à se rendre dans le port où aborderoient les vaisseaux qui portoient l'ambassadeur anglais, et probablement ils étoient chargés de l'accompagner à la cour. Ils devoient, disoit-on, non-seulement lui servir d'interprètes, mais traiter pour toutes les marchandises qu'il y auroit à vendre dans ses vaisseaux. Mais les commissaires pensèrent que les grands intérêts que la compagnie avoit avec ces marchands pourroient souffrir de leur absence, et ils sollicitèrent le gouvernement pour qu'il ne les écartât point de leurs affaires, l'assurant que l'ambassadeur étoit déjà suffisamment pourvu d'interprètes, et que la compagnie n'avoit point envoyé de marchandises pour vendre, dans le vaisseau qui suivoit l'ambassade, parce que ce vaisseau n'étoit chargé que de présens destinés à l'empereur.

Indépendamment de ce que ces marchands étoient peu capables de servir d'interprètes,

ils retiroient trop de profit du commerce qu'ils faisoient avec les étrangers à Canton , pour se soucier beaucoup de favoriser une mission qu'ils prévoyoiènt devoir apporter quelque changement à ce commerce , et ils pouvoient au contraire fort bien seconder les intrigues qu'on trameroit contr'elle à Pékin. Il se trouva en même-temps que ce voyage auroit fait tort à leurs propres affaires : c'est pourquoi ils joignirent leurs instances à la pétition présentée en leur faveur ; ils firent des présens considérables à quelques-uns des officiers du gouvernement de Canton , et ils furent dispensés de s'absenter.

Lorsqu'autrefois des ambassades européennes s'étoient rendues en Chine , la cour de Pékin avoit souvent chargé un des missionnaires attachés au palais impérial , d'aller au-devant d'elles , et de les accompagner dans la capitale ; mais , à l'arrivée de lord Macartney , un changement de système avoit eu lieu à Pékin. Depuis deux ou trois ans on y étoit instruit de la révolution de France , et des principes qui avoient troublé la tranquillité de son gouvernement ; et comme on craignoit que ces principes ne pénétrassent dans l'Orient , on avoit pris des précautions pour en pré-

venir l'introduction. Quoiqu'on ne se fût point déterminé à exclure les étrangers de Canton, on les avoit astreints à plus de gêne, et on observoit leur conduite avec une vigilance redoublée. Les missionnaires étoient toujours reçus en Chine, et même, comme astronomes et artistes, maintenus dans la capitale : mais leur correspondance avec toutes les parties de l'Europe, étoit interceptée et examinée. Certes, nulle classe d'hommes n'avoit plus d'horreur qu'eux pour la révolution, dans le cours de laquelle on saisit en France les fonds qui avoient servi jusqu'alors à leur faire passer des secours : malgré cela, ils inspiroient encore de la défiance au jaloux et soupçonneux gouvernement de la Chine.

Il étoit donc naturel que dans l'occasion nouvelle qui se présentoit d'employer des agens intermédiaires, pour communiquer avec des étrangers, ce gouvernement préférât de se servir de ses propres sujets. Les Portugais de Macao étoient, en quelque sorte, considérés comme tels. D'un autre côté, les rapports intimes qui existoient depuis long-temps entre cette nation et les Anglais, portoient ces derniers à croire qu'ils devoient attendre d'elle tous les secours de l'amitié. Mais on fut alors
informé,

informé, par une voie très-sûre, que l'ancienne politique qu'avoient eue les Portugais, de vouloir écarter de la Chine les autres nations, subsistoit dans toute sa force. Cette information ne fut pas sans avantage pour l'ambassadeur. Elle lui apprit de bonne heure que pour détruire les préjugés qu'on avoit contre la nation qu'il représentoit, et pour triompher des obstacles qu'on ne manqueroit pas de lui susciter, il ne devoit compter que sur l'impression que feroient sur les Chinois sa propre conduite et celle des personnes qui l'accompagnoient.

Les bricks étant revenus de Macao, l'escadre partit de Chouk-Chou, le 23 juin (1), et fit route avec un vent favorable pour le détroit qui sépare le continent de la Chine de la grande île *Formose*. Cette île est ainsi nommée par les Européens : mais les Chinois, et ses propres habitans ne l'appellent que *Tai-Wan*.

Le même jour, l'escadre passa entre deux petites îles, dont l'une, à cause de son aspect fourchu, est nommée les *Oreilles d'Ane*, et l'autre, *Lema*. Elles sont, l'une et l'autre, stériles, sans culture, et environnées de grands

(1) 1793.

rochers qui s'élèvent au-dessus de l'eau, et qui semblent, ainsi que les deux îles, composés de dur granit. Leur gisement déterminé, d'après plusieurs observations du soleil et diverses montres marines, est :

Latitude	{	Les Oreilles d'Ane...	21° 55'	} nord.
		Lema.....	22	
Longit.	{	Les Oreilles d'Ane...	114 7	} est.
		Lema.....	114 17	

Le lendemain, 24 juin, les vaisseaux furent à la vue d'un grand rocher très-élevé. Il est extrêmement blanc ; d'après cela, il a été nommé par les Portugais *Pedra Branca* ; et comme ils sont les premiers Européens qui ayent navigué dans ces mers, la plupart des noms qu'ils y ont donnés ont été adoptés par leurs successeurs. *Pedra Branca* est par les vingt-deux degrés dix-neuf minutes de latitude nord, et par les cent quatorze degrés cinquante-sept minutes de longitude est. A midi, le thermomètre de Fahrenheit s'éleva à quatre-vingt-quatre degrés, et le baromètre à vingt-neuf pouces soixante-treize points. Pendant les dernières vingt-quatre heures, un courant porta au nord-est, environ un mille par heure.

Le 25 juin, l'escadre passa le tropique du

cancer. Au coucher du soleil , le ciel fut extraordinairement rouge. Le mercure du baromètre descendit tout-à-coup, et le vent de sud-ouest souffla avec force. Le lendemain matin , qui étoit encore le 25 juin , suivant la manière de parler des marins , qui ne comptent les jours que de midi à midi ; le lendemain , dis-je , commença par des coups de vent , accompagnés de pluie , de tonnerre et d'éclairs. Avant midi , le calme régnoit déjà dans l'air ; mais la mer continuoit à être agitée. Le thermomètre monta à quatre-vingt-deux degrés , et le baromètre à vingt-neuf pouces soixante-trois points.

Le 26 juin , il y eut encore beaucoup de tonnerre , d'éclairs , et il tomba une pluie presque continuelle. Le vent passa graduellement du sud-est au sud quart-d'ouest. L'air étoit si brumeux qu'il ne fut pas possible de faire la moindre observation astronomique de toute la journée. On ne put pas même distinguer les côtes de la Chine , quoique l'escadre fût alors dans la partie la plus resserrée du détroit , et tout au plus à dix lieues de distance de ces côtes , et de l'île Formose , dont la terre est si élevée , ainsi que celle du continent , que dans le beau temps on voit aisément de l'une à l'autre. Cependant , un peu après le lever du soleil , on

vit, pendant quelques minutes, la partie nord-ouest de Formose, portant du sud-est quart d'est au sud.

Lorsqu'il tombe de la pluie, les marins chinois quittent leurs vêtements de coton, pour prendre des camisoles et des culottes longues faites avec des roseaux peu serrés, et placés parallèlement l'un à côté de l'autre. Ils mettent aussi de grands chapeaux rabattus, faits de pareils roseaux; de sorte que la pluie coule sur ces roseaux comme sur les plumes d'un oiseau aquatique. Cet habillement grossier, mais commode, ressemble beaucoup à celui que portent aussi en temps de pluie les habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique. Quelques anciens rapports entre ces deux nations peuvent leur avoir fait emprunter cet usage, l'une de l'autre; mais il est encore plus probable que le même besoin les a excités à avoir recours à la même invention.

S'il est quelque saison où l'on doive espérer d'avoir du beau temps dans le détroit de Formose, c'est vraisemblablement en été et dans le milieu de la mousson. Toutefois la situation de ce détroit empêche sans doute le calme d'y régner souvent; car, comme il s'étend du sud-ouest au nord-ouest, et qu'il

est borné de chaque côté par de hautes chaînes de montagnes, qui sont dans la même direction, l'effet du vent est accru par la compression qu'il éprouve dans cet étroit canal, lequel reste ouvert, comme un entonnoir, pour le recevoir des deux points d'où les moussons soufflent régulièrement. Les courans suivent invariablement, comme on doit s'y attendre, la direction des moussons. Ainsi, on voit qu'il est impossible aux vaisseaux de naviguer dans ce parage avec une mousson contraire.

Dans le journal manuscrit du passage de l'*Argonaute*, dans le détroit de Formose, vers la fin du mois d'avril 1789, on a mis sur le titre, que ce vaisseau alloit contre la mousson du nord-est. Mais il paroît, par le journal même, que la mousson étoit à son terme, et que le vent soufflant de tous les points de l'horizon, étoit aussi souvent favorable que contraire. De plus, ce vaisseau, étant petit, pouvoit passer en dedans d'une grande partie des îles qui bordent la côte de la Chine, où il mouilla même aussi souvent que le temps l'exigea.

Le 27 juin, l'escadre continua à essayer des coups de vent, qui venoient presque toujours du côté de l'ouest, avec une forte pluie et une mer agitée dans tous les sens. Dans la

nuit, le vent devint variable, et le matin, il passa au nord. La latitude, par computation, différa de seize milles de ce que les observations donnoient à midi; et la longitude, d'après le chronomètre, étoit de cinquante milles plus à l'est que celle qu'on avoit estimée : d'où l'on inféra que dans les derniers trois jours le courant avoit fait quarante-huit milles au nord; soixante - dix degrés est, ou deux tiers de mille par heure. A midi, le thermomètre étoit à soixante-dix-neuf degrés, et le baromètre à vingt-neuf pouces soixante-treize points.

Pendant toute la journée du 28 juin, le vent fut modéré et variable, quoique venant presque toujours de différens points du nord : une grosse lame se déployoit vers l'est. Dès que l'escadre fut en dehors du détroit, on vit un courant qui portoit à l'ouest, et sembloit faire, contre la lame, plus d'un demi-mille par heure. Le beau temps paroissant assuré, l'escadre fit voile pour les îles qui sont en avant de Chu-San.

Le 29, le temps fut brumeux et désagréable. La profondeur de la mer diminua de cinquante-deux à vingt - deux brasses. On reconnut un groupe d'îles, appelées les *Hay-San*, ou les *Iles Noires*. Ce ne sont guère

que des rochers pelés. Leur latitude est de vingt-deux degrés cinquante-trois minutes nord, et leur longitude de cent vingt-un degrés vingt-quatre minutes est. Ce groupe n'est qu'à quelques milles du continent de la Chine.

Le 30, le temps fut sombre et brumeux ; la brise souffla modérément du sud - ouest. En gouvernant au nord, on trouva une mer plus profonde. La sonde rapporta graduellement de vingt-deux à trente-deux brasses.

Durant toute la journée du 1^{er}. juillet, le temps fut encore sombre, et il y eut beaucoup de bruine. Le vent varia du sud-ouest au sud. On vit un autre groupe d'îles, appelées les *Qué-San*, auprès desquelles l'escadre mouilla le lendemain, par neuf brasses d'eau sur un fond vaseux. La plus haute et la plus méridionale de ces îles portoit nord quart d'ouest, à quatre milles de distance des vaisseaux. Cette île (1) est par les vingt-neuf degrés vingt-deux minutes de latitude nord, et d'après le chronomètre, par les cent vingt - un degrés cinquante deux minutes de longitude est.

Le lendemain matin, qui étoit la dernière

(1) Les Anglais l'ont nommée *le Patchcock*.

partie de la journée nautique du 2 juillet, l'escadre leva l'ancre pour se rapprocher de Chu-San. Ce ne fut pas sans peine qu'elle fit cette route, parce que sa marche étoit gênée par un nombre immense de canots chinois de toute grandeur, qu'avoit attirés la curiosité de voir des vaisseaux européens. Le *Lion* en compta plus de trois cents pressés autour de lui. On en voyoit plus loin plusieurs milliers, dont les petits étoient occupés à pêcher (*Pl. X.*), et les autres à charier différens bois de charpente et diverses autres marchandises. Quelque-uns de ces derniers formoient une rangée et s'avançoient également. Quelques autres étoient amarés ensemble et portoient des bois d'une grandeur extraordinaire, qui étoient en travers sur les ponts. Ils avoient des voiles de nattes, au lieu de toile, et un équipage beaucoup plus nombreux que celui des bâtimens européens de la même grandeur. Tout, enfin, annonçoit bien plus que ce qu'on avoit vu jusqu'alors, un grand commerce et une immense population.

L'*Indostan* prit, dans un de ses canots, un pilote intelligent, qui le fit d'abord passer entre les îles Qué-San et le continent,

gouvernant au nord, et vers d'autres groupes d'îles très-variées, dont Chu-San est une des dernières. Le seul risque qu'on court en naviguant entre les Qué-San et le continent, c'est de heurter un petit rocher qui est ordinairement couvert lorsque la marée monte, rocher qui a été vu, pour la première fois, en 1756, par le vaisseau le *Normanton*. Voici comment on en parle dans le journal manuscrit de ce vaisseau : — « Ce rocher gît au » sud-ouest quart d'ouest du Patchcock, et » en est éloigné de quatre milles. Quand on » le découvrit, le reflux de la marée étoit » aux trois quarts; à quatre ou cinq milles » de distance, il ne paroissoit pas plus gros » qu'une chaloupe renversée, et comme la » mer étoit alors très-basse, les hautes marées doivent le couvrir beaucoup. » — On peut aisément éviter ce rocher en côtoyant les îles Qué-San, ou du moins en s'en tenant à peu de distance. Il n'y a pas le moindre danger à un mille et demi au sud et à l'ouest de ces îles.

Dans la curieuse collection des cartes qu'à publiées M. Dalrymple, on trouve celle de l'une des îles Chu-San, dessinée par le capitaine Thornton. Dans cette carte, on voit un

autre rocher appelé l'*Holderness*, d'après un vaisseau du même nom, qui y toucha. Il est marqué à plus de trois milles de distance de l'îlot qu'on voit à l'extrémité méridionale de la plus grande île du groupe des Qué-San, conformément aux rapports et aux distances, relevés dans le journal de ce vaisseau. Mais le pilote chinois qui étoit à bord de l'*Indostan* ne connoissoit aucun écueil aussi éloigné de la côte. Sa véritable position est établie d'après les renseignemens qui nous ont été obligamment communiqués par M. Thomas Fitzhugh, qui passa sur l'*Holderness*, et est maintenant l'un des directeurs de la compagnie des Indes anglaise. Il observe qu'il releva les positions, pendant que l'*Holderness* étoit sur le rocher. — « L'extrémité la plus orientale du Museau » du Buffle, portoit nord-nord-ouest-nord ; » la petite île Qué-San, la plus méridionale, » sud-est ; le pic, qui est au milieu de la » seconde Qué-San, sud-est quart d'est ; le » centre de la troisième Qué-San, est, à la » distance d'environ un mille un quart ; la » partie la plus septentrionale du groupe » des Que-San, nord-nord-est ; la plus grande » île du groupe appelé les *Petits Chiens* (1),

(1) *The Whelps.*

» nord-nord-ouest deux quarts d'ouest. » —
 Les positions qui se trouvent dans le journal de l'*Holderness* furent estimées quand il eut jeté l'ancre, loin du rocher.

L'escadre suivit sa route entre les îles Qué-San et un petit groupe d'autres îles appelées par les Anglais, l'*Ours* et les *Oursins* (1), qui sont à l'ouest des premières et très-près du continent. San-Man ou les Petits Chiens, sont un autre groupe d'îles situées au nord et dans le milieu du passage qui conduit à Chu-San. A l'ouest des Petits Chiens, l'eau a cinq brasses de profondeur, et à l'est, sept brasses. De là, en gouvernant nord-nord-ouest, on passe entre plusieurs petites îles ou rochers, environnées d'un fond bourbeux et appelées les *Calfats* et le *Château de Roc*, et une petite île qui est à l'est de ces dernières, et qu'on nomme *Kin-Sa-Hoia*, ou *Jacques Stribord*, à l'extrémité méridionale de laquelle sont quelques rochers épars. Dans cette partie de la mer, le fond est très-uni. Aussi, les Anglais y virent-ils un nombre infini de canots de pêcheurs qui dragoient ou tiroient la seine. Leurs filets

(1) *The Bear and cubs.*

s'étendoient d'un canot à l'autre, dans toutes les directions.

L'escadre laissa ensuite le *Museau du Buffle* à l'ouest, et le *Chaudronnier* (1) à l'est, et fit voile vers l'île appelée *l'Arbre au Sommet*. La qualification de cette île devoit être une distinction suffisante dans un archipel, où toutes les terres, quoiqu'entièrement couvertes de verdure, n'ont qu'un très-petit nombre d'arbres. Il n'y a pas de doute qu'elle ne méritât le nom qu'elle reçut, lorsqu'il y a plus d'un demi-siècle, les Européens, à qui il étoit alors permis d'aller trafiquer à *Chu-San*, la désignèrent, pour la première fois, ainsi que celles qui l'avoisinent : mais l'arbre n'y est plus ; et cette île maintenant aussi dépouillée que les autres, est connue seulement par sa position sur la carte.

Au midi de *l'Arbre au Sommet* et à trois ou quatre milles de distance, on trouve par cinq ou six brasses d'eau un excellent mouillage, où les vaisseaux sont à l'abri de toute sorte de vent. *L'Indostan* y jeta l'ancre ; mais le *Lion* et le *Jackall* s'arrêtèrent entre le *Laboureur* et le *Museau du Buffle*, et prirent de l'eau sur la première de ces îles,

(1) *The Tinker*.

tandis que le *Clarence* porta à Chu-San M. Barrow, l'interprète chinois et deux autres personnes attachées à l'ambassade. Ils alloient y chercher les pilotes qui devoient les y attendre, pour conduire l'escadre à Tien-Sing.

La plupart des îles Chu - San ne sont que des montagnes, dont la pente est régulière et le sommet arrondi. Il semble qu'elles proviennent d'autant d'angles aigus, dont la pointe originaire a été usée par le temps, et conserve seulement une forme convexe. Quoique ces îles soient très - rapprochées, l'eau qui les sépare est très - profonde en plusieurs endroits. Leur base est de granit, gris ou rouge, dont quelques parties ressemblent à du porphyre, mais n'en ont pas la dureté.

Certes, ces îles n'ont point été formées par une cumulation lente de terres chariées dans la mer par le grand fleuve, vis-à-vis duquel elles se trouvent. C'est ainsi, à la vérité, que sont produites les îles basses et vaseuses, qu'on voit à l'embouchure du Pô et de plusieurs autres fleuves. Mais celles de Chu-San doivent plutôt être considérées comme les restes d'une partie du continent creusée et rudement façonnée en îles, par

la violence des torrens qui ont emporté plus loin dans la mer, tout ce qui leur a opposé moins de résistance que le roc.

Quelques - unes de ces îles ont l'aspect le plus attrayant. L'une, sur-tout, qu'on nomme *Pou-Tou*, est représentée comme un véritable paradis terrestre. Ce sont, sans doute, ses beautés naturelles auxquelles l'art a, depuis, beaucoup ajouté, qui ont engagé un ordre religieux à y fixer sa demeure. Ces moines, au nombre de trois mille en sont les seuls possesseurs, et vivent en célibataires. Il y a quatre cents temples, auprès de chacun desquels sont des jardins et des maisons qu'habitent les moines. Ce vaste monastère est richement doté, et célèbre dans tout l'empire.

Pendant l'absence du *Clarence*, le *Lion*, mouillé entre le *Laboureur* et le *Museau du Buffle*, avoit la première de ces îles au nord-ouest quart de nord, et la dernière au nord-est quart de nord. Il y a là un excellent port, à l'abri de tous les vents, dont le fond est si solide, qu'il fallut toute la force de l'équipage, et même des secours étrangers pour lever l'ancre. La profondeur de la mer est là, de douze à vingt-deux brasses. La

marée y monte d'environ douze pieds, et lors de la pleine lune et des changemens de quartier, elle court deux milles et demi par heure. La latitude de ce port est de vingt-neuf degrés quarante - cinq minutes nord, et la longitude de cent vingt - un degrés trente-six minutes est.

L'île du Laboureur est habitée, et en plusieurs endroits la verdure y est charmante; mais on n'y voit pas un buisson. Il n'y a que quelques arbres fruitiers nains, quelques pins et quelques chênes. Les rochers de cette île sont de la même nature que ceux des Larons. Ils ont seulement de plus que ces derniers, quelques veines perpendiculaires de spalt blanc, et blanc et bleu.

Le *Lion* se procura là, à un prix modéré, des bœufs, des chèvres, de la volaille; et les canots qui pêchoient à l'entour lui portèrent diverses espèces d'excellent poisson. La vue d'un vaisseau tel qu'étoit le *Lion*, dont la construction et la grandeur paroissent si extraordinaires aux Chinois, fit presque cesser tous les travaux de terre et de mer. Son pont, et ses entre-ponts étoient tellement remplis de gens qui venoient le visiter, et il y en avoit tant d'autres qui

attendoient avec impatience l'instant de venir à bord, qu'il fut nécessaire de congédier promptement les premiers arrivés, afin d'avoir le temps de satisfaire la curiosité des autres. Quelques - uns d'eux étant entrés dans la grand'chambre du *Lion*, où l'ambassadeur avoit le portrait de l'empereur de la Chine, ils le reconnurent aussitôt, et se prosternèrent devant lui en baisant la terre à plusieurs reprises et avec une grande dévotion. Lorsqu'ils se relevèrent, ils parurent pénétrés de reconnoissance pour l'étranger qui avoit l'attention de tenir dans son appartement le portrait de leur souverain. Quoique les gens de l'équipage finissent par laisser une grande partie des curieux parcourir seuls tous les recoins du vaisseau, aucun d'eux n'abusa de cette liberté, et il ne se commit rien de répréhensible. Très-peu de ces chinois paroissent avoir cette mal-adresse, cette grossièreté de mœurs, ou ce manque d'esprit qu'on remarque si fréquemment parmi les classes inférieures des autres nations.

En se rendant à Chu-San, le *Clarence* entra avec la marée dans le passage de Duffield, où il fut obligé de jeter l'ancre quand le reflux commença. Ce passage est formé

formé par la grande île de Lowang, qui le borne à l'est, et par une autre plus petite île qui est à l'ouest. Il n'a pas plus de trois milles de large ; mais la profondeur de l'eau y est de cent à cent vingt brasses, et dans le milieu on voit plusieurs rochers et deux ou trois îlots. Le *Clarence* mouilla dans ce passage à la longueur d'un câble, c'est-à-dire, à un quart de mille d'une petite péninsule, environnée d'un banc vaseux qui, à mer basse, est en partie à sec. L'isthme, qui la joint à l'île de Lowang, est couverte par la haute mer. Sur le bord du banc, le mouillage est de quinze brasses sur un fond mou et vaseux.

Les passagers qui étoient à bord du *Clarence* voyant que la marée leur laisseroit beaucoup de temps avant de revenir favoriser leur route pour Chu-San, voulurent employer ce loisir à faire leur première entrée sur le territoire de la Chine. Il ne leur fut pas aisé d'y aborder ; car le rivage de Lowang est environné, dans les endroits où s'étend le banc, d'argile molle, profonde et vaseuse, et par-tout ailleurs de rochers escarpés. Cependant, ils trouvèrent moyen de grimper sur ces rochers. Du haut d'une des

montagnes voisines , le passage où étoit le *Clarence* avoit l'air d'une rivière , et la mer qui étoit au-delà ressembloit à un vaste lac , parsemé d'un immense nombre d'îles. La montagne étoit couverte d'herbe dure , de roseaux , d'arbustes et de diverses plantes qui montraient suffisamment que ce lieu étoit bien loin de l'Europe. Il y avoit si peu d'arbres et de bétail , qu'à des yeux européens la campagne avoit un air de nudité.

En descendant de la montagne , les Anglais entrèrent dans une petite plaine unie qui avoit été dérobée à la mer , et qu'on défendoit contre ses eaux par une chaussée de plus de trente pieds de large. La quantité de terrain gagné par cette chaussée ne sembloit pas digne du travail qu'elle coûtoit. La plaine étoit cultivée avec beaucoup de soin , et couverte en très-grande partie de riz planté par plate-bandes , et arrosé par des rigoles , qui recevoient l'eau des montagnes voisines. La terre étoit fumée , non avec de la fiente d'animaux , mais avec des matières qui répugnent davantage à nos sens , et dont on ne se sert pas communément en Angleterre dans les travaux de l'agriculture. On voyoit des vases de poterie enfoncés dans la terre , pour recevoir cette sorte d'engrais , ainsi

que pour contenir le liquide qui lui est analogue, et dans lequel on fait tremper le grain avant de le semer, parce qu'on imagine que cette opération accélère la croissance de la plante, et empêche les insectes de la piquer, pendant qu'elle est encore très-jeune.

Les Anglais rencontrèrent un paysan qui, quoiqu'étonné à leur aspect, ne fut pas assez effrayé pour chercher à les éviter. Il avoit un vêtement de coton bleu, fort ample, des demi-bottes, et un chapeau de paille attaché avec une corde par-dessous le menton. Il parut sentir qu'un esprit de curiosité animoit toujours les voyageurs, et il s'empressa de les conduire dans un village voisin.

En passant devant une métairie, ils rencontrèrent le fermier qui les invita à entrer chez lui, et qui, ainsi que son fils, les contemploit avec des yeux étonnés. La maison étoit bâtie de bois; les poteaux conservoient leur forme naturelle. Il n'y avoit point de plafond cachant le dessous du toit, qui étoit fortement joint et couvert avec de la paille de riz. Les appartemens avoient, au lieu de plancher et de carrelage, une terre bien battue, et les chambres étoient divisées par des nattes attachées aux poutres. Deux rouets, pour filer le coton,

étoient dans une chambre extérieure ; mais les sièges qu'on voyoit au-devant restoient vides. Il y a apparence qu'ils appartenoint à des femmes qui s'étoient retirées à l'approche des étrangers ; car aucune personne de ce sexe ne parut devant eux. Autour de la maison croissoient des touffes de bambou , ainsi que quelques-uns de ces palmiers dont la feuille , naturellement ronde et plissée , sert d'éventail (1), et devient un objet de commerce.

Le retour de la marée rappela les passagers à bord du brick. Avant qu'ils quittassent Lowang , un des insulaires leur dit que cette îlle étoit si considérable , et si bien peuplée , qu'elle contenoit près de dix mille habitans.

Le *Clarence* continuant sa route pour Chusan , arriva le soir , lorsqu'il faisoit déjà nuit , près d'un long promontoire , appelé *la pointe de Kee-To*. C'est l'extrémité d'une chaîne de montagnes du continent chinois , montagnes qui paroissent composées de masses de granit. Autour de cette pointe la marée couroit en mascaret et tournoyoit avec une telle rapidité , qu'elle auroit entraîné un vaisseau moins grand que le *Clarence* , à moins qu'une forte brise

(1) C'est le latanier des Antilles. (*Note du Traducteur.*)

ne l'eût soutenu. A environ cent pas de la pointe, la vase du fond de la mer est portée à la surface en si grande quantité, que ceux qui ne savent pas la profondeur qu'il y a en cet endroit, ne peuvent s'empêcher de craindre que leur vaisseau n'y touche. Il y a cependant plus de cent brasses d'eau.

Un peu au sud de la pointe, le *Clarence* trouva un bon mouillage par dix-sept brasses d'eau. Ceux qui le montoient jugèrent à propos d'y rester pendant la nuit, attendu que pour arriver à Chu-San, le passage étoit étroit et rempli d'îles. En conséquence des réglemens du vigilant gouvernement de la Chine, l'approche du *Clarence* étoit déjà connue à Chu-San. Un bâtiment chinois mouilla près de lui, et un officier vint à bord des Anglais pour leur annoncer que le lendemain matin sa chaloupe conduiroit leur vaisseau dans le port de Chu-San, où l'on pensoit qu'il vouloit se rendre. Le lendemain, il partit de bonne heure avec la marée, et après avoir passé plusieurs petits détroits, il entra dans le port qu'il cherchoit.

Entre les Qué-San et Chu-San, c'est-à-dire, dans un espace d'environ soixante milles de long et trente milles de large, on compte plus de trois cents îles. Un rocher dangereux se

rencontre dans la route qui conduit à Chu-San. Ce n'est point l'*Holderness*, dont nous avons déjà parlé, mais un autre sur lequel l'*Indostan* toucha à son retour dans le sud. En parcourant les journaux manuscrits des vaisseaux de la compagnie des Indes anglaise, qui ont été autrefois à Chu-San, on voit qu'en 1704, le *Northumberland* étoit le seul, à bord duquel on connoissoit l'existence de ce rocher. Dans son livre de *Log*, il est dit qu'il se tint entre la pointe de Kee To, et l'île du Daim, pour éviter un rocher caché sous l'eau en dehors de l'île de Sarah-Galley, et par le travers duquel les vaisseaux se trouvent, lorsque ce rocher et le pavillon qui est sur la montagne de Chu-San paroissent ne faire qu'un.

La partie du port où le *Clarence* jeta l'ancre par cinq brasses d'eau, étoit éloignée d'un demi-mille de l'endroit où l'on prend terre, près de la maison du Tsung-ping, ou gouverneur militaire, qui commande à Chu-San. Vue du brick, cette maison portoit nord-est quart de nord. De là, aucun des quatre passages qui conduisent dans le port ne paroissoit; de sorte qu'on se trouvoit comme dans un grand lac, environné de montagnes; et il étoit impossible aux personnes qui étoient sur le pont du

Clarence de montrer l'endroit par où le vaisseau étoit entré. Du nord au sud, le port n'a guère plus d'un mille d'étendue; mais de l'est à l'ouest, il a trois milles. La marée y monte d'environ douze pieds, et il paroît qu'elle est haute vers midi, dans le temps où la lune est dans son plein, ou lorsqu'elle change de quartier. Cependant dans ces parages les marées ne sont pas régulières. Les vents, et les courans occasionnés par une multitude d'îles, influent beaucoup sur elles. Dans le mouillage du *Clarence*, le flux et le reflux suivoient toujours la même direction, entre trois points du compas, le courant portant constamment entre l'est et le nord-est quart d'est; et pendant deux jours et deux nuits que ce brick fut dans le port, il eut toujours la proue tournée vers le même côté du rivage. Il est parlé de l'irrégularité des marées dans le journal manuscrit du voyage que le navire, le *Stringer*, fit dans ces mers, en 1708. — « Parmi les » îles de Chu-San, dit ce journal, l'irrégularité des marées est telle qu'à deux milles » de distance seulement, il y a une différence » de deux heures entre les temps où la mer » monte. »

Parmi ces nombreuses îles, il n'y en a pres-

que point où des vaisseaux de toute grandeur ne puissent trouver un port parfaitement sûr. Cet avantage, et celui d'être au centre de la côte orientale de la Chine et dans le voisinage de la Corée, du Japon, de Léou-Kéou et de Formose, attire un commerce considérable dans cet archipel, ainsi qu'à Ning-Pou, ville de la province de Ché-Chiang, dont dépendent toutes les îles Chu-San. Un port seul de cette province expédie, tous les ans, douze vaisseaux pour aller charger du cuivre au Japon.

Bientôt après que le *Clarence* eut mouillé, quelques officiers civils et militaires se rendirent à bord pour s'informer des motifs qui le conduisoient à Chu-San; et lorsqu'on se fut expliqué à cet égard, il fut arrêté que les Anglais descendroient le lendemain à terre, pour être présentés au gouverneur, et lui faire leur demande. Les officiers chinois avoient amené, pour leur servir d'interprète, un marchand de leur nation, lequel avoit été lié d'affaires avec les agens de la compagnie des Indes, dans le temps qu'il leur étoit permis de fréquenter cette partie de la Chine. Il parloit encore un peu la langue anglaise. Il raconta que, quoique le port de Chu-San

eût été interdit aux Anglais, ils n'y avoient donné aucune véritable raison de mécontentement; mais que probablement leur exclusion provenoit de l'influence des principaux officiers de Canton, qui retiroient de grands profits de l'accumulation du commerce étranger dans leur port. Peut-être aussi n'étoit-elle due qu'à la crainte qu'avoit le gouvernement de la Chine, d'éprouver quelque funeste effet de la communication illimitée de ses sujets avec des étrangers, dans plusieurs ports de l'empire à-la-fois.

Le marchand chinois se rappeloit avec plaisir les noms de M. Fitzhugh et de M. Bevan, deux des principaux agens de la compagnie, à Chu-San et à Ning-Pou; et il conservoit l'espoir de voir encore les Anglais faire le commerce dans ces ports. Il expliqua pourquoi on n'avoit rendu qu'un salut de trois coups de canon au *Clarence*, qui en avoit tiré sept. C'étoit uniquement parce que les réglemens économiques du gouvernement chinois ne permettent point de tirer un plus grand nombre de coups de canon, lorsqu'il ne s'agit que d'un compliment. Il dit à cette occasion que la règle des Chinois étoit de pointer en l'air leurs coups de canons de salut; et il ajouta que

si les Anglais avoient eu cette sage précaution, deux chinois n'auroient point été tués à Canton par les canons d'un vaisseau qui célébroit une réjouissance ; accident qui coûta ensuite la vie au canonnier, et faillit faire perdre à l'Angleterre le commerce de la Chine. Le gouvernement chinois regarde des canons pointés horizontalement, quel que soit d'ailleurs le motif qui les fait tirer, comme destinés à faire du mal.

Dès qu'on sut que le brick le *Clarence* appartenoit à l'ambassade pour laquelle la cour de Pékin avoit envoyé des ordres sur toute la côte, afin qu'on lui procurât des secours, et qu'on lui rendît des honneurs qui n'avoient jamais eu lieu en pareille occasion, le gouverneur envoya à bord, des présens de toute sorte de provisions. Le lendemain, il reçut les Anglais avec beaucoup de politesse. Il leur donna un grand repas, les fit assister à des spectacles, et leur fit connoître qu'il espéroit qu'une députation en forme, qu'il avoit envoyée à bord du *Lion*, mouillé, comme nous l'avons déjà dit, à quelque distance, engageroit l'ambassadeur à venir à terre, où on lui préparoit de grands honneurs. L'ardent désir de paroître bientôt en présence de l'empereur, servit de motif pour ne pas

accéder à des propositions qui pouvoient occasionner du retard , et pour presser l'envoi des pilotes.

Quant aux pilotes , le gouverneur crut qu'il s'étoit pleinement conformé aux intentions de la cour , en tenant des marins prêts à conduire l'escadre le long des côtes jusque dans la province qui étoit au nord de la sienne ; parce qu'elle trouveroit , après cela , d'autres personnes qui la mèneroient successivement jusqu'à Tien-Sing. Cependant , il est certain que cette manière de côtoyer la Chine pouvoit être très-ennuyeuse , et même dangereuse pour de gros vaisseaux qui , tirant beaucoup d'eau , courent toujours plutôt risque de heurter des bancs de sable ou des rochers , le long des côtes , qu'en pleine mer. Cette observation fut faite au gouverneur ; mais l'idée de naviguer vers le golfe de Pékin , sans s'arrêter , lui paroissoit entièrement neuve. Il demanda à y réfléchir jusqu'au lendemain.

Les Anglais se voyant ainsi obligés de différer leur retour à bord du *Lion* , allèrent visiter la ville de Ting-Hai , qui est située à un mille du grand village ou faubourg bâti sur le bord de la mer. Pour se rendre à Ting-Hai , ils traversèrent une plaine coupée dans toutes les

directions, par des ruisseaux et des canaux qui, indépendamment de tout autre usage, sont destinés à séparer les possessions. La plaine est cultivée comme un jardin : on n'y voit pas un seul endroit en friche, et le chemin, quoique commode, est étroit, comme si l'on vouloit qu'il y eût le moins de terrain possible perdu pour l'agriculture.

Les murs de la ville sont de trente pieds de haut ; et, semblables à ceux d'une grande prison, ils cachent le faite des maisons qu'ils renferment. Le long de ces murs, et de cent pas en cent pas, il y a des tours carrées en pierre. Les parapets sont garnis d'embrasures et de meurtrières pour les archers. Mais il n'y a que quelques vieux canons de fer près de la ville. La porte est double ; et en dedans on voit un corps-de-garde avec plusieurs soldats. Des arcs, des flèches, des piques, des fusils à mèche, rangés en ordre, sont indubitablement destinés à leur usage.

De toutes les villes d'Europe, Venise est celle à laquelle Ting-Hai ressemble le plus ; mais elle est moins grande. Presqu'entièrement environnée et traversée par des canaux, il y a des ponts très-élevés, où l'on monte par

des marches , comme sur le Rialto (1). Les rues sont très-étroites et pavées en pierres plates et carrées. Mais les maisons , au lieu d'être hautes , comme celles de Venise , sont très-basses et n'ont en général qu'un seul étage. L'ornement de ces maisons se borne presque au toit , dont les tuiles qui couvrent les chevrons sont non-seulement jointes avec du plâtre , pour que les coups de vent ne puissent pas les faire tomber , mais façonnées de manière à imiter le faite courbe et les bordures des tentes , ou les couvertures faites avec des peaux d'animaux et d'autres matières flexibles. Cette forme a été , sans doute , préférée , après qu'on s'est servi de matières plus solides , afin de rappeler encore l'usage auquel la race humaine avoit probablement recours pour s'abriter , avant de savoir construire des maisons régulières.

On voit sur le faite des maisons des figures d'animaux grossièrement façonnées en argile , en pierre , ou en fer. La ville est remplie de boutiques où sont principalement étalés , avec avantage , des vêtemens , des comestibles et des ustensiles de ménage. Il y a même des cer-

(1) Nom du célèbre pont de Venise. (*Note du Traducteur.*)

cueils peints de couleurs très-jolies et très-variées. La volaille et les plus petits quadrupèdes, même les chiens destinés à être mangés, sont exposés en vente tout vivans. Les poissons le sont dans des vases d'eau, et les anguilles, dans du sable. La quantité d'endroits où l'on vend des feuilles d'étain⁽¹⁾ et de ces bâtons de bois odoriférant qu'on brûle dans les temples, montre combien ce peuple est superstitieux.

Les personnes des deux sexes portent des robes larges et des culottes longues. Les hommes ont des chapeaux de paille ou de jonc, parce que leurs cheveux sont coupés très-courts, ou rasés, à l'exception d'une touffe très-mince et très-longue. Les femmes ont, au contraire, tous leurs cheveux, tressés et élégamment noués sur le sommet de la tête, comme on le voit dans quelques statues antiques.

L'industrie et l'activité règnent dans toute la ville; ce qui sembleroit ne pas devoir être dans un climat qui n'est pas tout-à-fait à trente degrés de l'équateur. Mais l'impérieuse

(1) Ces feuilles d'étain sont très-minces et collées sur du papier doré. On les brûle devant les divinités du pays. (*Note du Traducteur.*)

nécessité ou le désir de gagner , forcent au travail. Personne ne paroît même s'en dispenser. Personne ne demande l'aumône. Les hommes seuls passent d'un air occupé dans les rues. Les femmes restent dans les boutiques, sur leur porte , ou à leur fenêtre.

La plupart de ces femmes , même celles de la moyenne classe, et de la classe la plus inférieure , ont le pied extrêmement petit , ou plutôt mutilé. Il semble que le bout en a été coupé par accident, et que le reste conserve sa grosseur naturelle. Elles le couvrent de ligatures , comme si on leur avoit réellement fait une amputation. Certainement ces femmes souffrent beaucoup, et s'estropient elles-mêmes pour imiter les dames de qualité , dont on a coutume d'arrêter, dès l'enfance, la croissance du bas de la jambe aussi bien que du pied. On laisse l'orteil dans sa position naturelle, et on courbe les autres doigts jusqu'à ce qu'à la longue ils restent comprimés sous la plante du pied , et ne peuvent plus s'en séparer.

Malgré la flexibilité des membres du corps humain dans un âge tendre, leur disposition à croître doit, quand elle est si cruellement contrariée, occasionner de vives souffrances;

et avant que l'ambition d'être admirées s'empare des victimes de la mode, leurs mères ont besoin de beaucoup de vigilance pour les empêcher de se débarrasser des liens qui compriment leurs pieds et le bas de leurs jambes. Lorsque ces liens sont soigneusement portés, le pied conserve une petitesse symétrique. A la vérité, les jeunes personnes sont long-temps obligées de se faire soutenir pour marcher; et même ensuite, elles ne marchent qu'en chancelant, et n'appuient à terre que le talon.

Mais quoique cette diminution artificielle n'empêche pas entièrement les Chinoises de se servir de leurs pieds, elle doit très-certainement influencer sur la croissance du reste de leur corps, et nuire à leur tempérament. Quelques - unes des dernières classes parmi les Chinois, lesquelles vivent en général dans les montagnes, et loin des grandes villes, n'ont point une coutume si contraire à la nature; mais les femmes de cette classe sont regardées, par les autres, avec le plus profond mépris, et on ne les emploie qu'au service le plus abject. Le préjugé qui donne l'avantage à des pieds mutilés sur des pieds bien formés, est tellement invétéré, que
l'interprète

l'interprète assura, et plusieurs informations subséquentes confirmèrent, que si de deux sœurs, d'ailleurs parfaitement ressemblantes, l'une avoit estropié ses pieds, et l'autre les avoit naturellement laissé croître, la dernière seroit regardée comme dans un état humiliant, indigne d'être associée au reste de la famille, et condamnée à l'obscurité et à toute la bassesse de la servitude.

En formant des conjectures sur l'origine de la singulière mode des dames chinoises, on ne conçoit pas aisément comment les hommes auroient pu l'introduire parmi elles d'une manière violente et soudaine. Si les hommes avoient été disposés à tenir les femmes constamment renfermées dans leurs maisons, ils pouvoient y réussir sans les priver cruellement de la faculté de se mouvoir. Cette coutume n'est connue ni en Turquie, ni dans l'Indostan, où les femmes vivent bien plus retirées qu'à la Chine. Certes l'opinion, bien plus que le pouvoir, dirige les actions de la race humaine; et une pratique si absurde n'a pu être maintenue que par les conseils et par l'exemple des personnes qui s'y sont soumises elles-mêmes. Les hommes l'ont approuvée en silence et

encouragée indirectement, comme ceux de l'Indostan approuvent et encouragent, dit-on, la coutume, encore plus barbare, des femmes qui se brûlent après la mort de leurs époux. Mais ce n'est point la violence ou la crainte d'endurer des châtimens corporels, qui porte les Indiennes à consommer un si horrible sacrifice : c'est l'horreur et le mépris qui les suivroient, si elles s'y déroboient, et surtout l'idée d'acquérir de la gloire, en remplissant un acte de devoir aux dépens de leur vie. Il faut que des siècles aient succédé à des siècles pour mûrir un préjugé qui produit de si funestes conséquences. L'orgueil de la supériorité et la crainte de l'abjection ont souvent suffi pour triompher des dispositions de la nature, et beaucoup de femmes se sont fait une habitude de gêner leur corps et leur ame. Ceux qui se rappellent la mode des tailles minces en Angleterre (1), et quelles

(1) L'Angleterre n'est pas le seul pays où les tailles minces ont été recherchées. L'Europe entière a suivi cet usage; en France, sur-tout, les femmes s'efforçoient de façonner leur taille comme celle des guèpes. Aujourd'hui c'est tout le contraire : les grosses tailles, les ventres arrondis sont à la mode, et beaucoup de demoiselles portent des ventres postiches. (*Note du Traducteur.*)

peines on prenoit , quelles douleurs on enduroit pour exceller en ce genre de beauté , seront peut-être moins étonnés des efforts qu'on fait ailleurs pour des charmes différens. La délicatesse des formes a , sans doute , toujours été l'objet de l'ambition d'un sexe , parce qu'elle a fait l'admiration de l'autre. Cependant il n'est guère vraisemblable que , comme on le raconte communément à la Chine , ce soit l'exemple extraordinaire d'une femme d'un rang très-élevé , qui a pu induire toutes les autres à comprimer violemment leurs pieds , pour qu'ils ressemblassent aux siens. Mais le désir de surpasser les autres dans une sorte de beauté , peut avoir animé un grand nombre de femmes de tout rang ; et une mode suivie pendant de longs âges a été portée à un excès , qui , dans le fait , change son véritable but. Tout ce que peut gagner une femme , en se façonnant les charmes imaginaires d'un pied bien au-dessous de la grandeur qu'à voulu lui donner la nature , est plus que contre-balancé , par le tort qu'elle fait à sa santé et à sa figure : car la grâce n'est point dans ses pas , ni l'air animé sur son visage.

Tandis que les Anglais étoient occupés à

satisfaire l'extrême curiosité qu'excitoit en eux tout ce qui les environnoit, ils étoient eux-mêmes l'objet de l'étonnement de ceux qui les contemploient. Très-peu d'habitans de Ting-Hai avoient encore vu un européen, ou même quelqu'autre étranger qui différât beaucoup des Chinois. Ils se rassemblèrent donc en très-grand nombre autour des Anglais, à qui le gouverneur avoit donné une garde. Mais le peuple s'approchoit, sans paroître avoir rien à craindre des soldats. Il étoit familier, sans laisser échapper des insultes et des moqueries, et sans faire le moindre vacarme. On étoit alors au mois de juillet, et la foule augmentoit encore l'excessive chaleur. Les voyageurs habillés, à l'européenne, de vêtemens qui pressoient leurs corps, et dont quelques-uns étoient serrés par des liens, souffroient beaucoup, tandis que la multitude assemblée autour d'eux, ayant des habits amples et légers, ne paroissoit nullement incommodée. Les soldats cherchoient à l'écartier : mais ils s'y prenoient avec douceur; et s'ils employoient quelquefois les menaces, ils ne paroissoient pas dans l'habitude de se servir contre elle des moyens qui étoient en leurs mains.

Les Anglais cherchèrent un abri contre la chaleur, dans un temple rempli de grotesques et monstrueuses figures des divinités gardiennes de la ville; et bientôt après ils montèrent dans des chaises à porteur pour se rendre au port. Une nouvelle foule de curieux les accompagnoit. Pendant qu'ils étoient en route, ils furent surpris par un ouragan qui faillit renverser leurs chaises, et les força à chercher un abri dans un monastère chinois. Les prêtres s'empressèrent de leur donner l'hospitalité, et de leur faire servir du thé, boisson générale de ces contrées, et dont on fait usage à toutes les heures du jour.

Le lendemain matin, les Anglais se rendirent à la salle d'audience de si bonne heure, que le gouverneur n'y étoit pas encore arrivé. Cette salle, située à l'extrémité d'une cour pavée, étoit très - vaste et environnée de galeries. Le toit en étoit supporté par plusieurs rangs de colonnes de bois, peintes en rouge et très-bien vernissées, ainsi que les poutres et les chevrons. Des lampes et des lanternes de toute forme et de toute grandeur étoient, en grand nombre, suspendues aux poutres et autour des colonnes, par des

cordes de soie, ornées de glands de diverse espèce et de diverses couleurs.

Quelques-unes de ces lanternes étoient composées de gase, sur laquelle on avoit peint et brodé à l'aiguille, des oiseaux, des insectes, des fleurs, des fruits. La forme en bois qui soutenoit la gase étoit très-bien travaillée. D'autres lanternes étoient entièrement de corne, mais si mince, si transparente, que dans les premiers momens les voyageurs les crurent de verre. Les Chinois préfèrent la corne au verre pour ces sortes d'ustensiles, parce qu'elle est plus légère, moins chère, moins sujette à se casser, et en cas d'accident, plus aisément raccommodée. Plusieurs de ces lanternes ont deux pieds de diamètre, et forment un cylindre arrondi par les deux extrémités, et dont les bords se réunissent dans le point où est attachée la corde qui le suspend. Chaque lanterne consiste en une seule pièce de corne, dont les joints sont invisibles, par un art qu'ont inventé les Chinois. Il est certain que l'immense quantité de lanternes qu'ils emploient dans leurs maisons, dans leurs temples, ainsi que dans leurs réjouissances et dans leurs processions, a dû induire à faire beaucoup d'expériences pour en perfectionner la construction.

La corne dont ils se servent , en général , provient des moutons et des chèvres.

Voici quelle est la méthode qu'on observe pour préparer cette matière , suivant ce que nous en avons appris sur les lieux. On plonge les cornes dans l'eau bouillante , pour leur donner la forme convenable , après qu'elles ont été ouvertes et aplaties ; par ce moyen , elles s'écaillent aisément , ou plutôt se séparent en deux ou trois petites lames très-minces. Afin que ces lames puissent se joindre , on les expose à l'effet pénétrant de la vapeur de l'eau qui les rend extrêmement molles. Les bords des pièces qu'on veut faire joindre sont raclés avec beaucoup de soin , de manière que quoique ces bords portent l'un sur l'autre , le joint ne doit pas être plus épais que le reste de la pièce. En appliquant immédiatement l'un à l'autre les bords ainsi préparés , et les pressant avec des tenailles , ils deviennent tellement adhérens , qu'ils ne diffèrent en rien des autres parties de la corne ; et de cette manière , on peut préparer des lames de corne d'une grandeur presque démesurée. Quoique ce procédé soit fort simple , il est très-peu connu ailleurs qu'à la Chine. Peut-être aussi avons-nous oublié , dans la description que nous venons de

faire, quelques légères précautions qui peuvent être nécessaires au succès de l'opération.

La salle d'audience fournissoit encore un autre objet de curiosité qui frappa les Anglais. Sur plusieurs tables on avoit placé dans des caisses remplies de terre, des arbres nains, tels que des pins, des chênes, des orangers avec leur fruit. Aucun de ces arbres n'avoit plus de deux pieds de haut, et quelques-uns portoient des marques de décrépitude. On avoit semé sur la terre qui les entouroit, de petits monceaux de pierres qui, proportionément aux arbres nains, pouvoient être appelés des *rochers*. Ils étoient corrodés et couverts de mousse, comme s'ils étoient là depuis plusieurs siècles, ce qui servoit à augmenter l'illusion et à donner à tout l'ensemble un air d'antiquité.

Cette espèce de végétation rabougrie semble être très-estimée des chinois curieux; car on en trouve des exemples dans toutes les maisons considérables. Une partie du talent du jardinier consiste à savoir la produire; et c'est un art inventé à la Chine. Indépendamment du mérite de vaincre une difficulté, on a, grâce à cet art, l'avantage d'introduire dans des appartemens ordinaires, des végétaux qu'autre-

ment leur grandeur naturelle ne permettroit pas d'y faire entrer. Suivant les lois de la nature, les productions végétales atteignent leur état de perfection à différens périodes, après avoir acquis différentes dimensions, et passé par différens degrés de croissance. Ainsi, le cèdre du Liban emploie plusieurs années à former son tronc haut et robuste avec ses branches horizontales, avant de donner ces fleurs sans couleur, et ces petites graines qui servent à le reproduire et indiquent que sa croissance est parfaite; tandis que l'hysope, qui n'a qu'une tige courte et herbacée, produit ses fleurs et ses graines quelques mois après qu'elle est semée. Quelques arbres se reproduisent de bouture, c'est à dire, par des morceaux de jeunes branches qu'on a plantés, au lieu d'en semer les graines; et ces morceaux de branches devenus troncs au terme de croissance fixé à leur espèce, et acquérant la hauteur ordinaire, donnent à leur tour des branches avant d'être adultes ou capables de fructification. Mais, par l'art de rendre nains les grands végétaux, une branche extraite d'un arbre et insérée dans la terre, continue à donner des fruits comme si elle avoit été

greffée sur un autre arbre, au moment où la sève étoit propre à la reproduction.

La méthode qu'on emploie à la Chine, pour produire des arbres nains, est telle que nous allons le rapporter. Quand on a choisi l'arbre dont on veut tirer un nain, on met sur son tronc, et le plus près possible de l'endroit où il se divise en branches, une certaine quantité d'argile ou de terreau, qu'on contient avec une enveloppe de toile de chanvre ou de coton, et qu'on a soin d'arroser souvent pour y entretenir de l'humidité. Ce terreau reste là quelquefois toute une année, et pendant ce temps-là, le bois qu'il couvre, jette de tendres fibres, qui ressemblent à des racines. Alors la partie du tronc d'où sortent ces fibres, et la branche qui se trouve immédiatement au-dessus, sont avec précaution séparées du reste de l'arbre et plantées dans une terre nouvelle, où les fibres deviennent bientôt de véritables racines, tandis que la branche forme la tige du végétal, qui se trouve en quelque sorte métamorphosé. Cette opération ne détruit ni n'altère la faculté productive dont jouissoit la branche avant d'être enlevée du tronc paternel. Ainsi, lorsqu'elle a porté des fleurs et des fruits, elle continue à s'en couvrir, quoiqu'elle ne soit plus sur sa

première tige. On arrache toujours les bourgeons des extrémités des branches qu'on destine à devenir des arbres nains, ce qui les empêche de s'allonger, et les force à jeter d'autres bourgeons et des branchettes latérales. Ces branchettes sont attachées avec des fils d'archal et prennent le pli que veut leur donner le jardinier. Quand on a envie que l'arbre nain ait un air vieux et décrépît, on l'enduit, à plusieurs reprises, de thériaque ou de mélasse, ce qui attire des multitudes de fourmis qui, non contentes de dévorer ces matières, attaquent l'écorce de l'arbre et la corrodent de manière à produire bientôt l'effet désiré. Les procédés qu'on emploie dans ces occasions, sont quelquefois tenus secrets par les jardiniers, qui varient exprès dans leur manière d'opérer : mais les principes qui les dirigent sont suffisamment expliqués par ce que nous venons de dire. Leurs inventions prouvent plutôt leur adresse et leur patience que leur méthode ne montre du goût ; car le goût consiste à seconder la nature dans le perfectionnement de ses ouvrages, non à contrarier sa marche et à mutiler ses productions.

Tandis que les voyageurs prenoient des renseignemens sur les objets exposés dans la

salle d'audience, l'arrivée du gouverneur rappela tout-à-coup leur attention à ce qui les avoit attirés en ce lieu. Cet officier étoit accompagné d'un magistrat civil, distingué par une broderie formant un carré sur sa poitrine, et sur laquelle on avoit représenté en soie de diverses couleurs, un oiseau imaginaire, qui est le phénix des Chinois. Le gouverneur avoit, au contraire, sur sa robe une broderie qui offroit la figure d'un tigre, pour annoncer ses fonctions militaires. Cet animal est l'emblème assez vrai des maux qu'occasionne la guerre ; et un oiseau dans l'ancienne mythologie de l'Europe, annonce la sagesse, qui doit être une des qualités propres de la magistrature. Les deux officiers et quelques-uns de leurs subalternes se placèrent dans des fauteuils, couverts d'écarlate d'Angleterre, et les Anglais s'assirent sur des fauteuils pareils, qui étoient vis-à-vis des autres.

Après les premières civilités, on servit du thé. Ensuite le magistrat fit un discours, qu'il prononça avec des tons très-variés, et accompagna de beaucoup de gestes, d'après quoi on pouvoit juger qu'il avoit voulu déployer une éloquence qui fut perdue pour la plupart de ses auditeurs. Mais le sens de ses paroles étoit

que l'usage de naviguer de province en province, le long des côtes, avoit été de tout tems celui des Chinois, et devoit conséquemment être suivi de préférence dans les circonstances où l'on se trouvoit; que Chu-San n'étoit qu'un port dépendant du grand port de Ning-Pou, et ne pouvoit fournir des pilotes, tels qu'on les demandoit.

A cela, on répondit simplement que la grosseur et la construction des vaisseaux anglais exigeoient une méthode différente de celle que les Chinois avoient coutume de suivre, et que puisque Ning-Pou pouvoit fournir les pilotes qu'on ne trouvoit pas à Chu-San, on alloit s'y rendre immédiatement pour les chercher.

Le gouverneur parut aussitôt alarmé de cette intention. Il dit que le départ des Anglais pour Ning-Pou, feroit croire à l'empereur qu'ils avoient été mécontents de leur réception à Chu-San, ce qui probablement lui feroit perdre sa place et sa dignité. En prononçant ces derniers mots, il montrait du doigt un bouton rouge et rond, qu'il portoit à son bonnet, et qui annonçoit qu'il appartenoit à la seconde classe des officiers de l'empire. Les classes des personnes ainsi employées

dans l'administration , sont au nombre de neuf : hors de là il n'y a ni rang , ni dignité.

Le gouverneur , ne voulant point courir risque d'être disgracié , entreprit sans tarder de trouver des hommes propres à diriger l'escadre dans la route qu'elle vouloit faire. Il donna des ordres pour qu'on cherchât dans la ville les marins connus pour avoir été à Tien-Sing. Aussitôt qu'ils parurent , on examina en particulier leurs connoissances nautiques. Enfin il y en eut deux qui avoient beaucoup fréquenté le port de Tien-Sing ; mais qui , depuis quelque temps , avoient quitté la mer. Ils dirent que la navigation de la mer Jaune n'étoit ni difficile ni périlleuse , du moins pour des vaisseaux de la grandeur de ceux qui avoient coutume de la traverser ; qu'on trouvoit un banc de sable à l'entrée du fleuve Pei-Ho , par où l'on se rend à Tien-Sing , lequel banc de sable empêchoit d'entrer dans le fleuve les vaisseaux qui tiroient plus de sept ou huit pieds d'eau : mais , qu'à une journée ou deux de navigation les plus gros vaisseaux pouvoient trouver un port sûr dans l'île de Mi-a-Tau.

A l'instant les deux marins reçurent ordre du gouverneur de se rendre à bord du *Cla-*

rence , afin de joindre l'escadre et de la conduire à l'île de Mi-a-Tau , ou le plus près de Tien-Sing qu'il seroit possible. Mais ces hommes étoient établis à Chu-San et y avoient leurs familles , dont ils n'étoient nullement disposés à se séparer. Ils déclarèrent que leur absence nuirait à leurs propres affaires. Ils se prosternèrent devant le gouverneur , en le suppliant de les dispenser d'être employés en cette occasion. Les Anglais ne pouvoient pas parler pour ces hommes , sans renoncer , en même-temps , à avoir des pilotes , et par-là compromettre la sûreté de l'escadre. Le gouverneur déclara que la volonté de l'empereur devoit être exécutée , et ne voulut écouter aucune remontrance.

Tandis que les pilotes se hâtèrent d'aller se préparer à ce service inattendu , les voyageurs retournèrent à bord du *Clarence* , afin de ne point retarder le départ. A peine y étoient-ils , que le gouverneur s'y rendit. La curiosité n'avoit , sans doute , pas moins de part à cette visite que la politesse. La hauteur des mâts , la manière de placer les voiles au-dessus l'une de l'autre , et la dextérité des matelots en escaladant les haubans , captivoient singulièrement l'attention de cet officier.

Les navires chinois ont bien quelquefois un hunier de toile au-dessus de leur grande voile ; mais cette dernière est toujours faite de nattes, en travers de laquelle on place parallèlement des barres de bambou, bois creux, et également remarquable par sa dureté et sa légèreté. Les matelots montent sur ces barres, quand il est nécessaire qu'ils aillent au haut des mâts ; mais en général, il font les manœuvres sans quitter le pont.

Pendant que le *Clarence* étoit dans le port de Chu-San, un des Anglais qui avoit mangé à terre trop de fruits acides, fut saisi d'un violent *colera morbus*. Comme il n'y avoit point de médecin, ni de pharmacie à bord, on demanda un médecin chinois pour administrer tout de suite quelque remède au malade qui souffroit cruellement. Bientôt un docteur parut. Sans faire aucune question sur la nature et la cause de la maladie, il prit le bras gauche du malade avec beaucoup de dignité, et lui tata légèrement le pouls avec ses quatre doigts. Ensuite il leva un doigt, et continua à presser le pouls avec les trois autres, puis avec deux, et enfin avec un seul, changeant de position à plusieurs reprises, et promenant sa main en avant et en

en arrière, comme sur un clavier, depuis le poignet jusqu'à l'endroit où le pouls cessoit de se faire sentir. Pendant tout ce temps-là, il garda le silence. Il ne regardoit point le malade; mais il tenoit ses yeux fixés comme s'il avoit jugé que chaque maladie devoit être indiquée par une différente pulsation de l'artère, et distinguée par un praticien attentif. Il déclara que celle pour laquelle on l'avoit appelé, provenoit de l'estomac, ce qui étoit très-évident, d'après les symptômes sur lesquels il avoit probablement eu des renseignemens avant de venir à bord, et qui cédèrent bientôt aux remèdes qu'il administra au malade, à sa propre sollicitation.

Dès que les pilotes furent rendus à bord du *Clarence*, ce brick sortit du port de Chu-San, et en allant joindre le *Lion*, il longea l'île de Sarah-Galley, où le vent lui manqua tout-à-coup. Il fut en même temps emporté par un mascaret, qui le fit tourner plusieurs fois comme un tourbillon, et avec une extrême impétuosité. Dans ce tournoisement, le beaupré se trouva souvent à quelques pieds seulement d'un rocher qui s'élevoit perpendiculairement du sein de la mer. Les pilotes, pour qui cette situation n'étoit pas

nouvelle , furent très-utiles en empêchant de prendre l'alarme , et en assurant qu'il n'y avoit aucun risque à courir. En effet , la marée écarta bientôt le brick loin du tournant , et il jeta l'ancre la même nuit en dehors de la pointe septentrionale de Lowang. Le jour suivant , il passa le détroit de Gough , et joignit le *Lion* dans le mouillage que nous avons déjà décrit.

Pendant l'absence du *Clarence* , la députation de Chu-San et celle du gouverneur-général de la province s'étoient rendues auprès de l'ambassadeur. L'une et l'autre avoient apporté des présens de provisions , et invité l'ambassadeur et sa suite à des fêtes qu'on lui préparoit à terre. Mais il s'en excusa en alléguant qu'il lui étoit nécessaire de poursuivre immédiatement son voyage , pour se rendre à la cour de l'empereur.

C H A P I T R E X I.

Navigation dans la Mer Jaune. Entrée de l'Ambassade dans la Rivière qui conduit à Tien-Sing.

LA partie de la côte de la Chine que l'escadre avoit déjà longée depuis la frontière orientale du Tunquin jusqu'aux îles Chu-San, comprend plus d'un millier de *milles* nautiques, qui ont un sixième en sus des milles Anglais ordinaires. Mais il restoit encore une bien plus grande étendue de côtes, des îles Chu-San au port le plus près de Pékin, dans le golfe auquel cette capitale donne son nom.

A Chu-San, l'escadre se trouvoit aux bornes les plus reculées où la navigation européenne étoit encore parvenue. La mer qui s'étend de là jusqu'à dix degrés de latitude et six de longitude, étoit entièrement inconnue, excepté à ceux qui habitoient ses bords. C'est dans cette mer que se jettent les eaux du grand Wang-Ho, ou fleuve Jaune. Il entraîne, dans sa longue et tortueuse course, une si grande quantité de limon jaune, que c'est à cela qu'il doit l'épithète qui le distingue et

qu'il communique à la mer avec laquelle il mêle ses ondes.

La mer Jaune est bornée par la Chine, la Tartarie et la Corée. Ce n'étoit pas un petit avantage procuré par l'ambassade, que d'avoir une occasion de parcourir sans risque une étendue de mer si considérable, sous la direction d'hommes qui y avoient fréquemment navigué. Des deux pilotes pris, dans ce dessein, à Chu-San, l'un resta à bord du *Lion*, l'autre fut envoyé à l'*Indostan*. Quoique forcés à ce service, ils se montrèrent empressés de s'en acquitter, aussi bien qu'ils en étoient capables.

Quand un pilote européen paroît sur le pont d'un vaisseau, à bord duquel son assistance est requise, il s'empare aussitôt du gouvernail; et semblable à un dictateur romain, il exerce ses fonctions, tandis que toute autre autorité est suspendue, ou seulement mise en usage pour accroître l'obéissance due à ses commandemens absolus. Mais les chinois, pris pour diriger l'escadre, étoient trop étonnés de la nouveauté de leur situation parmi des étrangers, pour se mêler de beaucoup de choses. Ils observoient cependant avec beaucoup d'attention les préparatifs pour la con-

tinuation du voyage, et toutes les manœuvres des vaisseaux. Chacun d'eux avoit apporté une petite boussole : mais ils n'avoient ni cartes, ni instrumens pour déterminer les latitudes. Il est vrai que l'expérience locale des pilotes intelligens est regardée comme suffisante, par rapport aux côtes qu'ils fréquentent. Cependant il n'est pas rare d'avoir à bord des vaisseaux chinois, des cartes ou des dessins de la route qu'ils veulent faire, et des promontoires voisins, le tout sculpté ou gravé sur des calebasses, dont la forme répond, en quelque sorte, à la figure de la terre. Cette ressemblance peut avoir quelquefois contribué à rendre ces dessins moins erronés : mais c'est un avantage dû au hasard seul. Ni les astronomes, ni les navigateurs de la Chine, n'ont renoncé entièrement à ces notions grossières, qui ont longtemps fait croire au genre-humain que la terre entière étoit une surface plane. Ils croient, en même-temps, que leur empire est situé dans le centre de cette surface ; c'est pourquoi ils l'appellent, avec emphase, l'*Empire du Milieu*. Suivant eux, les autres pays qui l'environnent sont extrêmement bornés, et situés sur les bords de la terre, au-delà

desquels tout doit être précipice et vide affreux.

Cette ignorance de la forme de la terre empêche les Chinois de tenter de déterminer la latitude et la longitude de ses différentes parties, par l'observation des corps célestes et pour les progrès de la navigation. Mais les autres nations même, parmi lesquelles les philosophes ont fait d'importantes découvertes, appliquent rarement ces découvertes à des choses utiles, jusqu'à ce que la grande inventrice des arts sociaux, la nécessité, les porte à faire des efforts extraordinaires. Malgré leur science, malgré la fécondité et la finesse de leur esprit, les Grecs ne sont jamais parvenus au point de déterminer, avec un instrument, la position d'un vaisseau à la mer. Ils se contentoient de pouvoir connoître ce qu'il leur falloit à cet égard, en observant pendant la nuit, les étoiles, et pendant le jour, quelque partie des côtes de la Méditerranée, ou quelque'une des nombreuses îles dont elle est semée, car ce n'étoit presque jamais que dans cette mer qu'ils naviguoient. Les Chinois ont le même avantage que les Grecs. Leurs mers ressemblent à la Méditerranée par l'étrécissement de leurs limites, et par les nombreuses îles qu'on y voit de tous côtés.

On doit aussi observer que le perfectionnement de la navigation , parmi les Européens , date de la même époque où leurs passions et leurs besoins les forcèrent d'entreprendre de longs voyages sur l'immense Océan.

Quant à la boussole, elle est parmi les Chinois d'un usage général. (*Pl. XII.*) L'aiguille aimantée dont ils se servent excède rarement un pouce de longueur, et n'a pas une ligne d'épaisseur. Elle est suspendue avec une extrême délicatesse, et elle est singulièrement sensible; c'est-à-dire qu'elle paroît se mouvoir pour peu que la boîte où elle est placée change de position vers l'est ou l'ouest, quoique dans le fait la nature de l'aimant et la perfection de la machine qui le contient, consistent en ce que l'aiguille est privée de toute motion, et reste constamment pointée vers la même portion du ciel, quelle que puisse être la rapidité avec laquelle tourne la boîte du compas, ou les autres objets qui l'environnent. D'après ce que M. Barrow a remarqué, cette régularité de la boussole chinoise est l'effet d'une invention particulière. On applique un morceau de cuivre mince autour du centre de l'aiguille, et on le fixe par les bords sur la partie extérieure d'une

petite coupe hémisphérique du même métal, laquelle est renversée. Cette coupe reçoit un pivot d'acier qui sort d'une cavité faite dans un morceau de bois rond et très-léger ou de liège, qui forme la boîte de la boussole. La surface de la coupe et celle du pivot sont parfaitement polies, afin d'éviter autant qu'il est possible toute espèce de frottement. Les bords de la coupe sont proportionnellement larges, ajoutent à son poids, et font que d'après sa position horizontale, elle tend à conserver le centre de gravité dans toutes les situations de la boussole, presque en coïncidence avec le centre de suspension. La cavité dans laquelle l'aiguille est ainsi suspendue a une forme circulaire, et n'est guère plus que suffisante pour recevoir cette aiguille, ainsi que la coupe et le pivot. Au-dessus de la cavité, il y a une pièce mince de talc transparent qui empêche que l'aiguille ne soit affectée par l'air extérieur, mais permet aisément d'observer son moindre mouvement.

La petite aiguille de la boussole des Chinois a un grand avantage sur celles dont on se sert en Europe, relativement à l'inclinaison vers l'horizon; ce qui, dans les dernières, exige qu'une extrémité soit plus pesante que l'autre

pour contre-balancer l'attraction magnétique. Mais cette nécessité étant différente dans les différentes parties du monde, l'aiguille ne peut être véritablement juste que dans l'endroit où elle a été construite. Dans les courtes et légères aiguilles, suspendues d'après la manière des Chinois, le poids qui est au-dessous du point de suspension est plus que suffisant pour vaincre le pouvoir magnétique de l'inclinaison dans toutes les parties du globe. Aussi ces aiguilles n'ont jamais de déviation dans leur position horizontale.

Sur la surface extérieure de la boîte on voit des lignes concentriques ou cercles proportionnés à la grandeur de cette boîte, qui est rarement de plus de quatre pouces de diamètre. Ces cercles sont distingués par différents caractères. Il y en a huit marqués sur celui du centre, quatre desquels indiquent les quatre points cardinaux, c'est-à-dire, l'est, l'ouest, le nord, et le sud, et les quatre autres les points intermédiaires. Les mêmes huit caractères signifient aussi les huit divisions naturelles du jour ou du temps, pendant lequel la terre tourne sur son axe en poursuivant sa course autour du soleil. Chaque de ces divisions est conséquemment de

trois heures ; et les caractères qui les distinguent sont placés presque vis à-vis de la position où se trouve le soleil dans ces différentes parties du jour ; le premier, par exemple, commençant au lever du soleil, est en face de l'orient. Cette division se trouve parfaitement d'accord avec la première boussole qu'on dit avoir paru en Europe, au commencement du quatorzième siècle (1). Ce n'est qu'à mesure que les marins sont devenus plus expérimentés et plus exacts dans leurs observations, que cet instrument a été subdivisé en trente-deux points.

Sur un autre cercle de la boussole chinoise, sont tracées vingt-quatre divisions, chacune desquelles porte un caractère qui marque une vingt-quatrième partie du ciel, et une vingt-quatrième partie du jour. Suivant cette division, chaque point ou vingt-quatrième partie de la boussole comprend un nombre intégral de quinze degrés, sur les trois cent soixante, par lesquels on est convenu de diviser tous les cercles de la sphère céleste, ce qui pro-

(1) Il y a ici un petit anachronisme ; la boussole fut portée en Europe, en 1295, par le célèbre voyageur Marc-Paul, qui en fut assez long-temps regardé comme l'inventeur. (*Note du Traducteur.*)

blement a commencé à cette époque reculée, où l'on supposoit que le soleil faisoit sa course apparente dans un espace de trois cent soixante jours.

Les autres cercles, tracés sur la boussole chinoise, contiennent les caractères du cycle de soixante ans, par lequel cette nation règle sa chronologie, ainsi que d'autres caractères analogues à sa doctrine philosophique et mythologique, doctrine à laquelle elle est si attachée, que la connoissance de la boussole est aussi familière aux Chinois qui vivent à terre, qu'à ceux qui parcourent les mers.

La nature et les causes des propriétés de l'aimant ont été, dans tous les temps, l'objet de l'attention des Chinois. Leur théorie, à cet égard, comme à beaucoup d'autres, est entièrement opposée à celle des philosophes de l'Europe. Il est certain que lorsque l'aiguille aimantée, suspendue par son centre, tourne une de ses extrémités vers le nord, l'autre regarde le sud. Mais chacune retient ensuite sa *polarité* (1), et si on tourne l'aiguille par force, en sens inverse, on la voit,

(1) Ce mot n'est pas français: mais comme il est technique, j'ai cru devoir l'adopter. (*Note du Traducteur.*)

aussitôt qu'elle est en liberté, revenir à sa position première. Ainsi, le pouvoir qui attire cette aiguille, peut être supposé résider vers l'une ou l'autre portion de la terre. En Europe, on a pensé que l'aiguille aimantée avoit sa principale tendance vers le pôle nord; mais à la Chine, le pôle sud est considéré comme ayant seul le pouvoir attractif. Le nom que les Chinois donnent à leur boussole, est *ting-nan-ching*, ce qui signifie l'aiguille qui montre le sud; et dans cette boussole, il y a une marque distinctive sur le pôle méridional de l'aimant, comme dans les boussoles européennes, il y en a une sur le pôle septentrional.

L'empereur Caung-Shée, grand'père du souverain qui occupe aujourd'hui le trône de la Chine, avoit l'habitude d'écrire ses observations sur différens sujets; et ayant accueilli à sa cour de savans missionnaires, il ne fut point inattentif à leurs opinions philosophiques. Voici ce qu'il écrivit à l'occasion de la boussole: — « J'ai entendu des Européens » dire que l'aiguille obéissoit au nord. Dans » nos plus anciennes annales, il est dit qu'elle » se tourne vers le sud. Mais comme ni les » uns ni les autres n'en expliquent la cause,

» je ne vois pas qu'il y ait beaucoup d'avan-
» tage à adopter une opinion de préférence
» à l'autre. Les anciens sont les premiers en
» date ; et plus je vais en avant , plus je suis
» convaincu de leurs connoissances , relati-
» vement aux opérations et au mécanisme
» de la nature. De plus , comme toute action
» languit et est presque interrompue auprès
» du pôle nord , il est moins vraisemblable
» que le pouvoir d'attirer l'aimant vienne de
» ce côté - là. »

Dans les livres mythologiques des Chinois ,
qui sont la partie fabuleuse de l'histoire de
cet empire , on a fait aussi allusion aux pro-
priétés de l'aimant. Il y est dit que : « Sous
» le règne de Chin-Nong , un rebelle , nom-
» mé *Tchou-You* , dans l'espoir d'échapper
» à ses ennemis , et de les confondre , avoit
» trouvé le moyen de créer , à son gré ,
» d'épais brouillards , et une obscurité pro-
» fonde ; mais , pour en prévenir l'effet ,
» l'empereur inventa une machine , consistant
» en une figure qui étoit debout sur un char-
» riot , et qui avoit un bras constamment
» tendu vers le sud ; ce qui mit les troupes
» impériales en état de poursuivre le rebelle
» et de le vaincre. »

L'empereur Caung-Shée savoit fort bien que l'aiguille ne regarde pas toujours directement le nord et le sud, et que sa déclinaison n'est ni la même dans tous les pays, ni invariable dans le même lieu. Mais la sphère de la navigation chinoise est trop bornée, pour que l'expérience et les observations qui en sont le fruit, aient fait former un système sur les lois qui gouvernent la variation de l'aimant. La connoissance de sa polarité générale suffit à tous les besoins qu'en ont les Chinois; et leurs recherches, sur la plupart des sujets, paroissent avoir été principalement, mais d'une manière trop circonscrite, dirigées vers l'utilité qui pouvoit immédiatement résulter d'une pratique suivie.

Bientôt, les pilotes chinois, qui étoient à bord des vaisseaux anglais, s'aperçurent combien la perfection de la boussole leur étoit moins nécessaire qu'aux hardis navigateurs de l'Europe; car les commandans du *Lion* et de l'*Indostan*, se confiant à cet instrument, s'éloignèrent des côtes, et cinglèrent directement vers la haute mer.

L'escadre entra, dans la mer Jaune, le mardi 9 juillet 1793. Le temps étoit sombre et né-

buleux ; une brume épaisse enveloppoit l'horizon ; la lame étoit forte , et venoit de l'est sud-est. Le point d'où l'escadre devoit compter sa route , en partant de ces parages , étoit l'île appelée *Patch-Coch* , située par les vingt-neuf degrés vingt-deux minutes de latitude nord , et par les cent vingt degrés cinquante-deux minutes de longitude est. En s'éloignant de l'endroit où ils étoient mouillés par six brasses d'eau , les vaisseaux emportèrent une si grande quantité de vase , que leur sillage laissa dans l'étendue de près d'un demi-mille , une trace d'un brun jaune ; ce qui eût pu effrayer des personnes qui n'en auroient pas connu la cause , et leur faire croire qu'on naviguoit sur de hauts fonds.

Le mercredi , 10 juillet , le temps fut très-brumeux , et la lame vint constamment de l'est. Pendant la première moitié de la journée , le vent souffla du nord-ouest et de l'ouest. La seconde moitié fut presque calme. Le matin , on aperçut deux îles , que les pilotes appelèrent *Tchin-San* et *Schou-Tong-Yeng*. Elles portoient nord-ouest-quart-d'ouest , à la distance de huit ou neuf lieues. Le fond étoit de sable fin , par trente-deux et trente-sept brasses.

Le jeudi, 11 juillet, alternativement vent léger et calme pendant la première partie de la journée. Le soir, la brise se leva du côté du sud; à cinq heures, deux autres îles, petites et rocheuses, furent découvertes à l'ouest, à sept ou huit lieues de distance. Les pilotes dirent qu'elles se nommoient *Pa-Tcha-San* et *Te-Tcong*. A midi, on trouva trente-six brasses de fond.

Le vendredi, 12 juillet, dans le commencement de la journée nautique, le vent souffla du sud et du sud-est, et fut accompagné d'épais brouillards. Le fond s'éleva, presque tout-à-coup, de trente-six à dix-sept brasses: il étoit de sable gris, tacheté de noir. Les pilotes observèrent que l'escadre étoit alors vis-à-vis de la province chinoise de Kiang-Nan, et que, dans le voisinage, il y avoit de grands bancs, dont l'approche étoit annoncée par le fond sablonneux. Le matin, la brume devint si épaisse, qu'il étoit impossible de voir d'un bout à l'autre du vaisseau. Il est difficile d'expliquer pourquoi une mer peu profonde a presque toujours au-dessus d'elle une atmosphère brumeuse; mais c'est ainsi sur le banc de Terre-Neuve, et dans les autres endroits où il y a peu d'eau. L'escadre remarqua un
autre

autre fait , dont la cause est peut-être non moins inexplicable. Dans les endroits où le fond étoit le plus élevé, mais cependant couvert d'eau, il paroissoit tout-à-coup, autour des vaisseaux, des essaims de ces mouches qu'on appelle *des dragons*; et quand l'eau devenoit plus profonde, ils disparoissoient.

On fit tous les efforts possibles pour que les vaisseaux ne se séparassent pas durant le brouillard. On tira des coups de canon, signal d'usage en pareil cas. Malgré cela, l'*Indostan* s'éloigna du reste de l'escadre. Peu après, il rencontra trois grands vaisseaux chinois qui, soit par choix, soit par accident, s'étoient écartés de leur coutume de naviguer le long des côtes. Toute l'escadre trouva que la profondeur de la mer varioit si fréquemment et si soudainement, que, malgré la présence des pilotes, elle jugea à-propos de ne naviguer qu'avec des précautions extraordinaires, et quelquefois même de s'arrêter. Les sondages ne rapportoient jamais plus de quarante-deux brasses. Lorsqu'on trouvoit le plus d'eau, le fond étoit toujours vaseux, et le sable indiquoit ordinairement les hauts fonds. Les pilotes observèrent que le vent de sud-est étoit toujours accompagné des plus épais brouillards, et qu'il du-

roit ordinairement quatre ou cinq jours de suite.

Le samedi, 13 juillet, le vent souffla du sud-est; l'atmosphère fut épaisse et s'éclaircit par intervalle. On jeta à chaque instant la sonde, pour s'assurer qu'on avoit assez de fond.

Le dimanche, 14 juillet, le vent resta au sud-est. Le matin, le brouillard se dissipa quelque temps. On aperçut plusieurs oiseaux de terre, des herbes, des bambous, qui flot- toient sur la mer, et divers autres signes qui indiquoient le voisinage des côtes. Les jounques chinoises naviguoient en grand nom- bre dans ces parages, et faisoient différentes routes.

Tandis que l'*Indostan* étoit séparé du reste de l'escadre, il rencontra un petit navire de construction européenne. Une jounque chi- noise, dans les mers d'Europe, n'auroit pas occasionné plus de surprise, si l'on n'avoit pas déjà été prévenu, par un avis de Macao, qu'avant que l'escadre arrivât dans les environs, les commissaires anglais avoient envoyé, dans la mer Jaune, un navire chargé de dépêches pour l'ambassadeur. C'étoit le brick l'*Endea- vour*, commandé par le capitaine Proctor.

Il avoit à bord un jeune homme , qui parloit l'espagnol et le chinois , et vouloit offrir ses services à l'ambassade , en qualité de second interprète.

L'*Endeavour* appartenoit à la compagnie des Indes anglaise. Conformément au plan suivi par cette compagnie , qui , au milieu de ses entreprises commerciales , s'attache à favoriser les sciences , ce brick avoit d'abord été employé , sous le commandement du savant capitaine Mac-Cluer , à faire des découvertes et des observations dans le grand archipel oriental , compris dans ce qu'on appelle *les mers de la Chine*. Le capitaine Mac-Cluer étoit considéré comme un observateur non moins actif qu'intelligent. Il avoit déjà visité les îles Pelew , ou bien il s'étoit formé une haute idée de leur climat et de la disposition des habitans , à la lecture de l'intéressante relation , publiée par M. Keate , d'après les renseignemens fournis par le capitaine Wilson. Décidé à chercher , aux îles Pelew , le bonheur qu'il considéroit , sans doute , comme plus difficile à atteindre dans une société plus nombreuse et plus compliquée , mais plus corrompue , le capitaine Mac-Cluer s'occupa longtemps de son projet , et se pourvut de tout ce

qui pouvoit lui être nécessaire dans son nouvel asile. En y arrivant, il céda le commandement de son vaisseau au second capitaine, et écrivit aux agens de la compagnie, pour leur rendre compte du parti qu'il prenoit. Il leur dit, entr'autres raisons, qu'il ne se déterminoit à ce parti, que parce qu'il vouloit se distinguer par une conduite, dont on avoit déjà donné peu d'exemples. Les habitans des îles Pelew l'accueillirent avec joie et avec des distinctions honorables. Ils lui offrirent, en même-temps, de lui donner une grande autorité sur eux ; ce qu'il refusa, se contentant d'une petite portion de terre pour la cultiver, et aimant mieux se rendre utile à la patrie qu'il adoptoit, par les avis que la supériorité de ses connoissances le mettoit en état de lui donner, que d'y exercer aucune sorte de commandement. Une telle conduite étoit certainement plus propre à lui concilier l'attachement constant des insulaires, que l'usurpation d'un pouvoir qui, avec le temps, n'eût pas manqué d'exciter de la jalousie et du mécontentement. Cependant, il n'est pas sûr que quelque accident ne trouble l'harmonie qui subsiste à présent entre la race hospitalière des habitans des îles Pelew et leur nouvel hôte, et qu'il ne

change lui-même de disposition , et ne reprenne ces affections qui attachent la plupart des hommes à leurs anciens amis et à leurs habitudes premières.

Le capitaine Proctor confirma , à beaucoup d'égards , l'éloge que le capitaine Wilson a fait des îles Pelew. Loin d'avoir de la férocité dans le caractère , et de voir les étrangers avec horreur , les habitans de ces îles accueillent , avec la plus grande bienveillance , ceux qui viennent parmi eux , et admettent quelques-uns des principaux au nombre de leur noblesse , ainsi que l'ont éprouvé le capitaine Wilson et le capitaine Proctor. Le dernier , qui a vu quelques parties de la nouvelle Guinée , où les étrangers sont , au contraire , traités avec inhumanité , attribue une conduite si différente à un esprit de ressentiment , excité par des actes de trahison et de cruauté , que se sont sans doute permis quelques aventuriers , qui ont abordé sur cette côte ; et il ne pense pas que le caractère de ses habitans soit naturellement méchant.

Avant d'entrer dans la mer Jaune , l'*Endeavour* se rendit à Chu-San , où il prit un pilote , comme les premiers qu'on avoit offerts à l'escadre. Ce pilote le conduisit le long des

côtes, avec peu de danger, parce que le brick ne tiroit que quelques pieds d'eau. Il passa près de l'île de Tsung-Ming, qui est vis-à-vis du fleuve Kiang. Cette île, loin de ressembler à celles de Chu-San, est entièrement basse, et paroît formée par les terres que charie le fleuve; car, entr'elle et l'embouchure de ce fleuve, la mer est fort peu profonde. Là, la terre s'accumule bientôt jusqu'au-dessus de l'eau. Il n'est pas inutile de remarquer que, dans la carte conservée dans le palais ducal de Venise (1), et qui, pour ce qui a rapport à la Chine, a été, dit-on, tracée d'après les esquisses de Marc-Paul, ce célèbre voyageur du treizième siècle, on ne trouve point l'île Tsung-Ming. Cependant les îles Chu-San, qui ne sont pas aussi près du sud que celle-là, s'y voient distinctement. Il faut qu'à l'époque où le vénitien voyageoit dans ces contrées, cette île fut si petite, qu'il ne la crut pas digne d'être indiquée, ou si basse, qu'il passa à côté sans l'observer. Si,

(1) A Saint-Michel de Murano. Dans cette carte de Marc-Paul, est distinctement marqué le promontoire des tempêtes, que les Portugais n'ont découvert que plus de cent ans après, et auquel ils ont donné le nom de Cap de Bonne-Espérance. (*Note du Traducteur.*)

en effet , elle a crû si considérablement dans l'espace de cinq siècles , elle peut , avant cette époque , avoir éprouvé des changemens opposés. Il n'est pas difficile de concevoir qu'une terre molle , sortant graduellement de l'embouchure d'une rivière , et portée jusqu'à l'endroit où le flux s'oppose au courant de l'eau , soit propre à être , de nouveau , mise en mouvement , et emportée par quelque débordement impétueux et soudain , qui triomphe de l'obstacle que la rivière s'est elle-même formé dans son cours ordinaire.

Dans le voisinage de Tsung-Ming , et le long des côtes de la Chine , le capitaine Proctor rencontra plusieurs petites jounques , ayant des mandarins à leur bord , et croisant , par ordre de l'empereur , pour complimenter l'ambassadeur et le conduire dans le port. Mais ces mandarins s'écartoient rarement des endroits où il y avoit moins de deux brasses d'eau. Ils ne se doutoient pas que le vaisseau où étoit lord Macartney , en tiroit deux fois cette quantité , tant ils avoient peu d'idée de la grandeur , ou plutôt de la construction des vaisseaux anglais. Ceux de la Chine , quoique souvent très-gros , ont encore un fond plus plat que la plupart des vaisseaux hollandais.

Le *Lion* cingla à l'est de la route que suivoit l'*Indostan*, et plus près, quoique non pas à la vue de la côte occidentale de la péninsule de Corée, qui, de la Tartarie, s'étend droit au sud. D'un autre côté, la péninsule de Schan-Tung prolonge assez, dans l'est, le continent de la Chine, pour réduire, en cet endroit, la largeur de la mer Jaune à environ quarante lieues.

Le 15 juillet, les deux divisions de l'escadre naviguèrent, pendant une partie de la journée, avec un vent du sud accompagné d'un épais brouillard. Lorsque le temps s'éclaircit, l'*Indostan* aperçut une petite île, en forme de cône, que le pilote dit être nommée *Ka - Té - Nou*. Le lendemain, il vit la côte escarpée du promontoire de Schan - Tung, ainsi qu'une petite île au midi de cette côte. On remarqua alors qu'un léger courant portoit au nord. Là, par le résultat de plusieurs observations de la distance de la lune au soleil, on reconnut que la longitude étoit de cent vingt-deux degrés quarante minutes est; la latitude se trouva, en même - temps, de trente-cinq degrés dix minutes nord. De là, le *Lion* gouverna, en tournant au nord quart d'ouest, jusqu'à ce qu'il parvînt au trente-sixième degré vingt minutes de latitude nord.

Le fond s'éleva rapidement de quarante jusqu'à seize, quatorze et douze brasses. On trouvoit, chaque quart-d'heure, une différence de deux brasses, et le fond étoit sablonneux. Une telle diminution d'eau occasionna naturellement des craintes ; mais elles furent bientôt calmées par les rapports des bricks, qui naviguoient toujours en avant et jetoient constamment la sonde. Les assertions des pilotes auroient dû tranquilliser aussi ; mais elles avoient moins d'effet, parce que leur ignorance de la langue anglaise faisoit croire quelquefois qu'ils ignoroient leur métier.

Le 16 juillet, l'île que l'*Indostan* vit au nord-est, fut vue par le *Lion*, au nord-ouest, parce que ce dernier vaisseau étoit plus dans l'est. Toute l'escadre se réunit le mercredi 17.

Le même jour, elle aperçut deux prolongemens de terre ou caps, qui, avec l'île dont nous venons de parler, étoient probablement les premières terres reconnues par des vaisseaux, cinglant directement du midi vers le golfe de Pékin. En conséquence, le commandant de l'expédition crut devoir déterminer leur situation avec exactitude, et leur donner des noms.

Les latitudes et les longitudes de ces trois points de terre, sont :

Le cap Macartney.....	36°	54'	} Latit. nord.
Le cap Gower.....	36	57	
L'île Staunton.....	36	47	

Cap Macartney.....	{	122°	12'	} Longit. est.
		122	20	
Cap Gower.....	{	122	15	
		122	23	
Ile Staunton.....	{	122	9	
		122	17	

Quand on voit le cap Macartney, portant du nord-nord-est au nord-ouest, on y remarque six sommets très-pointus. En dedans de ce cap, est une crique, où l'escadre découvrit plusieurs bâtimens à l'ancre. Près du cap Gower, il y a un banc de rochers, lequel se prolonge, en faisant suite à une langue de terre. Comme le fond étoit mauvais, les Anglais jugèrent à-propos de ne pas s'en approcher. Cependant ils virent, en dedans de la pointe, un joli port, dont l'entrée étoit entre le cap Gower et le banc de rochers. Un grand nombre de vaisseaux étoit à l'ancre dans le port, et on découvroit au-delà une ville d'une étendue considérable.

Le jeudi 18 juillet, le vent souffla presque toujours de l'est, et le temps fut bru-

meux. L'après-midi, l'escadre passa devant un autre port, qui étoit spacieux, et où l'on voyoit plusieurs grandes jounques. Alors, l'extrémité la plus septentrionale du promontoire de Schan-Tung, portoit nord quart d'ouest, à la distance d'environ huit milles. De là, la pointe de terre la plus haute et la plus prolongée, paroissoit avoir la forme d'un cône aplati par les côtés, et sur le sommet duquel on avoit élevé une pyramide ou une pagode, dont le dôme étoit très-aigu. On comparoit familièrement ce sommet à un bonnet de mandarin. Entre le cap Macartney et la pointe, la côte est, en général, roide, et les montagnes paroissent s'enfoncer fort avant dans le pays. Elles sont entremêlées de superbes vallées, qui s'étendent le long du rivage, et sont entièrement bien cultivées. On voit aussi, sur ce rivage, des criques propres à mettre en sûreté de petits bâtimens plats, tels que sont ceux des Chinois.

Le vendredi, 19 juillet, le vent souffla de l'est-sud-est et du nord. Le temps fut encore brumeux. L'escadre, croyant avoir suffisamment dépassé la péninsule de Schan-Tung, et ayant doublé l'extrémité orientale des côtes de la Chine, gouverna ouest

quart de nord. A minuit, le brouillard devint si épais, qu'on crut devoir mettre en panne. Le lendemain matin, le temps s'éclaircit, et les vaisseaux et les bricks se trouvèrent à deux milles d'une petite île rocheuse, portant sud-est deux quarts d'est. Une pointe du continent portoit, en même-temps, sud-est deux quarts d'est, à cinq milles. Il sembloit qu'on pouvoit trouver là un port commode, du moins pour les navires qui ne tiroient pas beaucoup d'eau. En sondant à trois milles du rivage, on trouva seize et dix-huit brasses d'eau et un fond vaseux.

Le ciel, étant alors parfaitement clair, l'escadre fit voile vers l'ouest, dans une ligne parallèle à la côte, dont elle se tenoit éloignée de cinq à six milles. Depuis la petite île dont nous venons de faire mention, la pointe de terre la plus occidentale qu'on voit, est un sommet en forme de cône, qui termine une chaîne de montagnes inégales, distantes de l'île d'environ huit lieues, et portant ouest quart de sud. Une partie de cette côte est rocheuse et stérile; mais, en général, le sol y est uni, bien cultivé et bordé d'une plage sablonneuse.

Aussitôt que l'escadre eut doublé la pointe

conique dont nous venons de faire mention , elle en aperçut une autre , ayant auprès d'elle une petite montagne remarquable par une proéminence qu'elle avoit sur son sommet. Entre ces deux pointes , on gouverna presque droit à l'ouest , en longeant la côte à deux ou trois milles de distance , et ayant sept ou huit brasses d'eau. Une foule immense de peuple avoit monté sur les parties de la côte les plus élevées , afin de voir passer les vaisseaux européens. Au-delà de la dernière pointe , on entra dans une baie profonde , où l'on crut que les pilotes disoient qu'étoit le port qu'avant de partir de Chu-San , ils avoient désigné comme propre à recevoir l'escadre. Par le moyen du peuple que la curiosité avoit attiré au rivage , on découvrit bientôt qu'on étoit dans la baie de Ki-San-Seu , et que le port de Mi-a-Tau se trouvoit dans une île plus avancée vers l'ouest , de quinze lieues , mais dont la latitude n'étoit que de quelques milles plus au nord.

La baie de Ki-San-Seu est spacieuse et bien abritée contre tous les vents , excepté ceux qui règnent de l'est-nord-est à l'est-sud-est , parce que l'entrée de la baie est dans cette direction. Elle est fermée du côté du nord ,

par un groupe de dix ou douze petites îles et d'un grand nombre de gros rochers, et le continent l'entoure à l'ouest et au sud. Cette baie a au moins dix milles d'étendue de l'est à l'ouest, et presque autant du nord au sud. Elle contient deux ports ; l'un est derrière une pointe escarpée, appelée *Zeu-a-Tau*. Il a quatre brasses d'eau de profondeur, et l'escadre y vit un grand nombre de bâtimens chinois. L'autre port est à l'embouchure de la rivière *Ya-Ma-Tao*, et couvert par une langue de terre qui s'avance du côté sud-est de la baie.

Le grand nombre de jounques qu'on aperçoit dans presque toutes les baies de cette côte, annonce des échanges considérables entre ses habitans et ceux des autres provinces. Non-seulement ce commerce attire beaucoup de navigateurs, et conséquemment augmente la population, mais il produit un mouvement, une activité, qu'on ne remarque pas ordinairement parmi les tranquilles, quoiqu'industriels agriculteurs.

L'embouchure de la rivière *Ya-Ma-Tao* est traversée par une barre sur laquelle il n'y a que deux brasses et demie d'eau : mais dans la rivière même, il y en a quatre à

cinq brasses. Cette rivière a depuis un quart de mille jusqu'à demi-mille de large. Quoique derrière la baie le pays ne soit pas très-montueux, il a un aspect assez stérile, et les habitans ont l'air très-pauvres.

Entre la pointe de Zeu-a-Tau et l'une des îles qui sont à l'est, et forment le groupe dont nous avons fait mention, il y a, pour sortir de la baie, un passage dans une direction nord et sud. Quoiqu'il soit étroit, on y trouve huit, neuf et dix brasses d'eau de chaque côté du rivage : mais en avant des îles du même groupe, qui sont à l'est, il y a de petits bancs de sable, qu'on ne découvre que quand on en est très-près, parce qu'ils sont presque de niveau avec la surface de l'eau. — La pointe escarpée, ou le cap de Zeu-a-Tau, est l'extrémité d'une petite, mais haute péninsule, qui s'étend vers le nord. — Le long du centre de la grande péninsule de Schan-Tung, on voit s'étendre de l'est à l'ouest une chaîne de montagnes, dont les flancs, presque à pic, offrent à la vue des masses de stérile granit.

L'escadre passa la journée du 20 juillet dans la baie de Ki-San-Seu : mais le dimanche 21, après s'être pourvue de nouveaux pilotes, elle sortit par la passe, qui est entre

le cap *Zeu-a-Tau* et les îles, en se tenant plus près du premier que des autres. Un peu à l'ouest de la pointe la plus nord de *Zeu-à-Tau*, est une baie dans laquelle les Anglais virent entrer plusieurs jounques. Dans la carte générale de la Chine, dont l'original est maintenant entre les mains d'un personnage illustre et révérend, et qui a été tracée à grand point et avec assez d'exactitude, par les missionnaires du dernier siècle, on a désigné en cet endroit un port commode et sûr.

Après avoir dépassé la pointe est, l'escadre fit deux milles, en se dirigeant vers le nord-nord-ouest; ensuite elle fit voile au nord-ouest quart de nord, puis au nord-ouest; puis à l'ouest, longeant la côte pendant toute la route. Après avoir marché ainsi jusqu'au soir, elle fit le tour d'une projecture de terre semblable à celle de l'entrée de la baie de *Ki-San-Seu*. Là, on vit, comme la veille, les hauteurs couvertes de spectateurs. Les montagnes, qui sont par derrière la côte que l'escadre longea dans cette journée, ont un caractère particulier, et semblent être plutôt l'ouvrage de l'art que de la nature. Leurs flancs paroissent arrondis par le secours de la bêche, et sur leurs sommets, on voit de petits monceaux de terre qui

qui ont la forme des anciennes sépultures.

Quand les vaisseaux anglais eurent dépassé cette dernière pointe, ils en aperçurent une nouvelle, très-escarpée, directement à l'ouest de l'autre, et à environ huit milles de distance. La côte qui s'étend entre ces deux pointes, forme une espèce de baie, appelée la baie de Ten-Chou-Fou. Elle est ouverte à l'est et à l'ouest, mais en partie abritée au nord, par des groupes de petites îles, semées de distance en distance depuis cinq milles jusqu'à dix lieues loin du rivage. Ces îles paroissent comprendre deux fois autant d'espace que la mer a de largeur en cet endroit, laissant seulement un détroit entre le groupe le plus septentrional et le cap qui est vis-à-vis et qui dépend de la province de Léa-Tung. Parmi ces groupes, il y a deux îlots, remarquables par la régularité de leur forme de cônes tronqués, et ressemblant à deux verreries, qui s'élèvent du fond de la mer. Ils ont été probablement produits par l'explosion de quelque volcan, dont les matières étoient si légères, et l'impulsion si modérée, que ces matières sont restées dans le premier endroit où elles sont tombées, et s'amoncelant aussi graduellement, ont pris la forme régulière que nous venons de décrire.

L'escadre jeta l'ancre par sept brasses d'eau dans la baie de Ten-Chou-Fou, et à deux ou trois milles au nord-est de la ville du même nom. Le fond de la mer étoit mauvais, très-dur et rempli de coquillages. On se hâta de dépêcher le *Clarence* pour aller examiner le port de Mi-a-Tau, indiqué comme un lieu très-sûr pour l'escadre. On fit aussi partir un officier chargé d'annoncer au gouverneur de Ten - Chou - Fou, l'arrivée des Anglais. La terminaison du nom de *Ten-Chou-Fou*, signifie dans la langue chinoise, que c'est une cité du premier ordre et que plusieurs villes moyennes et petites villes dépendent de sa juridiction. Ten - Chou - Fou est bâti sur un terrain élevé, et de dessus le pont des vaisseaux, il paroissoit très-grand. Une forte muraille l'entoure.

Tandis que l'Europe étoit encore barbare et que les individus se rassembloient pour la sûreté de leurs personnes et de leurs propriétés, les embarras et les dépenses qu'occasionnoit la nécessité d'entourer des villes et de les fortifier, introduisirent, vraisemblablement, la coutume de bâtir des maisons à plusieurs étages, afin que les remparts protecteurs eussent le moins d'étendue possible.

Mais l'état de la société étoit sans doute différent à la Chine, quand les fortifications de Ten-Chou-Fou ont été construites ; car on y a renfermé une grande quantité de terrains non occupés. L'on croyoit alors que le nombre des maisons de cette ville s'accroîtroit à un point où il n'est point encore parvenu, ou bien l'espace qui reste vide servoit à des exercices militaires, ou avoit quelqu'autre destination.

Le port, ou plutôt la baie de Ten-Chou-Fou reste, non-seulement à découvert du côté de l'est et de celui de l'ouest, mais elle n'est pas très-bien abritée au nord ; car, les îles de Mi-a-Tau en sont trop éloignées pour arrêter entièrement l'effet du vent et de la grosse mer. Le fond sur lequel les vaisseaux mouillent, est en général composé de rochers durs et pointus ; et à environ un mille et un quart du rivage, il y a un dangereux banc de rochers, qui est couvert par la haute mer, et s'étend à près d'un mille de l'est à l'ouest. Au tour de ce banc, le fond s'élève si rapidement que l'approche en est très-dangereuse. Il y a, à Ten-Chou-Fou, un bassin où les vaisseaux entrent pour prendre ou déposer leurs cargaisons. Pour y entrer, on passe en-

tre deux chaussées, qui ont entr'elles de trente à quarante pieds de distance. Le terrain qui s'étend le long de la côte, est parfaitement cultivé, et s'élève insensiblement jusqu'au pied d'une chaîne de montagnes inégales, stériles, et qui paroissent être de granit.

Le passage entre Ten-Chou-Fou, et les îles de Mi-a-Tau, se nomme le *détroit de Mi-a-Tau*. Entre la haute et la basse marée, il ya une différence de sept à huit pieds d'eau. Le cours de la marée montante va vers l'est et droit à la mer, d'où il devoit naturellement venir; et la marée descendante, qui ne devoit être proprement que le reflux de l'eau vers la mer, se porte au contraire de la mer, droit à l'ouest dans le golfe de Pékin. Cet étrange phénomène n'est point occasionné par la position des îles de Mi-a-Tau, qui, en proportion de l'étendue de la mer, où elles ne s'élèvent que comme des points, sont trop petites pour arrêter le cours ou changer la direction des marées. Mais on peut donner à cet égard une explication plus satisfaisante, en considérant les limites septentrionales de la merJaune. Le flux qui entre en venant du sud, dans le passage qui est entre le promontoire oriental de Schan-Tung

et la péninsule de Corée , continue à courir avec impétuosité droit au nord , jusqu'à ce que la côte de Léa-Tung lui oppose un obstacle. Alors , il se porte le long de la côte vers l'ouest , et dans le golfe de Pékin , dont il suit la plage unie et sablonneuse , en décrivant une ligne courbe , nécessitée par la forme du golfe. Enfin , lorsqu'il arrive à Ten-Chou-Fou , il a encore assez de force pour contre-balancer , ou plutôt pour vaincre le foible effort du mascaret , qui fait le tour de la projecture des terres de la province de Léa-Tung.

Lorsque le gouverneur de Ten-Chou-Fou fut informé que l'ambassadeur étoit à bord du *Lion* , il lui envoya un présent de fruits et d'autres provisions fraîches , et vint lui rendre visite. Cet officier étoit accompagné d'un grand nombre de personnes , l'une desquelles ayant occasion de lui parler , tandis qu'il passoit sur le pont du vaisseau , tomba à genoux devant lui , et resta en cette posture tout le temps qu'elle lui adressa la parole. Les Anglais , qui avoient d'abord été étonnés de cette action , le furent encore davantage , en voyant que le gouverneur écou-
toit l'homme agenouillé avec une tranquillité

qui montrait combien il étoit accoutumé à se voir aborder de cette manière.

Cette preuve de l'extrême distance entre les rangs, ne sembloit pourtant avoir pour cause, ni la hauteur particulière de l'un, ni l'abjection de l'autre. Elle indiquoit seulement des formes et des usages établis pour maintenir l'habitude de la subordination. On considère, en Chine, ces formes et ces usages, comme plus propres à prévenir le tumulte et le désordre, que ne peut l'être, dans les autres pays, la crainte des châtimens. Quoique les individus, même égaux en rang, s'y abordent avec beaucoup de cérémonie et de mutuelles démonstrations de respect, il ne s'ensuit pas moins entr'eux une conversation libre et familière.

Dans son entrevue avec lord Macartney, le gouverneur de Ten-Chou-Fou montra, non-seulement de la dignité, mais de l'aisance et de la politesse. L'on vit en cette occasion, ainsi qu'on l'avoit déjà observé à Chu-San, que l'air de solennité qu'on a, dans plusieurs relations, attribué au caractère général des Chinois, n'étoit affecté par eux qu'en présence de ceux qu'ils considéroient comme leurs inférieurs.

Le gouverneur invita lord Macartney et sa suite à se rendre à terre, et à participer aux festins et aux spectacles qu'il leur destinoit pour correspondre en quelque sorte, ainsi qu'il le disoit, à la réception splendide que son souverain se proposoit de faire à l'ambassadeur, quand il arriveroit à la cour impériale. Mais l'ambassadeur le refusa poliment, ainsi qu'il avoit refusé le gouverneur de Chu-San, dont il avoit reçu une pareille invitation.

C H A P I T R E X I I .

*Entrée de l'ambassadeur dans la rivière
qui conduit à Tien-Sing.*

L'ÉCLAT de la réception que l'empereur destinoit à l'ambassade, devoit sans doute faire une grande impression sur l'esprit des peuples de la Chine, qui ne regardent le trône qu'avec un respect extraordinaire. Elle devoit leur inspirer, pour la nation anglaise, une considération dont les agens de la compagnie à Canton, ne pouvoient qu'éprouver des effets très-avantageux. Tout exigeoit en même-temps que les individus, qui composoient l'ambassade, tâchassent, par beaucoup de retenue et de circonspection, de ne pas occasionner des mécontentemens dans un pays où le plus petit désordre, la moindre légèreté de conduite, peuvent si aisément offenser. Il falloit que par-tout où ils iroient, ils s'efforçassent de captiver la bonne opinion des Chinois, afin de détruire les préjugés que, suivant ce que contiennent les mémoires de la compagnie, ce peuple avoit conçus contre la morale et les mœurs des Anglais.

En conséquence , lorsque l'escadre fut avancée dans la mer Jaune , et prête , suivant toute apparence , à arriver au lieu de sa destination dans le golfe de Pékin , l'ambassadeur se détermina à faire une note , qui fut publiquement lue aux équipages et aux passagers de chaque vaisseau. Ce ministre observoit dans cette note : — « Que » sans la bienveillance des Chinois , l'am- » bassade ne pouvoit accomplir les divers » et importans projets , dont l'exécution lui » étoit confiée. — Que cette bienveillance » dépendoit beaucoup de l'idée que les Chi- » nois prendroient des dispositions et du » caractère de la nation anglaise , dont ils » ne pouvoient juger que d'après la conduite » des Anglais qui venoient parmi eux. Que » l'impression qu'avoient déjà faite sur l'es- » prit de ce peuple , les étourderies com- » mises par quelques Anglais , à Canton , leur » étoit si défavorable , qu'ils les regardoient » comme les pires de tous les Européens ; » que cette impression avoit été communi- » quée au tribunal de la capitale , chargé » d'informer l'empereur de tout ce qui con- » cernoit les pays étrangers , et de l'aider de » ses conseils à cet égard.

» Qu'il étoit donc essentiel , que par une
» conduite singulièrement régulière et cir-
» conspecte de la part de ceux qui appar-
» tenoient à l'ambassade , ou qui avoient
» des rapports avec elle , on inspirât aux
» Chinois une nouvelle , mais plus juste et
» plus favorable idée des Anglais. — Qu'il
» falloit montrer même au dernier officier ,
» soit de terre ou de mer , soit civil , que la
» nation anglaise étoit capable , par l'exemple
» et par la discipline , de maintenir , parmi les
» inférieurs , la sobriété , l'ordre et la subordi-
» nation. — Que quoique le peuple de la
» Chine n'eût pas la moindre part au gou-
» vernement , la maxime invariable des
» chefs étoit de défendre le dernier des Chi-
» nois dans les différends qu'il pouvoit avoir
» avec un étranger , et même de venger
» son sang s'il y avoit lieu ; qu'on en avoit
» eu récemment un fatal exemple à Canton ,
» où un canonier anglais étant devenu la
» cause innocente de la mort d'un paysan (1) ,
» avoit été exécuté , malgré les efforts réu-
» nis de plusieurs factoreries européennes ,
» qui vouloient le sauver. Qu'on devoit con-

(1) On a vu plus haut qu'il en avoit tué deux. (*Note du Traducteur.*)

» séquemment agir avec beaucoup de pré-
» caution et de douceur, dans tous les rap-
» ports nécessaires ou les rencontres acci-
» dentelles qu'on auroit avec quelqu'individu,
» fût-il le dernier du pays.

» L'ambassadeur, qui savoit bien qu'il
» n'avoit pas besoin de recommander à sir
» Erasme Gower, de faire tous les régle-
» mens que la prudence pouvoit dicter en
» cette occasion, pour les personnes qui
» étoient immédiatement sous ses ordres,
» et qui espéroit que le capitaine Mackin-
» tosh en feroit de même pour les officiers
» et l'équipage de l'*Indostan*, ne doutoit pas,
» non plus, que ces réglemens justes, néces-
» saires et propres à faire estimer le nom
» anglais et à favoriser les interêts de la pa-
» trie dans des contrées si éloignées d'elle,
» ne fusse suivis avec joie et avec exacti-
» tude; qu'il se flattoit aussi que de pareils
» motifs agiroient sur les personnes attachées
» à l'ambassade ou à son service.

» Son excellence déclara que, comme elle
» seroit prête à soutenir ceux qui le méri-
» teroient, et à faire un rapport avanta-
» geux en leur faveur, elle croiroit aussi,
» en cas de mauvaise conduite ou de désor-

» béissance à ses ordres , devoir en rendre
» compte avec la même exactitude , et même
» suspendre ou congédier les fautifs , si l'oc-
» casion le requéroit. Que si l'on offensoit
» un seul Chinois , ou si l'on commettoit
» un crime punissable par les lois du pays ,
» elle ne se croiroit point obligée de s'en
» mêler , pour tâcher de mitiger ou d'arrê-
» ter la sévérité de ces lois.

» L'ambassadeur comptoit que le lieute-
» nant-colonel Benson , commandant de sa
» garde , tiendrait un œil attentif sur les
» soldats qui composoient ce corps. La vi-
» gilance , quant à leur conduite personnelle ,
» étoit non moins nécessaire dans les cir-
» constances où ils se trouvoient , qu'elle ne
» l'eût été , quoique par d'autres motifs , en
» présence d'un ennemi , en temps de guerre.
» La garde devoit se tenir constamment ras-
» semblée , et s'exercer régulièrement à toutes
» les évolutions militaires. Aucun des soldats
» ne pouvoit s'absenter des vaisseaux , ou des
» endroits qu'on fixeroit à terre pour leur
» demeure , sans la permission de son excel-
» lence ou de l'officier commandant.

» On ajouta qu'aucun des ouvriers ou des
» domestiques ne sortiroit du vaisseau , ou

» de la maison qu'il habiteroit , sans la per-
» mission de l'ambassadeur ou de M. Max-
» well; que son excellence s'attendoit que
» les personnes de sa suite donneroient l'exem-
» ple de la subordination, et la prévien-
» droient lorsqu'elles voudroient s'absenter
» du vaisseau ou de leur habitation à terre.

» L'ambassadeur enjoignoit , de la manière
» la plus expresse, à toutes les personnes
» dépendantes des vaisseaux , ainsi qu'à celles
» de sa suite , à ses gardes, à ses ouvriers ,
» à ses domestiques , de n'offrir de vendre
» ou d'acheter , sous aucun prétexte , la moïn-
» dre espèce de marchandise , sans qu'il en
» eût préalablement accordé la permission.
» Qu'une ambassade à Pékin étoit dans la
» nécessité d'éviter toute espèce de trafic ; et
» que la compagnie des Indes avoit renoncé
» aux bénéfices qu'elle lui offroit , et à em-
» barquer à bord de l'*Indostan* des marchan-
» dises pour être vendues , parce qu'une am-
» bassade perdroit son importance et sa di-
» gnité aux yeux des Chinois , et n'auroit
» aucun des effets qu'on en attendoit , rela-
» tivement au commerce , si l'on découvroit
» que les personnes de la suite de l'ambassadeur ,
» ou ayant quelque rapport avec lui , s'étoien.

» occupées à faire le moindre marché dans l'es-
» poir de gagner ; marché qu'on ne manque-
» roit pas de représenter bientôt comme un
» système général de trafic. — Son excellence
» promettoit de se relâcher de cette rigueur
» aussitôt que ses négociations seroient assez
» avancées pour qu'elle fût sûre du succès
» de sa mission, et quand la permission
» qu'elle donneroit à un Anglais de disposer
» de quelque marchandise, seroit considérée
» comme une faveur accordée à l'acheteur
» chinois.

» L'ambassadeur saisit cette occasion pour
» déclarer enfin, qu'il étoit fermement dé-
» terminé par le sentiment du devoir que
» lui imposoit sa mission, à surveiller, à
» découvrir, à punir, autant qu'il seroit en
» son pouvoir, les crimes, la désobéissance
» à ses ordres, et toute conduite tendante à
» nuire au succès de l'ambassade, à lui occa-
» sionner quelque embarras, ou bien à décré-
» diter le nom anglais : mais qu'il se croiroit
» heureux, s'il étoit jamais à même de faire
» connoître le mérite, de le récompenser,
» ainsi que de favoriser les intérêts et secon-
» der les vœux des personnes qui l'accom-
» pagnent en cette occasion, autant que

» ce seroit d'accord avec son honneur et le
» bien public. »

Ceux qui désirent déjà de savoir quel fut l'effet de cette note sur les personnes à qui elle étoit adressée, seront bien aises d'apprendre que non-seulement l'ambassadeur se crut obligé de rendre un compte favorable de leur conduite, mais qu'un mandarin d'un des premiers rangs, lequel accompagna partout l'ambassade, déclara au moment où il se sépara d'elle, que le même nombre de Chinois pris dans les différentes classes de la société, ne se seroit pas conduit avec autant de tranquillité et de décence.

Les précautions qui restoient à prendre par l'ambassadeur, avant qu'il entrât en Chine, concernoient en partie la situation de l'escadre en son absence. Le premier objet étoit de savoir si elle pourroit avoir un asile sûr dans le port de Mi-a-Tau. Lorsque le brick le *Clarence* en fut de retour, l'officier qui le commandoit rapporta qu'un banc de rochers, s'étendant nord-est quart de nord et sud-ouest quart de sud, à deux milles en dehors de l'extrémité est de Chan-San, la plus orientale des îles Mi-a-Tau, formoit dans la baie de cette île, le seul abri du côté de l'est. Le

continent qui s'étendoit derrière la ville de Ten-Chou-Fou, garantissoit en partie cette baie du vent de sud, comme l'île même la mettoit à l'abri du vent du nord. Elle restoit entièrement exposée du côté de l'ouest : malgré cela, le mouillage y étoit bien préférable à celui en-dehors de Ten-Chou-Fou. Mais le banc de rochers étoit très-dangereux et ne pouvoit pas être approché de plus près que l'endroit où il y avoit neuf brasses d'eau, parce que le fond s'élevoit rapidement. Le *Clarence* jeta l'ancre dans cette baie à un mille du rivage, par sept brasses d'eau, et sur un fond argileux. L'île a environ trois milles de longueur et presque autant de largeur. Elle est bien peuplée, bien cultivée, et on y fait beaucoup de commerce.

L'île au centre du groupe est proprement Mi-a-Tau. Entr'elle et la première, il y a une baie dont les issues sont nord et sud et n'ont pas plus d'un quart de mille de large, mais n'offrent aucun danger. Cette baie est sûre et suffisante pour contenir près de cent vaisseaux, pourvu qu'ils ne tirent pas plus de trois brasses d'eau. Le fond en est argileux, et conséquemment propre à bien tenir les ancres. L'île est plus petite que Chan-San ; mais il

y a proportionnément autant de population, et la culture y est aussi bien entretenue.

Kei-San est la plus occidentale de ce petit groupe d'îles. Elle forme avec la dernière, c'est-à-dire Mi-a - Tau, une excellente baie pour les vaisseaux qui ne tirent pas plus de deux ou trois brasses d'eau. Un dangereux banc de rochers est en dehors de la pointe ouest de l'île, s'étend nord-est et sud-est à un mille, et ne peut être approché à un câble de distance, parce que là on ne rencontre que trois brasses d'eau. Ce banc doit être laissé à gauche, quand on entre dans la baie qu'il défend du côté de l'ouest. On voit à Kei-San plusieurs villages considérables. Le plat pays y est bien cultivé; mais les montagnes y sont tout-à-fait stériles. Vis-à-vis de la pointe escarpée, qui est à l'ouest, on trouve six brasses et demie d'eau à un mille du rivage.

Le rapport du *Clarence* ne laissa point d'espoir de trouver un abri permanent à Mi-a-Tau pour des vaisseaux de la grandeur du *Lion* et de l'*Indostan*, et acheva de détruire la confiance qu'on pouvoit avoir eue dans les pilotes chinois, qui avoient fait une description si favorable du port de cette île.

Avant de hasarder l'escadre dans le golfe de Pékin, dont le détroit de Mi-a-Tau peut être considéré comme l'entrée, sir Erasme Gower résolut d'envoyer un officier examiner particulièrement l'embouchure de la rivière qui s'y jette, après avoir passé à Tien-Sing, afin de savoir exactement si les vaisseaux pouvoient s'y risquer, s'ils trouveroient un port sûr pendant qu'ils seroient obligés de rester dans le voisinage.

Le *Jackall* fut expédié pour prendre ces renseignements. A peine étoit-il parti, qu'un nouveau pilote chinois fut recommandé, comme connoissant parfaitement le golfe de Pékin et la rivière qui conduit à Tien-Sing. C'étoit un homme d'un aspect vénérable, ayant des manières décentes, et paroissant fort bien entendre la navigation. Il assura qu'il y avoit un port excellent, et que les plus grands vaisseaux pouvoient trouver assez d'eau à six milles du Pei-Ho, c'est-à-dire, de la rivière Blanche, qui passe à Tien-Sing; et pour démontrer la vérité de son assertion, il présenta une esquisse du port, avec sa situation relative à la côte septentrionale du golfe et à l'embouchure de la rivière.

La baie de Ten-Chou-Fou, où l'escadre

se trouvoit alors, étoit si peu sûre, qu'il n'y avoit pas apparence qu'on pût la changer pour une pire, même quand les rapports du nouveau pilote auroient été inexacts. On se détermina donc aussitôt à entrer sans plus de délai dans le golfe de Pékin.

Dans l'après-midi du 23 juillet, le vent étant à l'est, l'air doux et le temps très-beau, l'escadre mit à la voile, laissant les îles de Mi-a-Tau à droite. La côte occidentale, qui entoure la pointe escarpée de Ten-Chou-Fou est très-plate, et on pouvoit à peine la voir de dessus le pont des vaisseaux. Il y a une grande crique dans cette partie de la côte, ou bien une île basse en est tout près, car on vit les mâts de plusieurs jounques en dedans de la terre.

Lorsqu'e, depuis, le *Lion* quitta le golfe, il découvrit un très-grand banc qui s'étend est quart de sud, et ouest quart de nord, à la distance de deux milles, avec trois brasses et demi d'eau dans l'endroit où il est le plus élevé. De là, la pointe escarpée de Ten-Chou-Fou porte est quart de sud à huit ou neuf milles de distance, et l'île de Kei-San, nord quart d'ouest.

Tout le reste du jour du 23 juillet, les son-

dages furent irréguliers. On trouva alternativement douze, neuf, et quinze brasses d'eau, mais plus souvent douze.

Le mercredi, 24 juillet, la brise souffla modérément du sud-est, et le temps fut très-beau. Vers les trois heures du matin, le fond s'éleva, tout-à-coup, de quatorze à neuf brasses, et bientôt après à six et demi. Au même instant, le *Clarence* qui marchoit en avant, tira plusieurs coups de mousquet, pour avertir du danger; et les vaisseaux, faisant un détour, gouvernèrent est-sud-est. On entendoit distinctement la lame qui se brisoit sur les rochers ou sur les hauts fonds. A six heures du matin, le temps étoit presque calme. On vit une longue rangée d'îles sablonneuses qui s'élevoient à peine au-dessus de la surface de l'eau. A midi, les extrémités de ces îles portoient, d'après la boussole, de l'ouest quart de nord au nord; le dernier point à la distance d'environ huit milles. Sur la plus orientale de ces îles est un bâtiment très-élevé, que le pilote nous dit être destiné à avertir les vaisseaux, pendant la nuit, de se tenir loin des bancs de sable dont ces îles sont environnées.

Le jeudi, 25 juillet, le vent souffla du sud

et du sud-ouest, mais avec peu de force. Le temps fut beau. L'escadre faisant aisément sa route, gouverna à l'ouest, en inclinant un peu au sud-ouest pour éviter les îles basses. L'eau diminua régulièrement depuis quinze à sept brasses. Alors on vit une autre île basse, qui portoit au nord, à la distance d'environ sept milles. De là on gouverna à l'ouest jusqu'à minuit, lorsque le *Clarence* fit signal de danger. Le *Lion* avoit cependant encore six brasses d'eau. Les vaisseaux se tournèrent vers le sud-est, et trouvèrent bientôt une profondeur de dix brasses. Après avoir fait environ quatre milles dans cette direction, ils revirèrent à l'ouest-nord-ouest et firent encore quatre milles ; mais l'eau diminuant tout-à-coup jusqu'à six brasses et demie, ils jetèrent l'ancre.

Le lendemain, 26 juillet, il tomba beaucoup de pluie jusqu'à midi, et le soir il y eut pendant plusieurs heures de suite, des éclairs et des coups de tonnerre, d'une force, dont peu de personnes, à bord du *Lion*, se rappeloient d'avoir jamais vu d'exemple. Les éclairs couvroient le ciel d'un voile immense de flamme livide, et étoient accompagnés d'éclats de tonnerre, qui, en se prolongeant, ressem-

bloient au feu roulant d'une armée qui tire avec précision. Cependant la mer n'étoit aucunement agitée par les secoues de l'atmosphère, et les vaisseaux restèrent tranquillement mouillés sur une seule ancre.

Lorsque l'orage eut cessé, on aperçut le *Jackall*, qui revenoit de l'ouest. Il étoit environné d'un nombre immense de vaisseaux chinois faisant la même route que lui. De dessus le pont du *Lion*, on ne découvroit point la terre, mais les arbres et des maisons dont on voyoit le faite, offroient une perspective singulière; ils sembloient suspendus dans les airs. Cependant, du haut des mâts, on vit presque au niveau de la surface de l'eau, une plage sablonneuse, s'étendant du nord-ouest à l'ouest, et à environ quatre lieues de distance du vaisseau.

D'après le rapport du lieutenant Campbell (1), qui avoit été envoyé avec le *Jackall* pour reconnoître la côte, la rivière Pei-Ho, venant de Tien-Sing, étoit à quinze milles de distance de l'endroit où l'escadre venoit de mouiller. Une barre s'étendant du nord-nord-est au sud-ouest, est au-devant de l'embouchure de la rivière. A mer basse,

(1) Maintenant capitaine Campbell.

il n'y a pas plus de trois ou quatre pieds d'eau par-dessus cette barre, et en plusieurs endroits elle reste presque à sec. La marée monte de cinq ou six pieds à l'embouchure de la rivière, et lorsque la lune est dans son plein, ou qu'elle change de quartier, la mer est haute vers les trois heures et demie. A cinq ou six milles en dehors de l'embouchure de la rivière, on voit sur la barre un grand bambou, avec quelques autres plus petits, plantés presque en droite ligne jusqu'au rivage, et servant à diriger les vaisseaux qui entrent dans la rivière. Il faut alors qu'on longe ces bambous de très-près en les laissant à babord, c'est-à-dire à gauche. En gouvernant ouest quart de nord suivant la boussole, et allant droit à un fort, placé sur le côté sud-ouest de la rivière, on prend la meilleure passe. La rivière a environ un tiers de mille de large à son embouchure, et trois brasses de profondeur, quand la mer est basse. — En donnant ces détails, le lieutenant Campbell ajouta qu'on disoit qu'il y avoit, de l'embouchure de la rivière jusqu'à Tien-Sing, trente ou quarante milles, par terre, et le double de chemin par eau.

Quant au port promis par le pilote, on

n'en avoit pas découvert la moindre trace. On avoit seulement vu qu'on pourroit trouver quelque'abri contre la grosse mer derrière les îles de sable; mais on n'espéroit pas qu'il y en eût contre le vent. La situation de ces îles étoit exactement conforme à l'esquisse qu'en avoit donnée le pilote, et l'on voyoit par derrière elles, les mâts de plusieurs jonques à l'ancre. Cependant le peu d'espérance d'y trouver un bon mouillage pour l'escadre, empêcha de les examiner. Un léger aperçu des terres qui environnent ce golfe, suffisoit pour montrer que vraisemblablement il n'y avoit point un bon port sur les côtes.

Un bon port se trouve, en général, entre des masses de rochers, ou au moins entre des monceaux considérables de terre compacte rassemblés par quelque'opération extraordinaire, ou quelque convulsion de la nature, qui en même-temps laisse à la mer un passage, que ces exhaussemens de terres ou de rochers protègent contre la fureur des vents et des vagues. Mais le pays qu'on voit à l'extrémité du golfe de Pékin, est entièrement dépourvu de ces masses solides et élevées, capables de devenir un boulevard derrière lequel les vaisseaux puissent trouver une retraite sûre. Au

lieu de ce boulevard, on n'aperçoit qu'une surface basse, unie et formée par le dépôt graduel du sol, que les eaux entraînent des montagnes de l'intérieur du pays. Ce dépôt a comblé toutes les inégalités des endroits où il a eu lieu, et il a formé près de la mer, une ligne régulière où l'on ne trouve aucun abri. Sans doute une partie des eaux tombant des montagnes est rassemblée en ruisseaux qui grossissent, se réunissent, et forment des rivières. Mais le mouvement qu'ont acquis ces eaux en descendant des hauteurs, est ensuite ralenti proportionnellement à l'étendue de plat pays qu'elles traversent. La terre paroît gagner chaque jour sur la mer, et conséquemment à mesure que l'étendue du plat pays augmente, on peut croire que la rivière perd une partie de la force avec laquelle elle a coutume de charier et de disperser, dans le golfe, la terre qu'elle a emportée des montagnes. Enfin, cette terre s'est accumulée un peu au-dessous de l'embouchure de la rivière et forme la barre qui la traverse complètement.

Cependant, la barre n'empêche pas la navigation des vaisseaux chinois. Il y en a qui portent trois ou quatre cents tonneaux ;

mais ils ont un fond si plat, et une mâture et des agrès si légers, que plusieurs d'entre eux passèrent par-dessus la barre de la rivière, tandis que le *Jackall*, qui n'étoit tout au plus que du port de cent tonneaux, eut beaucoup de peine à les suivre. Il est vrai que ce brick étoit construit pour naviguer avec les vents variables et souvent contraires, qui soufflent dans les mers d'Europe, et qu'en conséquence il tiroit une double quantité d'eau, c'est-à-dire, qu'il s'enfonçoit deux fois autant dans la mer, que les jounques chinoises d'un port égal au sien. L'inconvénient de perdre l'avantage du vent, lorsqu'il vient par côté, inconvénient auquel sont exposés les vaisseaux européens, qui ont un fond trop plat, ne se fait pas beaucoup sentir dans les mers de la Chine, où en général les vaisseaux ne naviguent qu'avec une mousson favorable. En outre, les voiles des jounques chinoises sont faites pour tourner aisément autour des mâts, et forment un angle si aigu avec les côtés des vaisseaux, qu'elles se présentent fort bien au vent, malgré le peu de prise que la jounque a sur l'eau.

M. Hüttner, cet étranger dont nous avons

fait mention (1) dans le chapitre second du premier volume, accompagna le capitaine Campbell dans son expédition à l'embouchure de la rivière Pei-Ho. Voici ce qu'il rapporta : — Il vit, en entrant dans la rivière, un nombre considérable de jonques chargées d'une multitude d'hommes, dont la plupart étoient sans doute attirés par la curiosité de voir des vaisseaux européens à la voile. Quelques-unes des jonques alloient à la rame; et alors le patron chantoit une chanson mélodieuse, et à chaque couplet les rameurs répondoient en chœur. Non-seulement ce chant étoit un amusement pour eux, mais il leur servoit à captiver leur attention, et à rendre plus égal le mouvement de leurs avirons.

Le *Jackall* fut bientôt accosté par un canot, dans lequel il y avoit des soldats qui prièrent les Anglais de mouiller pour attendre l'arrivée d'un mandarin chargé de prendre d'eux quelques informations. Ce mandarin ne tarda pas à se rendre à bord avec une nombreuse suite. Dès qu'il sut que le *Jackall* appartenoit à l'ambassade, il fit plusieurs ques-

(1) C'étoit l'instituteur du jeune Staunton, page de l'ambassadeur. On trouvera la traduction du voyage de M. Huttner à la suite de celui-ci. (*Note du Traduct.*)

tions sur lord Macartney, et sur les présens destinés à l'empereur. On ne lui fit que des réponses générales. Mais un moment après, il essaya d'obtenir des renseignemens plus particuliers en changeant la manière et la forme de ses questions ; et il n'employa pas peu d'adresse pour parvenir à son but. Quoiqu'incommode par le mouvement du brick et par l'odeur du goudron, il resta long temps à bord, afin d'avoir le temps de s'informer de la grandeur, de la force des vaisseaux qui portoient l'ambassade, et du nombre d'hommes et de canons qu'ils avoient. Pendant ce temps-là, un homme de sa suite écrivoit et sembloit prendre note de tout ce qui se passoit. Le mandarin conclut en déclarant que l'empereur avoit donné des ordres pour que l'ambassade fût convenablement reçue, et il offrit de fournir toutes les choses dont elle pouvoit avoir besoin.

Le *Jackall* étant obligé de rester dans la rivière jusqu'à la haute mer du lendemain, le capitaine Campbell et M. Hüttner furent invités à se rendre à terre, où on les traita fort bien. On les examina pourtant d'une manière assez incommode, et on répéta les questions qu'on leur avoit faites à bord. On

leur demanda aussi quelle espèce de nourriture prenoit ordinairement l'ambassadeur et sa suite, et comment vouloit voyager son excellence. On observa, en même temps, qu'à la Chine les personnes d'un rang élevé voyageoient par terre, tantôt dans des chaises à porteur, tantôt dans des voitures à deux roues, ou bien par eau, dans des bateaux commodes et légers, méthode qu'on préféreroit toutes les fois qu'elle étoit praticable : mais que l'ambassadeur et sa suite feroient ce qui leur conviendrait le mieux.

Les mandarins demandèrent aussi des informations sur les marchandises qu'ils supposoient qu'on portoit pour vendre à Pékin, et dirent qu'on pourroit les déposer avec sûreté et les vendre avec avantage dans les quatre églises chrétiennes qu'il y avoit dans cette ville. L'idée de trafic étoit tellement associée avec celle d'Anglais, dans l'esprit des Chinois, qu'ils ne regardoient les hommes de cette nation que comme des vendeurs et des acheteurs de marchandises, et qu'ils avoient beaucoup de peine à croire que ceux qui composoient l'ambassade ne fussent pas des commerçans. Enfin, ils ne pouvoient se persuader que les vaisseaux de guerre

ne portoient jamais de marchandises pour vendre, et que dans ceux de l'escadre il y avoit très-peu de chose, excepté ce qui étoit destiné à être offert en présent à la cour impériale.

La proposition faite, avec si peu de cérémonie, de convertir des églises en boutiques pour la vente des marchandises, peut paroître singulière à un Européen, mais n'a rien d'extraordinaire pour les Chinois; car, les lieux où ils célèbrent leurs cérémonies religieuses, sont employés à des objets d'utilité, quels qu'ils soient, lorsque l'occasion le requiert. La conversation que nous venons de rapporter se tint dans un temple, et quelques-uns des prêtres qui le desservoient, se faisoient remarquer dans la foule, par le contraste qu'offroient leurs barbes blanches et leurs robes de soie couleur de rose.

Quand les mandarins furent informés que les vaisseaux anglais ne pouvoient pas passer la barre, ils imaginèrent aussitôt qu'ils étoient d'une grandeur immense, et que les présens qu'ils portoient devoient être proportionnés à cette grandeur. Ils donnèrent ordre de préparer des jounques pour mettre à terre ces présens, ainsi que les passagers et leur

bagage. On prépara, près de l'embouchure de la rivière, une maison considérable pour recevoir l'ambassadeur, et l'on crut qu'il y demeurerait quelques jours pour se reposer des fatigues d'un si long voyage. Les mandarins remarquèrent, en même-temps, que son excellence n'avoit pas besoin de se hâter de se rendre dans la capitale, parce que l'anniversaire du jour de naissance de l'empereur étoit encore très-éloigné. Ils n'imaginoient pas qu'une ambassade pût être autre chose qu'une visite, ou un message pour complimenter leur souverain sur l'anniversaire de sa naissance, ou à l'occasion de quelque autre solennité.

A peine M. Hüttner étoit de retour à bord du *Lion*, qu'on vit paroître plusieurs jonques chinoises, chargées d'animaux vivans, de fruits, de légumes et d'autres provisions, en si grande quantité, que les Anglais n'en purent accepter qu'une partie et furent forcés de renvoyer le reste. Peut-être est-il assez intéressant de donner ici l'état des objets envoyés, en une seule fois. Le voici : — Vingt jeunes bœufs ; — cent vingt moutons ; — cent vingt cochons ; — cent têtes de volaille ; — cent canards ; — cent soixante sacs de farine ; —

quatorze caisses de pain ; — cent soixante sacs de riz ordinaire ; — dix caisses de riz rouge ; — dix caisses de riz blanc ; — dix caisses de menu riz ; — dix caisses de thé ; — vingt-deux boîtes de pêches sèches ; — vingt-deux boîtes de fruits confits au sucre ; — vingt-deux caisses de prunes et de pommes ; — vingt-deux boîtes d'ochras ; — vingt-deux boîtes d'autres végétaux ; — quarante paniers de gros concombres ; — mille giromons ; — quarante paquets de laitue ; — vingt mesures de pois en cosse ; — mille pastèques ; — trois mille melons musqués ; — quelques jarres de vin doux et de liqueurs ; — dix caisses de chandelle ; — trois paniers de porcelaine.

Ce fut avec la même abondance et la même générosité que les Anglais reçurent constamment des provisions , sans avoir jamais besoin d'en demander. Certes , l'hospitalité et les attentions de toute espèce , avec lesquelles l'ambassade et l'escadre furent traitées dans toutes les occasions , mais principalement dans la baie de Turon , aux îles Chu-San , à Ten-Chou-Fou , et à l'embouchure du Pei-Ho , ne peuvent se rencontrer que dans l'Orient.

Deux des premiers mandarins , l'un civil , l'autre militaire , que la cour avoit nommés
pour

pour recevoir l'ambassadeur, vinrent avec une suite nombreuse, lui rendre leurs respects à bord du *Lion*. Il sembloit que c'étoit la première fois qu'ils alloient sur la mer, et bien certainement ils n'avoient jamais vu de vaisseau de la construction, de la grandeur et de la hauteur du *Lion*. Ils ne savoient comment s'y prendre pour escalader le côté du vaisseau. On fit descendre des fauteuils attachés avec des cordes, et, par le moyen de poulies, ils furent hissés sur le pont. Cette manière de monter, aisée, rapide, mais en apparence périlleuse, excita leur crainte, non moins que leur admiration.

Dans l'empressement de remplir leur devoir, en faisant cette prompte visite à l'ambassadeur, les deux mandarins avoient traversé la barre dans la première jounque qui s'étoit offerte, et qui n'étant pas arrangée pour porter de tels personnages, se trouvoit remplie de monde, peu commode et même malpropre. Aussi, ils en furent encore plus frappés de l'ordre et de l'air guerrier, qui régnoient sur le pont du *Lion*. Quand on les introduisit dans la grand'chambre de l'ambassadeur, ils admirèrent sa capacité, son élégance, ainsi

que toutes les choses commodes, qu'on avoit pratiquées dans le vaisseau.

Ils complimentèrent l'ambassadeur, et au nom de l'empereur et en leur propre nom, sur ce qu'il étoit heureusement arrivé, après avoir traversé une immense étendue de mers. Ils lui dirent que la cour impériale les avoit chargés d'accompagner l'ambassade; que l'intention de leur souverain étoit qu'elle fit un voyage sûr et agréable: qu'ils étoient disposés à y concourir; et certes, ils le prouvèrent. Leur conduite mérite qu'on en fasse une mention particulière dans cet ouvrage.

Le mandarin de l'ordre civil étoit un homme grave, mais non austère. Tout annonçoit en lui un esprit droit et solide. Il ne s'empressoit jamais de parler, et ne se soucioit ni de dire rien de brillant, ni de se laisser éblouir par les autres. Le désir de remplir son devoir avec fidélité et avec bienveillance sembloit être la seule chose qui l'occupât. Il avoit été instituteur d'un des enfans de la famille impériale; et on le regardoit comme un homme instruit et judicieux. Il portoit l'honorable distinction d'un bouton bleu sur son bonnet. Tous les mandarins ou autres personnes revêtues de quelque autorité, depuis le

premier ministre jusqu'au dernier huissier , sont divisés en neuf classes , et portent ainsi des boutons ou petits globes sur leurs bonnets ; mais ces boutons sont de différente couleur et de différente matière. En outre , les mandarins sont distingués par des habillemens particuliers , afin que , reconnus du peuple et des étrangers , ils soient sûrs d'obtenir le respect qui convient à leurs personnes , et l'obéissance qui est due à leurs ordres. Le mandarin civil , qui accompagnoit l'ambassade , avoit le titre de *tazhin* , c'est-à-dire , *grand*. Son nom de famille étoit *Chow*.

Le mandarin militaire , qui accompagnoit *Chow - ta - zhin* , étoit ce qu'on doit être dans sa profession , simple , franc et brave. Son nom étoit *Van* ; et comme il avoit le même titre que l'autre , on l'appeloit *Van-ta-zhin* , ou *Van* , le *grand* (1). Indépendamment du globe rouge , qu'il portoit sur son bonnet , il devoit à ses services une autre marque d'honneur. Ce n'étoit , à la vérité , qu'une plume tirée de la queue d'un paon : mais elle lui avoit été donnée par l'empe-

(1) Van-ta-zhin est devenu , sous le règne du successeur de Tchien-Long , grand colao , ou premier ministre. (*Note du Traducteur*)

reur, avec la recommandation de la porter pendante à son bonnet (1). On voyoit sur son corps plusieurs blessures, qu'il avoit reçues dans les batailles. La nature l'avoit rendu propre à suivre la carrière des armes. Il étoit droit, bien musclé, et d'une taille au-dessus de la médiocre. (*Pl. XIII.*) Sa force, son agilité et ses autres qualités martiales, étoient très-estimées dans les armées chinoises, où l'arc et la flèches sont encore en usage, et préférés aux armes à feu. Il ne se vantoit point; mais on s'apercevoit quelquefois qu'il sentoit le mérite de sa valeur et de ses services. Cependant, loin d'avoir de l'arrogance et de la brutalité, il portoit sur son visage un air de bonté naturelle, et ses manières

(1) Il est représenté dans la gravure (*Pl. XIII*) avec son costume ordinaire, consistant en une courte et large robe de toile de coton, et une veste de dessus en soie brodée. A sa ceinture pendent son mouchoir, son couteau et ses batonnets dans un étui, et des bourses remplies de tabac. Ses pouces sont armés de deux anneaux d'agate, dont il se sert pour tirer de l'arc. Le fer des flèches qui remplissent son carquois est de formes différentes, barbelé en losange. Ses bottes sont de satin avec d'épaisses semelles de papier, chaussure ordinaire des mandarins et des chinois de distinction.

attestoient qu'il aimoit à obliger. Sa conversation étoit enjouée et badine. Il écartoit volontiers toute réserve, et traitoit ses nouveaux amis avec la familiarité d'une ancienne connoissance.

Une troisième personne de grande considération, un homme de race tartare, avoit été envoyé comme le principal légat de l'empereur, qui lui-même est d'une dynastie tartare. Mais le légat, naturellement hautain, et en outre, craignant beaucoup la mer, avoit attendu à terre l'ambassadeur. Les deux autres envoyés, quoique d'un caractère différent du tartare, n'étoient pas plus disposés à se confier à un élément dangereux; mais étant chinois d'origine, comme de naissance, ils se crurent obligés à une obéissance plus stricte, et ils eurent par la suite occasion de s'en féliciter.

Ces deux mandarins furent accueillis à bord du *Lion*, avec beaucoup d'attention et de cordialité. Beaucoup de gêne accompagne ordinairement une conférence, où l'on ne peut s'expliquer que par le moyen d'un interprète: mais il n'y en eut presque pas en cette occasion. La bonne humeur des interlocuteurs, et l'ardent désir qu'ils avoient de

connoître mutuellement ce qu'ils pensoient, la bannirent. Leurs discours ne tenoient en rien de cette réserve qu'ont des étrangers qui se soupçonnent les uns les autres. Quelquefois, avant qu'une phrase fût traduite, les circonstances suggéroient ce qu'elle devoit signifier, et les gestes venoient souvent au secours des paroles. Cependant, l'interprète chinois étoit si occupé, qu'on voulut éprouver le talent de deux personnes (1) attachées à l'ambassade, auxquelles ce chinois et celui qui s'étoit séparé des Anglais à Macao, avoient essayé de donner quelque connoissance de leur langue, depuis leur départ de Naples, c'est-à-dire depuis plus d'un an.

L'une de ces personnes s'étoit attachée à cette étude avec toute l'attention et la constance de l'âge mûr : mais elle eut la mortification de voir qu'elle pouvoit à peine entendre quelques-uns des mots que disoient les mandarins, à qui sa prononciation étoit également inintelligible. L'autre personne qui, étant un jeune homme, avoit certainement pris beaucoup moins de peine, mais dont l'esprit étoit plus actif et les organes plus flexibles, prouva qu'elle pouvoit, au

(1) Sir George Staunton et son fils.

besoin, être un interprète passable. Il paroît que plusieurs mots chinois, qui ont une signification opposée, ne diffèrent dans la prononciation, que par une légère variation d'accent ou d'intonation; ce qui peut être saisi bien plus rapidement et plus exactement, par ceux qui apprennent la langue dans leur jeunesse, que par ceux qui ne commencent à s'y adonner que dans un âge avancé. Il y a quelquefois tant de rapprochement dans les inflexions de la voix, en prononçant des mots chinois qui ont différente signification, qu'il n'est pas rare de voir les Chinois eux-mêmes, pour éviter des méprises dans la conversation, ajouter aux principaux termes dont ils se servent, les synonymes qui y ont le plus de rapport. La nécessité de s'expliquer ainsi, provient d'abord de ce que la langue chinoise a beaucoup de monosyllabes, qui sont moins distincts, parce qu'ils admettent moins de combinaisons; et ensuite, de ce que cette langue exclut quelques-uns des sons les plus durs des autres nations, sons qui rendent plus facile à saisir la différence dans la prononciation des mots.

Les deux mandarins s'informèrent si la lettre que l'ambassadeur portoit à l'empereur

étoit traduite en chinois, et prièrent instamment qu'on leur fît connoître ce qu'elle contenoit. Ils ne firent pourtant point cette demande comme si l'étiquette de la cour impériale exigeoit qu'on y accédât. Elle n'étoit pas non plus l'effet d'une indiscrete curiosité. Il sembloit plutôt qu'ils vouloient se conformer à la coutume, et se mettre plus à même de remplir le désir qu'ils avoient de recueillir le plus d'informations possibles concernant l'ambassade, pour les transmettre ensuite à leur souverain. Cependant on pensa qu'il étoit plus prudent et plus décent de réserver la communication de la lettre du roi d'Angleterre, jusqu'à ce qu'au moins l'ambassadeur fût arrivé dans la capitale. Ainsi, on répondit aux deux mandarins que l'original et la traduction de la lettre étoient scellés ensemble dans une boîte d'or pour être remis aux mains de l'empereur.

Les mandarins témoignèrent beaucoup d'envie de connoître les présens destinés à l'empereur; et ils en demandèrent formellement la liste, afin de la faire parvenir à sa majesté impériale. La même demande, il est vrai, avoit été faite par tous les Chinois qui avoient eu quelques rapports avec l'am-

bassadeur, ou avec les commissaires à Canton au sujet de l'ambassade. Un catalogue ordinaire des présens qui étoient à bord de l'*Indostan* n'auroit donné une idée ni de leur qualité, ni de leur valeur intrinsèque, et n'auroit pas même pu être compris par aucun effort de traduction. Bien plus : ces présens ainsi annoncés auroient sans doute été confondus avec des objets de pure curiosité, qu'on envoie ordinairement pour être vendus, et qui, quoique très-chers, et même ingénieux, n'en sont pas moins plus brillans que solides. Il étoit donc nécessaire de faire une description générale de la nature des articles que l'ambassadeur étoit chargé d'offrir à l'empereur; mais il falloit que, pour rendre les présens plus acceptables, cette description fût un peu dans le style oriental, mesurant leur prix sur leur utilité, et présentant même comme un mérite, l'omission de splendides bagatelles.

En conséquence, on commença par observer : — « Que le roi de la Grande-Bre-
 » tagne voulant témoigner à sa majesté im-
 » périale de la Chine, la haute estime et
 » la vénération qu'il avoit pour elle, en lui
 » envoyant une ambassade à une si grande

» distance , et choisissant un ambassadeur
» parmi les hommes les plus distingués des
» contrées britanniques, désiroit aussi que
» ses présens pussent être dignes d'un prince
» aussi sage et aussi instruit que l'empereur
» de la Chine. Ni leur quantité , ni leur prix
» ne pouvoient être d'aucune considération
» devant le trône impérial, abondant en ri-
» chesses et en trésors de toute espèce. Il
» ne convenoit pas non plus d'offrir des
» bagatelles d'une curiosité momentanée et
» de peu d'utilité. C'est pourquoi sa majesté
» britannique avoit été soigneuse de choisir
» seulement des choses qui pussent indiquer
» le progrès des sciences et des arts de l'Eu-
» rope , et donner quelque'idée nouvelle à
» l'ame sublime de sa majesté impériale; ou
» bien des objets d'une utilité - pratique.
» L'intention et l'esprit, dans lesquels on
» fait les présens, et non les présens eux-
» mêmes , ont quelque prix entre souve-
» rains. »

Quelques-uns des articles étoient décrits de la manière suivante :

» Le premier et le principal est composé
» de plusieurs parties , dont on peut se servir
» ensemble , ou séparément. Il représente

» l'univers , dont la terre n'est qu'une pe-
» tite partie. Cet ouvrage est le plus grand
» effort qu'aient jamais produit , en Europe ,
» la science astronomique et la mécanique
» réunies. Il montre et imite avec une grande
» clarté, et avec une exactitude mathéma-
» tique, les divers mouvemens de la terre,
» conformément au système des astronomes
» européens. Il montre aussi les révolutions
» excentriques ou irrégulières de la lune au-
» tour du globe terrestre ; celles du soleil
» et des planètes qui l'entourent, ainsi
» que le système particulier de la planète,
» que les Européens appellent *Jupiter*, avec
» ses quatre lunes, tournant constamment
» autour de lui, et les ceintures attachées
» à sa surface. On y voit aussi la planète
» de Saturne avec son anneau et ses lunes ;
» et enfin, les éclipses, les conjonctions, les
» oppositions des corps célestes. Une autre
» partie de la machine indique le mois, la
» semaine, le jour, l'heure, la minute au
» moment de l'inspection. Cet ouvrage est
» aussi simple dans sa construction, que
» compliqué et merveilleux dans ses effets.
» Il n'en reste point d'aussi parfait en Eu-
» rope. Il est calculé pour plus de mille ans ;

» et sera un long monument du respect
» qu'inspirent les vertus de sa majesté im-
» périale, dans les parties du globe les plus
» lointaines.

» Une autre machine tient immédiate-
» ment à la première : elle est d'une cons-
» truction curieuse et utile, et sert à ob-
» server plus loin, et mieux qu'on ne l'avoit
» encore fait, les corps célestes, les plus
» petits et les plus éloignés, parce qu'elle
» présente leurs mouvemens dans une plus
» grande étendue. Le résultat de ces obser-
» vations démontre l'exactitude avec laquelle
» les mouvemens des astres sont imités,
» dans la première machine. Les observa-
» tions se font, non en regardant directement
» l'objet, comme dans les télescopes ordi-
» naires, dans lesquels les pouvoirs de la
» vue sont plus limités, mais en aperce-
» vant de côté la réflexion de cet objet sur
» des miroirs ; méthode inventée par le
» grand philosophe Newton, et perfection-
» née par un excellent astronome, appelé
» *Herschell*, qui, l'un et l'autre, par les dé-
» couvertes qu'ils ont faites dans les scien-
» ces, méritent que leurs noms parviennent
» jusqu'à sa majesté impériale de la Chine.

» Les pouvoirs de la vue, en particulier,
» ont été étendus, par leur moyen, au-delà
» de tout ce qu'on avoit pu calculer, ou osé
» espérer.

» L'astronomie, non-seulement est es-
» sentielle pour le perfectionnement de la
» géographie et de la navigation, mais elle
» élève l'ame par la grandeur de son objet,
» et conséquemment, devient digne de l'at-
» tention des souverains : aussi a-t-elle ex-
» cité la munificence de sa majesté impe-
» riale, qui a encouragé l'étude de cette
» science. Un instrument est ajouté à cet
» effet, parce qu'il sert à expliquer et à
» réconcilier le mouvement réel de la terre,
» avec le mouvement apparent du soleil et
» des autres corps célestes.

» Une autre machine consiste en un
» globe, représentant le firmament. Le fond
» en est de couleur d'azur, à l'imitation de
» celle du ciel : et on y voit toutes les étoiles
» fixes, placées précisément dans leur posi-
» tion relative. Les étoiles sont faites d'or
» et d'argent de différente teinte et de diffé-
» rente grandeur, proportionnément à ce
» qu'elles paroissent être à nos yeux. Il y a
» aussi des lignes d'argent pour marquer les

» divisions qui distinguent toutes les parties
» du firmament.

» Pour correspondre à ce globe céleste ,
» il y en a un , représentant les différens
» continens de la terre , avec les mers et
» les îles. On y distingue les possessions
» des divers souverains , les villes capitales
» et les grandes chaînes de montagnes. Cet
» ouvrage est exécuté avec un soin particu-
» lier , et comprend toutes les découvertes
» faites en différentes parties du globe , dans
» les voyages entrepris à cet effet par les
» ordres de sa majesté britannique , ainsi
» que les routes des différens vaisseaux em-
» ployés dans ces expéditions.

» Plusieurs caisses contiennent des ins-
» trumens pour connoître le temps , instru-
» mens qui ont toute la perfection et l'élé-
» gance des inventions modernes. L'un d'eux
» montre les périodes de la nouvelle et de
» la pleine lune , avec ses différentes phases ;
» un autre indique l'état de l'air , et annonce
» les changemens dans l'atmosphère. Il y a
» une machine pour pomper l'air , afin de
» pouvoir faire dans l'espace vide plusieurs
» expériences curieuses et extraordinaires ,
» qui prouvent combien l'atmosphère est

» nécessaire à la vie animale , et quels effets
» elle a sur les substances inanimées.

» Une autre machine montre les différentes
» méthodes , que les Européens appellent *les*
» *pouvoirs mécaniques*, et qui ajoutent aux
» forces naturelles de l'homme et des animaux ,
» avec des inventions pour la démonstration
» de ces pouvoirs, appliqués à aider et à soula-
» ger les infirmités et l'âge.

» Les autres articles consistent en diverses
» pièces d'artillerie en cuivre, telles qu'elles
» servent dans les batailles. Il y a des obu-
» siers et des mortiers qui sont des machines
» dangereuses avec lesquelles on lance des
» matières combustibles dans les villes et les
» forteresses de l'ennemi. On a pensé que
» ces machines pouvoient paroître intères-
» santes à un aussi habile guerrier, à un
» aussi grand conquérant que l'empereur de
» la Chine. On y a, en même-temps, ajouté
» d'autres armes, telles que des mousquets,
» des pistolets et des épées tranchantes. Ces
» armes sont richement ornées et singulière-
» ment précieuses par leurs propriétés; les
» mousquets et les pistolets sont très-faciles
» à assurer le point de mire, et les lames
» des épées coupent le fer sans s'ébrécher.

» Sa majesté britannique , qui est reconnue
 » par le reste de l'Europe, comme la pre-
 » mière puissance maritime, et est vraiment
 » souveraine des mers (1), désiroit de donner
 » à sa majesté impériale une marque de son
 » attention, en lui envoyant, avec l'ambas-
 » sade, quelques-uns de ses plus grands vais-
 » seaux; mais elle a été obligée d'en faire em-
 » ployer de moins grands à cause des hauts
 » fonds et des bancs de sable de la mer Jaune,
 » peu connus des navigateurs européens.
 » Toutefois, elle envoie à sa majesté chinoise,
 » un modèle du plus grand vaisseau de guerre
 » anglais, armé de cent dix canons d'un cali-
 » bre considérable. Ce modèle montre jus-
 » qu'aux plus petites parties d'un si superbe
 » ouvrage.

» Il y a aussi des échantillons des ouvrages
 » que font les meilleurs artistes anglais pour
 » tirer parti des substances argileuses et pier-
 » reuses, qui se trouvent dans leur pays.
 » Parmi ces échantillons, sont des vases
 » d'ornement et d'utilité, dont quelques-uns
 » sont faits à l'imitation de l'antiquité, et

(1) Quelles sont donc les puissances qui ont reconnu
 cette souveraineté? Sir George Staunton auroit bien dû
 nous le dire. (*Note du Traducteur.*)

» d'autres

» d'autres dans le meilleur goût moderne.
 » Plusieurs de ces articles doivent, en
 » grande partie, leur solidité et leur beauté
 » aux opérations du feu commun ou terrestre :
 » mais une chaleur qui a bien plus d'intensité
 » et des effets plus soudains et plus étonnans
 » que ceux du feu terrestre, est celle qu'on
 » recueille des rayons du soleil, par le moyen
 » d'un instrument, qui est au nombre des
 » présens envoyés par le roi d'Angleterre. Il
 » consiste en deux corps de verre transparent,
 » dont l'un est d'une prodigieuse grandeur
 » pour un tel ouvrage, et a reçu des mains
 » d'un artiste adroit et patient, une telle
 » forme, que bien placé et bien dirigé, il peut,
 » non seulement enflammer des matières com-
 » bustibles, à une certaine distance, mais
 » aussi ramollir et réduire en poudre ou
 » mettre en fusion les pierres les plus dures
 » et les métaux les plus denses, soit or, ar-
 » gent, cuivre, fer, ou même la matière nou-
 » vellement découverte et appelée *platine*
 » ou or *blanc*, qui est beaucoup plus diffi-
 » cile à fondre, par le moyen du feu or-
 » dinaire, que le reste des métaux connus.
 » Les principales parties de cette machine,
 » étant aussi frêles dans leur composition,

» que la machine entière est puissante et
» rapide dans ses opérations , sont si rarement
» sans défaut et si faciles à se casser, lorsque
» les artistes travaillent à leur donner le
» dernier degré de perfection, qu'on n'en
» voit guère d'une grandeur considérable.
» L'une des masses de verre de la machine
» offerte à sa majesté chinoise, est la plus
» grande et la plus parfaite qui ait été fabri-
» quée en Europe.

» On a renfermé, dans des boîtes séparées,
» les différentes parties de deux lustres ma-
» gnifiques, c'est-à-dire, des cristaux façon-
» nés avec des branches d'or, de manière à
» pouvoir porter des lumières pour éclairer
» les grands appartemens d'un palais. Ces
» lustres varient et dans leur forme et dans
» leurs effets, suivant la disposition des innom-
» brables pièces qui les composent. On y a
» placé des lampes arrondies, qui, d'après
» une méthode nouvellement inventée, ré-
» pandent une lumière plus vive et plus
» étendue que celle que l'art pouvoit produire
» auparavant.

» Il y a plusieurs ballots contenant une
» grande quantité d'articles sortis des manu-
» factures de la Grande-Bretagne, parti-
» culièrement des étoffes de laine et de coton,

» et des ouvrages d'acier et d'autres métaux.
» On doit espérer que parmi tant de choses,
» il y en aura quelques-unes qui pourront
» plaire , soit pour leur utilité, soit comme
» objets de comparaison avec quelques pro-
» ductions des grandes manufactures de sa
» majesté impériale.

» Aux objets , qu'on a pu entreprendre
» de transporter, on a joint plusieurs repré-
» sentations très-exactes de cités, de villes,
» d'églises, de maisons de campagne, de jar-
» dins, de châteaux, de ponts, de lacs, de
» volcans, d'antiquités, de batailles par mer
» et par terre, de chantiers où l'on construit
» les vaisseaux, de courses de chevaux, de
» combats de taureaux, et de tous les objets
» les plus curieux, les plus remarquables dans
» les États de sa majesté britannique, ainsi
» que dans d'autres parties de l'Europe. Il y
» a aussi les portraits des plus éminens per-
» sonnages, y compris ceux de la famille royale
» de la Grande-Bretagne. Ces ouvrages sont
» en même-temps un monument des progrès
» des arts qui les ont produits. »

Non-seulement cette description fut traduite
en chinois, mais M. Hüttner la mit soigneu-
sément en latin', comme on y avoit mis la

lettre du roi d'Angleterre à l'empereur. On prit cette précaution pour que les missionnaires, attachés à la cour de Pékin, eussent occasion de corriger les erreurs qui pourroient s'être glissées dans la traduction chinoise; car, la manière d'écrire le chinois pour la cour, n'est familière qu'à ceux qui fréquentent le palais impérial. Cependant cette traduction fut assez bien entendue des mandarins Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin, pour qu'ils en admirassent le contenu.

On fournit un nombre de jounques suffisant pour transporter les présens au-delà de la barre. Après quoi il fut nécessaire de les faire passer dans des bâtimens d'une autre construction, attendu que les premiers ne peuvent pas remonter la rivière jusque dans les environs de la capitale, et que les autres sont trop foibles pour résister à la lame qui se brise sur la barre, et à tous les accidens qu'on peut éprouver à la mer. On eut aussi d'autres jounques pour porter, des vaisseaux jusque dans la rivière, les personnes attachées à l'ambassade, ainsi que leur bagage. Là, on trouva des bâtimens prêts à les recevoir. L'ambassadeur avoit déjà témoigné l'intention de voyager par eau, parce qu'on lui avoit dit que c'étoit la manière la plus commode.

Quand les jonques chinoises furent assemblées autour de l'escadre , le tout offrit un spectacle assez singulier. C'étoit un contraste frappant que de voir les hautes mâtures , les cordages compliqués des vaisseaux anglais , au milieu des jonques chinoises , basses , simples , grossièrement faites , mais fortes et spacieuses. Chacune étoit du port d'environ deux cents tonneaux. La cale des jonques est divisée en une douzaine de compartimens , formés avec des planches de deux pouces d'épais , dont les joints sont enduits d'un ciment de chaux , préparé de manière à les rendre imperméables , ou , suivant l'expression marine , propres à l'eau. D'après l'observation du docteur Dinwiddie , ce ciment est composé de chaux et d'huile. On y met aussi quelques raclures de bambou , comme on met du crin dans le plâtre , en Angleterre. Cette composition , ajoute le docteur , devient très-dure , très-tenace , et résiste au feu. — Si , malgré l'huile qu'elle contient , elle est , en effet , incombustible , il n'y a pas de doute qu'elle ne soit préférable au goudron , à la poix , au suif , objets dont on ne se sert jamais dans la construction des vaisseaux chinois , ni pour le bois , ni pour les cordages.

L'avantage qu'il y a à diviser la cale des

vaisseaux , paroît avoir été bien reconnu à la Chine , car on l'y pratique généralement. De là , il arrive quelquefois qu'un négociant a ses marchandises sans avarie dans un compartiment , tandis qu'un autre a les siennes avariées dans les compartimens voisins , où il se trouve une voie d'eau. Un vaisseau peut toucher sur un rocher et ne point périr , parce que l'eau reste dans la division de la cale qui a été entr'ouverte ; et celui qui charge des marchandises dans plusieurs divisions , peut espérer que si l'une fait de l'eau , les autres en seront préservées.

A l'avis d'adopter ce plan de construction dans les vaisseaux marchands d'Europe , on opposera sans doute le préjugé populaire , les dépenses et l'incertitude de réussir dans des expériences nouvelles. On dira aussi que cette méthode occasionneroit une réduction dans la quantité du frêt , et que l'arrimage des gros tonneaux et des grandes caisses seroit beaucoup plus difficile. Mais il reste à considérer jusqu'où ces objections doivent prévaloir contre la plus grande sûreté du bâtiment , de l'équipage et de la cargaison. — Quoi qu'il en soit , l'objection ne peut pas avoir lieu pour les vaisseaux de guerre qui n'ont point de pesans fardeaux à transporter.

Toutes les jounques ont deux grands mâts qui sont également faits d'un seul arbre ou d'une pièce de bois , d'un diamètre beaucoup plus fort en proportion de sa longueur que les mâts des vaisseaux européens. Chaque mât a une grande voile carrée qui est ordinairement de bambou fendu , ou de nattes de paille ou de roseau. Les jounques sont presque également plates aux deux extrémités , à l'une desquelles il y a un gouvernail aussi large que ceux des gabarres de Londres , et attaché avec des cordes qui passent d'un côté de la jounque à l'autre. La boussole est dans une petite jatte placée dans un endroit qui correspond à l'habitacle des vaisseaux européens. On tient une chandelle souvent allumée à côté de la boussole , avec une assez grande quantité de sable dans la jatte , parce qu'on y met quelques mèches parfumées quand on veut faire une offrande à la divinité qu'on croit présider à la mer. Cette divinité , a , en outre , un autel bien fourni de pompons et de mèches , à l'extrémité d'une très-petite chambre , autour de laquelle sont les cabanes du capitaine et des matelots. Chacune de ces cabanes n'a que l'espace qu'il faut pour un homme , et on y couche sur une natte et sur un dur oreiller. Les jounques ont ordi-

nairement quarante ou cinquante hommes d'équipage. Tous paroissent prendre un égal intérêt au bâtiment, et participer également aux manœuvres. Aucun ne reçoit, dit-on, de gages fixes : mais ils ont une portion dans le profit du voyage.

Les présens et le bagage furent mis dans une suffisante quantité de jounques; et quoique cette opération se fit en pleine mer, elle ne fut pas accompagnée du moindre accident. Le temps étoit très-beau. Cependant, la saison des orages s'avançoit; et il étoit impossible que l'escadre restât long-temps dans une situation où elle étoit trop exposée. La compagnie des Indes désiroit que dès que l'*Indostan* seroit congédié à Tien-Sing par l'ambassadeur, il se rendît à Canton pour y prendre une cargaison, et la transporter en Europe suivant l'usage du commerce. Mais comme ce vaisseau pouvoit passer à Chu-San, on pensa qu'il seroit avantageux pour lui d'y toucher, parce qu'il pourroit probablement s'y procurer une cargaison à meilleur marché qu'à Canton, si toutefois on pouvoit obtenir la permission d'y acheter du thé et de la soie, que recueillent les provinces voisines. L'ambassadeur s'empressa donc d'accorder au capitaine Mackintosh, l'agrément de

le suivre à Pékin, afin qu'il sollicitât lui-même la permission qu'il désiroit. On espéroit en outre, qu'en s'en retournant au vaisseau, le capitaine Mackintosh pourroit avoir occasion d'observer la manière dont on fabriquoit les marchandises qu'il avoit coutume de charger en Chine; manière sur laquelle la compagnie des Indes désiroit avoir des renseignemens particuliers.

Après avoir songé à ce qui concernoit l'*Indostan*, on devoit nécessairement s'occuper du *Lion*, et décider, avant que l'ambassadeur le quittât, à quoi on l'emploieroit pendant le temps que les affaires publiques retiendroient son excellence à terre. On n'avoit pas découvert dans tout le golfe de Pékin, un port où ce vaisseau pût hiverner en sûreté. On pensa en même-temps que l'endroit où il convenoit le moins de le faire demeurer long-temps, étoit un port de la Chine; parce que malgré toutes les précautions possibles, quelque différend avec les Chinois, ou quelque accident pouvoit nuire beaucoup au but général de l'ambassade. La crainte même de quelque trouble pouvoit engager un gouvernement tel que celui de la Chine, à exiger le départ prématuré de l'ambassadeur. D'ailleurs, sir Erasme Gower ne

croyoit pas que la discipline et la santé de son équipage pussent ne pas souffrir de la vie inactive qu'il mèneroit pendant un long séjour à terre. En employant, durant cette saison, une partie de son loisir à faire un voyage au Japon, afin d'y sonder les dispositions de la cour, relativement à des liaisons de commerce avec la nation anglaise, sir Erasme pouvoit mettre l'ambassadeur en état de déterminer s'il devoit s'y rendre lui-même. Ses instructions portoient bien qu'il y iroit, mais ce n'étoit pourtant qu'en cas que cette démarche parût devoir produire un avantage réel; enfin, si sir Erasme Gower trouvoit que les Japonnais perséveroient dans leur système d'exclusion, ou même qu'il n'y eût pas une grande utilité à établir des relations avec eux, le compte qu'en rendroit cet officier devoit faire éviter l'excédant de dépense, qu'auroit pu faire l'ambassade, en prolongeant son séjour en Asie.

D'après ces divers motifs, combinés avec l'objet général de sa mission, et conformément aux pouvoirs qu'il avoit reçus, l'ambassadeur écrivit à sir Erasme Gower :

— « Comme il est impossible que le *Lion* demeure très-long-temps dans la station où il est, en dehors de la barre qui l'empêche

» d'entrer dans la rivière Pei-Ho , l'ambassa-
» deur se croit obligé d'exposer à sir Erasme
» Gower de quelle manière il conçoit que ce
» vaisseau doit être employé pour le service de
» sa majesté , pendant le temps que les affaires
» de l'ambassade la retiendront à la cour de
» Pekin. — Il est , je crois , nécessaire qu'il se
» rende dans le premier port où il pourra se
» préparer à faire un voyage dans quelques-
» unes des principales îles des mers de la Chine,
» après que les malades ne se ressentiront plus
» des effets de l'insalubre climat des côtes de
» Java et de Sumatra. — Probablement sir
» Erasme Gower choisira pour cela les baies
» de Ki-San-Seu , ou de Chu - San , parce
» qu'il y a là de petites îles sur lesquelles
» on peut commodément dresser des tentes
» dans des endroits secs , aérés , favorables
» aux convalescens , et où , par le secours
» des mandarins voisins , on peut obtenir des
» rafraîchissemens de toute espèce. — L'am-
» bassadeur sait que l'intention du commandant
» est de payer tous les articles qu'il recevra
» à bord. Cependant il est possible que les
» mandarins se croient obligés , par les ordres
» généraux de l'empereur relatifs à l'ambas-
» sade , de n'accepter aucun paiement pour ce

» qu'ils fourniront au *Lion* ; et qu'alors ils en
» chargent le trésor impérial , et peut - être
» même avec quelque exagération , soit pour la
» quantité , soit pour la valeur des objets.
» Comme il est essentiel que l'ambassade pa-
» roisse le moins à charge possible aux Chi-
» nois , l'ambassadeur espère que le comman-
» dant donnera des injonctions particulières
» pour qu'on ne reçoive à bord aucune espèce de
» provisions ou d'autres articles , que ceux qui
» seront pour le compte général , comme ab-
» solument nécessaires à l'usage du vaisseau ,
» ou à la santé de l'équipage ; et pour qu'on
» ne laisse pas même approcher du vaisseau
» tout ce qui y viendra à titre de présent pour
» des individus.

» L'ambassadeur sait que , malgré la longueur
» du voyage , l'équipage du *Lion* n'a presque
» point encore été attaqué du scorbut ; ce qu'on
» doit attribuer aux fréquentes occasions qu'il
» a eu de respirer l'air de terre , dans les dif-
» férens endroits où l'on a abordé ; aux provi-
» sions fraîches que le commandant lui a si
» souvent procurées , ainsi qu'au soin particu-
» lier qu'il a constamment eu , d'entretenir la
» propreté parmi les matelots , et de faire
» chasser le mauvais air de toutes les parties
» du vaisseau.

» Pendant qu'on fera les préparatifs néces-
» saires pour remettre en mer , préparatifs
» que le commandant peut sans doute confier
» à l'attention et à l'habileté de ses officiers ,
» l'ambassadeur désire avoir la satisfaction
» d'être accompagné par lui à Pékin. Peut-
» être l'empereur pourra , dans quelques au-
» diences , être disposé à faire des questions
» relativement à la marine anglaise , et alors
» un homme , aussi expérimenté que l'est le
» commandant , donnera à ce prince la plus
» complète satisfaction. Un des bricks peut
» rester dans la rivière de Pei-Ho , pour ra-
» mener sir Erasme Gower à bord du *Lion*.
» Après quoi l'ambassadeur désire qu'il s'é-
» loigne des côtes de la Chine , et ne paroisse
» en aucune partie de cet empire qu'au mois
» de mai suivant. — Il faut qu'en conséquence,
» il se rende au port de Jeddo , sur la côte mé-
» ridionale du Japon , où il pourra délivrer au
» Cubo , c'est-à-dire au souverain temporel de
» ce pays , une lettre de l'ambassadeur , à la-
» quelle il est vraisemblable que le Cubo fera
» quelque attention , puisqu'elle lui parviendra
» d'une manière si respectable.

» Son excellence ne peut guère indiquer au
» commandant ce qui doit être le principal

» objet de son attention , soit dans la route ,
» soit au Japon. Mais , malgré toutes les ob-
» servations nautiques et les découvertes , dont
» l'importance occupera sir Erasme Gower ,
» et à l'égard desquelles l'ambassadeur pense
» comme lui , ce commandant se mettra bientôt
» à même de juger si les habitans du Japon con-
» servent pour tous les étrangers cette extrême
» aversion que leur ont autrefois attribuée des
» personnes , dont les récits pouvoient être dictés
» par le désir qu'elles avoient d'empêcher les
» Anglais de chercher encore à faire le com-
» merce dans ces contrées. Le commandant
» peut aussi avoir occasion de voir jusqu'à quel
» point les besoins et les fantaisies des Japon-
» nais leur rendent agréables les objets de fa-
» brique anglaise ; et si dans ce cas ils ont ,
» indépendamment du cuivre , métal dont l'An-
» gleterre retire en abondance de ses propres
» mines , quelques marchandises ou quelques
» matières premières , propres à être portées
» en Europe.

» Un grand obstacle s'oppose , en ce moment ,
» à ce qu'on entre dans une négociation parti-
» lière avec la cour du Japon. L'ambassadeur
» n'a pu encore se procurer un interprète ja-
» ponnais. Cependant , il suffit , à présent ,

» d'avoir à bord des hommes qui entendent les
» deux langues générales de l'orient de l'Asie ,
» le malais et le chinois. Pour la première, on
» peut se servir du matelot malais , qui est
» employé à bord du *Lion* , et qui parle un
» peu l'anglais, et du matelot anglais qui en-
» tend le malais. Quant au chinois, l'ambassa-
» deur veut , en faveur du service public, re-
» noncer à l'agrément qu'il s'étoit promis d'a-
» voir auprès de lui un domestique que lui a
» cédé un des missionnaires de Macao , et qui
» parle le chinois et le portugais. Ces trois
» hommes pourront mettre le commandant en
» état de remplir les objets qu'on a en vue ,
» non-seulement à Jeddo , mais aussi dans
» d'autres pays au midi , où il aura occasion
» d'aller en quittant le Japon.

» Aussitôt après avoir reçu une réponse du
» souverain japonnais, ou après avoir attendu
» quinze jours à Jeddo sans la recevoir, soit
» verbale, soit par écrit, le commandant se
» rendra à Manille , où il remettra au gouver-
» neur des îles Philippines, qui y fait sa rési-
» dence, une lettre de l'ambassadeur. Le port
» de Cavita , à Manille , est dépeint comme
» parfaitement bien abrité , et propre à rece-
» voir les plus grands vaisseaux dans toutes les

» saisons. Il est facile de se procurer là toute
» sorte de provisions, en abondance et à un
» prix raisonnable : ainsi le *Lion* pourra y sé-
» journer jusqu'à ce que le commandant juge
» qu'il est praticable de faire voile plus avant
» dans le sud ; ce qui, d'après l'assertion de
» M. Dalrymple, doit être au mois de no-
» vembre.

» Pendant que le commandant sera à Cavita,
» il peut prendre des renseignemens utiles sur
» l'état naturel et civil du pays ; sur son com-
» merce et sur le caractère des habitans. Il
» n'est pas invraisemblable que dans le port
» fréquenté de Manille, il puisse trouver quel-
» ques personnes qui ayent été au Japon, et
» ayent acquis la connoissance de la langue de
» ce pays. Si une telle personne parle en même-
» temps quelque langue d'Europe, ou tout au
» moins le chinois ou le malais, ce sera une
» acquisition importante, dans le cas où l'am-
» bassadeur ira remplir sa mission à la cour ja-
» ponnaise. Il accordera volontiers à une telle
» personne toute récompense, qui ne sera pas
» déraisonnable ; et en conséquence il souscrira
» aux conditions que sir Erasme Gower ju-
» gera à propos de faire à cet égard.

» En faisant route au sud, aussitôt qu'il sera
» possible

» possible , sir Erasme voudra bien joindre
» aux observations nautiques qu'il fera pour
» le perfectionnement de la navigation et de la
» géographie, la reconnoissance de l'île de La-
» lutaya , qui, d'après la relation manuscrite
» d'un navigateur expérimenté, jointe à ces
» instructions , paroît avoir un bon port et
» beaucoup d'autres avantages. Elle est placée
» à-peu-près par les dix degrés cinquante mi-
» nutes de latitude nord , et à environ vingt
» lieues à l'ouest de la longue île de Palawan.
» On la trouve dans la carte du voyage de Fa-
» veau, ainsi que l'a placée M. Dalrymple.
» L'île de Cuyo, qui en est voisine, abonde en
» toute sorte de provisions.

» L'ambassadeur désire que de Lalutaya , le
» commandant du *Lion* se rende dans l'île de
» Magindanao, autrement appelée *Mindanao* ,
» qui, quoique comptée quelquefois parmi les
» îles Philippines parce qu'elle est située près
» d'elles, est la plupart du temps, sinon tou-
» jours, indépendante des Espagnols, et dont
» le gouvernement est sans cesse en querelle
» avec cette nation.

» Le Sultan de Magindanao s'est autrefois
» déclaré l'ami des Anglais, et pour les en-
» courager à traiter dans ses États, il leur a

» cédé l'île de Bonwoot , située dans le voisi-
» nage et presque vis-à-vis du principal port
» de Magindanao. Le commandant aura aussi
» une lettre de l'ambassadeur pour ce prince ;
» et après avoir demandé une prompte réponse,
» il ira visiter l'île de Bonwoot , où l'on dit
» qu'il y a un port commode. Il suffit au com-
» mandant de rester très-peu de jours à Ma-
» gindanao pour en tirer un parti avantageux,
» et obtenir tous les renseignemens dont il aura
» besoin. Il pourra là se mettre à même de
» juger s'il est praticable et sûr de poursuivre
» son voyage jusqu'à Gilolo. Quoique cette île
» soit une des Moluques, elle n'est point sou-
» mise aux Hollandais , et peut , par consé-
» quent , fournir des connoissances très - cu-
» rieuses et très-utiles.

» Cependant , comme il est douteux que le
» terme fixé pour son expédition permette au
» commandant d'aller jusqu'à Gilolo; et comme
» les dispositions du souverain de cette île en-
» vers les Anglais et tous les autres Européens
» sont incertaines , l'ambassadeur ne lui adresse
» point de lettre. Il a pourtant et des commis-
» sions spéciales pour quelques princes , et des
» pouvoirs généraux pour traiter au nom de sa
» majesté avec tous les souverains des mers de

» la Chine. Mais si le commandant du *Lion* peut
 » trouver moyen d'aller à Gilolo , et y décou-
 » vrir quelques dispositions en faveur des An-
 » glais , il peut y annoncer que son excellence
 » est dans l'intention de visiter ce pays , et d'y
 » établir des relations utiles aux deux nations ,
 » pourvu que le temps qu'elle sera en Asie le
 » lui permette.

» Il faut qu'en partant de Gilolo , ou bien
 » de Magindanao , sir Erasme Gower fasse
 » voile pour cette partie de la grande île de
 » Célèbès , dont les Hollandais ne sont point
 » maîtres. L'avantage qu'il a d'avoir déjà vu
 » cette île doit lui servir beaucoup en cette oc-
 » casion , et pour faire des observations rela-
 » tives à la navigation dans les environs , et
 » pour connoître l'esprit des habitans. L'am-
 » bassadeur engage seulement sir Erasme Gower
 » à en agir à Célèbès comme à Gilolo , et à y
 » faire dans les mêmes circonstances, la même
 » déclaration relativement aux intentions de
 » son excellence. Ce ministre lui en dit autant
 » pour l'île de Borneo , où il espère que le
 » *Lion* pourra aussi s'arrêter , soit à Bangar ,
 » soit à Succédana , soit enfin dans la capitale
 » qui porte le même nom que l'île. Les Anglais
 » ont eu autrefois une factorerie à Bangar ; et

» on croit que dans la ville de Borneo, il y a
» encore quelques sujets britanniques, qui y
» résident fixement ou qui y font passagèrement
» le commerce.

» Rien n'est autant à désirer et n'est plus
» d'accord avec l'objet général de la mission
» de lord Macartney, que les efforts loyaux et
» pacifiques qu'on fera pour étendre la con-
» sommation des marchandises anglaises, dans
» toutes les parties de l'Asie, d'où il est pos-
» sible de faire en Europe des retours avanta-
» geux; ce qui est éminemment le cas pour
» Borneo. La jalousie des trafiquans hollandais
» peut chercher à s'opposer aux Anglais dans
» quelques parties de ce vaste pays: mais il en
» est d'autres, où il paroît vraisemblable qu'on
» n'aura rien à démêler avec eux.

» Le temps que doit prendre un voyage dans
» les différens lieux dont nous venons de par-
» ler, ainsi que le séjour qu'il peut être néces-
» saire de faire dans plusieurs ports où le com-
» mandant doit s'arrêter, le conduiront pro-
» bablement jusqu'à l'équinoxe du printemps,
» après quoi il pourra se rendre à Macao, où
» l'ambassadeur l'attendra vers le commence-
» ment du mois de mai prochain.

» Comme il ne faut omettre rien de ce qui

» peut être utile , ou donner quelques connois-
» sances nouvelles , l'ambassadeur croit que le
» commandant pourroit encore tenter d'entrer
» à Pulo-Lingen , et même qu'il y réussiroit ,
» si toutefois cette île se trouvoit sur la route
» que le *Lion* suivra à son retour dans le nord.
» Si son excellence ne craignoit pas de nuire
» aux plus importans objets de l'entreprise du
» commandant , l'intérêt du bien public l'en-
» gageroit encore à lui conseiller de visiter en
» passant la partie orientale de l'île Formose ,
» partie qu'on dit être indépendante des Chi-
» nois ; l'ambassadeur lui indiqueroit également
» les îles de Léou-Kéou , au midi de la Corée ;
» et certes , ce seroit une grande satisfaction
» pour lui , si le commandant pouvoit acquérir
» des notions certaines sur ces différens pays. »

Les instructions de lord Macartney étoient terminées par les observations suivantes :
« L'ambassadeur a , sans difficulté , exprimé
» ses vœux relativement aux objets que doit
» entreprendre sir Erasme Gower , et ne s'est
» point étendu sur les précautions à prendre
» pour ces objets , parce qu'il sait toute la con-
» fiance qu'il doit avoir en la prudence et l'ha-
» bileté de celui à qui il s'adresse. Forcé par des
» événemens que l'ambassadeur ne prévoit pas ,

» ou des circonstances qu'il ignore , sir Erasme
 » Gower peut s'écarter de la route indiquée
 » dans ses instructions : mais son excellence
 » est persuadée qu'elle aura occasion d'approu-
 » ver la conduite de ce commandant , et elle
 » ne doute pas que son temps ne soit employé
 » utilement pour le service public. »

Sir Erasme Gower répondit que dès que son équipage seroit rétabli en totalité ou en partie, il seroit en état de visiter les différens lieux mentionnés dans les instructions de l'ambassadeur ; qu'il examineroit d'abord avec soin la baie de Ki-San-Seu, et que s'il y trouvoit un mouillage où le *Lion* pût être en sûreté, il y resteroit pour faire traiter ses malades ; que s'il en étoit autrement, il se rendroit nécessairement à Chu-San ; qu'il désiroit obtenir une lettre du gouvernement pour ces deux endroits , afin qu'on lui fournît des provisions fraîches , avec une maison pour loger les malades , ou tout au moins , un endroit où il pût faire planter des tentes pour eux ; que les soins qu'il devoit à ces malades , l'obligeoient de ne point accéder à la proposition flatteuse d'aller à Pékin ; qu'il ne les quitteroit donc pas , et qu'ensuite il se hâteroit de s'occuper des objets qu'il avoit à remplir pour l'intérêt public.

On s'adressa aux mandarins pour qu'ils procurassent la lettre qui devoit garantir au *Lion* un accueil favorable. Ils promirent qu'ils l'obtiendroient sans délai du gouverneur de la province. Cependant, lorsque tous les présens et le bagage furent mis à bord des jounques, l'ambassadeur et sa suite se préparèrent à quitter le *Lion* et l'*Indostan*. Alors se rassemblèrent à bord des vaisseaux et ceux qui s'en alloient et ceux qui restoient. Tous se rappelèrent les divers agrémens qu'ils avoient eus dans le voyage, et ils se dirent adieu avec une véritable affection. Les équipages de l'escadre étoient composés d'hommes choisis, qui s'étoient parfaitement bien conduits durant le voyage, et avoient, en conséquence, reçu des marques de la satisfaction de l'ambassadeur. Aussi, au moment où ce ministre entra dans le brick et partit, ils s'empressèrent d'exécuter l'ordre qu'on leur avoit donné, de monter sur les vergues, en signe de respect; et les acclamations, les *huzza* (1), qu'ils firent entendre, ainsi que le salut des canons des vaisseaux, fut un spectacle nouveau pour les Chinois.

(1) Ce mot se prononce *houra!* c'est une acclamation en usage, non-seulement chez les Anglais, mais parmi presque tous les peuples du Nord. (*Note du Traducteur.*)

Pour entrer dans la rivière de Pei-ho, l'ambassadeur et les principales personnes de sa suite, s'embarquèrent le 5 août 1793, à bord des bricks le *Clarence*, le *Jackall* et l'*Endeavour*, tandis que les gardes, les musiciens, les domestiques et les autres personnes attachées à l'ambassade les suivoient dans les jounques qui portoient les présens et le bagage. Favorisés par la brise et par la marée, ils passèrent la barre en peu d'heures. La côte voisine est si basse, qu'à peine on la découvroit à deux milles de distance, sans les maisons qui y sont bâties. Sur la barre et en dedans, l'eau étoit trouble et vaseuse, quoiqu'en dehors et dans l'endroit où mouilloit le *Lion*, elle fût extrêmement verte et claire. La barre est divisée en un grand nombre de petits bancs de sable, placés en différentes directions, mais si élevés et si rapprochés les uns des autres, que les vaisseaux aussi petits que le *Clarence* et le *Jackall* ne peuvent les traverser que quand la mer est haute. Aussitôt qu'on est en dedans de la barre, on trouve trois brasses d'eau, et la rivière a, en cet endroit, environ cinq cents pas de large. Les Anglais la virent presque entièrement couverte de jounques et de bateaux de toute espèce. Près de l'embouchure et sur

la rive méridionale, on voyoit un joli petit village appelé *Tung-Cou*, avec un poste militaire où l'on fit mettre les troupes sous les armes pour faire honneur à l'ambassadeur.

D'après l'idée où étoient les Chinois, que ce ministre vouloit, tout de suite, aller à terre, afin de dissiper l'ennui qu'auroit dû lui occasionner un long séjour à la mer, les jounques qui l'accompagnoient laissèrent tomber l'ancre aussitôt qu'elles eurent passé la barre. Malgré cela, son excellence préféra d'aller joindre le yacht, qui l'attendoit à quelques milles plus haut. A la vérité, la situation de *Tung-Cou* n'invite pas à y descendre. La terre est basse, marécageuse et couverte en partie de ces longs et utiles roseaux (1) dont l'espèce est connue des naturalistes, sous le nom de *arundo phragmites*, et ils étoient en fleur quand les Anglais y passèrent.

De là, il fallut aller contre le courant, ce qui rendit la marche nécessairement lente. Les hauts fonds de cette tortueuse rivière ne laissoient pas, non plus, que de retarder les voyageurs. Quand le vent ou la marée ne les favorisoient pas, un nombre suffisant de paysans chinois traînoit leurs bâtimens avec une corde,

(1) Roseaux à balais.

et triomphoit ainsi du courant. Bientôt ils passèrent devant un second village, appelé *Sée-Cou*, et le soir ils arrivèrent à *Ta-Cou*. La syllabe qui termine les noms de ces trois lieux est, comme on voit, la même. Elle signifie en chinois qu'ils sont voisins de l'embouchure de la rivière; et les syllabes précédentes indiquent que le premier est à l'est, le second à l'ouest, et le dernier d'une étendue considérable.

Une grande partie des maisons de ces villages, ainsi que celles qui sont semées en grand nombre sur les bords de la rivière, a des murs bousillés et des toits de chaume. Il y en a aussi quelques-unes qui sont vastes, élevées, peintes, ornées, et paroissent être la demeure de la richesse. Mais on n'en voit point qui indique une médiocre aisance, ni ces gradations multipliées qu'on voit ailleurs entre l'opulence et la pauvreté.

Parmi les personnes qui étoient le long de la rivière, on remarquoit quelques femmes aussi lestes que si leurs pieds n'avoient pas été mutilés. Il est vrai qu'on dit que dans les provinces du nord cet usage est aujourd'hui moins rigoureusement observé qu'autrefois, parmi les personnes de la dernière classe. Ces femmes portent toutes leurs cheveux, qui sont univer-

sellement noirs , grands , bien tressés et attachés avec une longue épingle sur le haut de la tête. Les enfans vont presque tous nus. Les hommes sont robustes , bien faits , et ont de bonnes physionomies. Peut-être aussi que quand les Anglais les virent, la curiosité leur donnoit un air plus animé que de coutume ; et ils étoient assemblés en si grand nombre , qu'on pouvoit s'écrier avec le poëte :

« Combien d'êtres charmans sont ici rassemblés ! »

C H A P I T R E X I I I .

*L'Ambassade remonte la rivière Pei-Ho ,
pour se rendre dans la capitale de la
Chine.*

S'IL a été difficile et dangereux pour des étrangers sans protection , de parcourir l'intérieur de la Chine , ceux dont nous écrivons le voyage , défendus par le souverain au nom duquel ils venoient , et encouragés par celui à qui ils étoient adressés , n'avoient rien à craindre pour leur sûreté personnelle. Le peuple chinois eut trop peu d'occasions de se mêler fréquemment avec les étrangers , pour se familiariser avec eux , et conséquemment se faire et à leurs mœurs et à leur extérieur. Cependant , la grande civilisation qu'on sait être établie en Chine , dans toutes les classes de la société , et la main de l'autorité prête à retenir les individus disposés à causer du trouble , si par hasard il y en avoit eu de tels , ne permettoient pas aux Anglais d'avoir la moindre inquiétude.

Leur petite flotte , composée de bricks anglais et de jounques chinoises , naviguant ensemble , pour la première fois , atteignit Ta-

Cou dans la soirée du 5 août 1793. Cette ville est, comme nous l'avons observé à la fin du chapitre précédent, située près du Pei-Ho, c'est-à-dire, de la rivière Blanche, et la première place un peu remarquable des frontières nord-est de la Chine. L'ambassade y trouva un nombre considérable de yachts, ou grandes barges couvertes, et de canots propres à porter beaucoup, mais construits de manière à passer sur les hauts fonds du Pei-Ho. Tous ces bâtimens étoient destinés à conduire l'ambassade jusqu'à l'endroit où l'on cesse de pouvoir remonter la rivière en se rendant dans la capitale de l'empire.

L'ambassadeur entra aussitôt dans le yacht préparé pour sa réception. Il ressembloit un peu à ceux avec lesquels on voyage sur les canaux, en Angleterre et en Hollande. Mais comme il étoit destiné à faire une plus longue route que ces derniers, on l'avoit construit plus spacieux et plus commode, et on l'avoit bien mieux décoré. L'appartement de son excellence occupoit la plus grande partie de ce bâtiment. Il consistoit en une antichambre, un salon, une chambre à coucher et un cabinet. On avoit mis dans le salon un siège d'honneur, c'est-à-dire, un sofa carré, tel qu'on en voit

dans les maisons de tous les premiers mandarins , et sur lesquels ils font placer de grands carreaux et s'asseient pour donner audience. Une accourse qui sortoit environ deux pieds en dehors du yacht, et s'étendoit de la poupe à la proue, servoit aux domestiques et à l'équipage, sans qu'ils eussent besoin de traverser les chambres. C'étoit là aussi que se tenoient les matelots lorsqu'ils étoient obligés de se servir de perches pour pousser le yacht, arrêté par quelque banc de sable ou par la vase. L'équipage avoit une petite chambre du côté de la poupe; et dans un coin on voyoit un petit autel, avec une idole autour de laquelle brûloient constamment des mèches parfumées. A la suite du yacht, étoient plusieurs chaloupes, portant des provisions et des cuisiniers, pour que la table de l'ambassadeur fût toujours bien servie, sans qu'on eût besoin d'aller à terre, ou de s'arrêter lorsque le vent et la marée étoient favorables.

Seize autres yachts, dont plusieurs beaucoup plus grands que celui de lord Macartney, parce qu'ils devoient contenir plusieurs passagers, furent employés à porter le reste de l'ambassade. Les grands yachts avoient quatre-vingts pieds de long, et étoient très-élevés sur l'eau ;

ependant on les avoit construits d'un bois si léger et d'une telle manière , qu'ils ne tiroient pas plus de dix-huit pouces d'eau. Les chambres étoient hautes et bien aérées , quoiqu'elles eussent au-dessus d'elles des dunettes où couchoit l'équipage , et par-dessous , des compartimens où l'on serroit toutes les choses nécessaires au bâtiment.

Le principal ornement , qui distinguoit des autres yachts celui de l'ambassadeur , consistoit dans de grands carreaux de verre qu'il y avoit aux fenêtres , tandis que les panneaux des premiers étoient garnis d'une sorte de papier , fabriqué principalement dans la Corée. On mêle dans la composition de ce papier une substance onctueuse , qui le rend plus durable lorsqu'il est exposé à l'air , et fait que la pluie et toute autre espèce d'humidité l'affectent infiniment moins que celui qu'on fait en Europe. — L'usage général des vitres dans les yachts que l'on s'attache à décorer , et le soin qu'on a d'employer des matières différentes dans les autres , indique suffisamment qu'à la Chine , le verre est estimé et peu abondant.

Une nombreuse garde de soldats chinois étoit destinée à accompagner l'ambassadeur à terre : mais on ne put en distribuer qu'une

partie à bord des yachts. Quand un Européen descendoit sur le rivage, la présence d'un soldat annonçoit qu'il étoit sous la protection immédiate du gouvernement. Peut-être aussi le suivoit-il pour pouvoir, au besoin, mettre un frein à ses écarts.

Indépendamment des yachts, dans lesquels étoient embarqués les passagers, il y avoit un pareil nombre de bateaux de transport pour les présens et le bagage. Les Chinois ne manquèrent ni d'activité ni d'attention, en ôtant les objets embarqués dans les jounques de mer, et les mettant dans ce qu'on peut appeler proprement des *gabarres* de rivière.

Le transport des caisses et des ballots qui contenoient les présens, ne demandoit pas peu de soin. La direction en fut confiée à la même personne qui avoit réussi à les faire passer de l'*Indostan* dans les jounques, sans qu'ils éprouvassent le moindre dommage. Quoique les matelots dont il se servoit, ne pussent travailler que dans une jounque à-la-fois, tous les ballots et les caisses, au nombre de six cents, dont plusieurs étoient très-pesans, furent heureusement chargés à bord des gabarres, dans l'espace de deux ou trois jours.

Tandis que cette opération se faisoit, les deux

deux mandarins, directeurs du voyage, Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin, se rendirent souvent auprès de l'ambassadeur, non-seulement pour lui présenter leur respect, mais pour prendre ses ordres, en cas qu'il désirât quelque chose. Ils firent également des visites polies aux principales personnes de l'ambassade. Des mandarins inférieurs surveilloient les différens yachts, pour faire distribuer les provisions et tout ce qui étoit nécessaire à ceux qui composoient la suite de son excellence. Ils alloient ainsi d'un yacht à l'autre, dans des san-pans, qui sont de petits canots couverts, mais dont le fond est trop plat pour qu'ils puissent tirer beaucoup d'eau ou chavirer.

Il y avoit dans chaque yacht une table séparée pour les principales personnes de l'ambassade. Elle étoit ordinairement servie à la mode du pays, et quelquefois avec toute la délicatesse que cette mode comporte. Quelquefois aussi on imitoit assez gauchement la cuisine anglaise. Les Chinois préparent presque toutes leurs viandes à l'étuvée : mais ils les coupent par petits morceaux carrés, et assaisonnent les sauces avec beaucoup d'épiceries, et leur donnent des goûts très-différens. La viande la plus abondante à la Chine, est le bœuf et le cochon. La

volaille , pareille à celle d'Europe , y est aussi très-commune.

Parmi les articles les plus chers , et regardés comme les plus délicats , sont les nageoires des requins et les nids d'une espèce particulière d'hirondelle , dont nous avons fait mention dans le premier volume de cet ouvrage. Ces deux choses sont très-grasses et remplies de jus ; et pour être vraiment bonnes , il faut qu'on les apprête , ainsi que la tortue , avec des sauces très-épicées. Voulant sans doute flatter le goût anglais , les mandarins donnèrent ordre de faire rôtir de grosses pièces de viande , comme des coqs - d'inde , des oies , des cochons entiers. Cette manière de cuire la viande ne sembloit pas en usage parmi les Chinois , et les cuisiniers chargés de la mettre en pratique , s'en acquittoient assez mal.

Ils ne connoissoient pas plus la façon de pétrir le pain que celle de rôtir la viande. Il n'y avoit pas même un seul four dans toute cette partie de l'empire. En général , au lieu de pain , on y mange du riz ou d'autre grain bouilli. Quand on fait bouillir le riz , il gonfle considérablement ; et c'est , dit-on , ce qui en facilite la digestion , comme la fermentation de la pâte facilite celle du pain.

On recueille du froment dans plusieurs provinces de la Chine. On y recueille aussi ce grain appelé *blé Sarrasin*, dont la farine bien tamisée est parfaitement blanche, et sert aux Chinois à faire des gâteaux qu'on fait cuire à la vapeur de l'eau bouillante. Pour cela, on place les morceaux de pâte roulés, sur un treillis à plusieurs étages, fixé dans une caisse qui n'est ouverte que par le bas. On pose cette caisse au-dessous d'un vase, dont l'eau bout; la vapeur s'élève à travers le treillis, et est à peine suffisante pour former aux gâteaux une croûte fine et molle. Cependant, tels qu'ils sont, quand on les coupe par tranches, et qu'on les fait rôtir, ils remplacent fort bien le pain ordinaire. Quelquefois on leur donne plus de goût en y mêlant des graines aromatiques.

On avoit envoyé dans chaque yacht des jarres d'une espèce de vin jaune, ainsi que de l'eau-de-vie. Celle-ci paroissoit d'une meilleure fabrique que le vin; car il étoit en général trouble, d'un goût plat, et devenoit bientôt aigre. L'eau-de-vie étoit forte, claire, et avoit rarement un goût empyreumatique. Dans les provinces septentrionales on la fait avec du millet, et dans les provinces méridionales, avec du riz. Celle

qu'on donnoit aux Anglais étoit quelquefois si forte, que sa preuve étoit au-dessus de celle de l'esprit de vin. Les Chinois appellent l'eau-de-vie *chow-chou*, c'est-à-dire, vin ardent.

On fournit régulièrement aux Anglais des provisions de fruits, tels que des prunes, des poires, des pommes, des raisins, des abricots et des oranges. Les pêches leur étoient présentées comme venant de Pékin, dans le voisinage duquel on s'attache probablement à la culture de ce fruit, avec plus de soin que dans les autres provinces. — On leur fournit également du thé vert et du thé bou en abondance. Le premier venoit de la province de Kiang-Nan, et l'autre de celle de Fo-Chien, qui, l'une et l'autre, sont à quelques degrés au midi du Pei-Ho. Cependant, le thé étoit souvent trop frais pour le goût anglais, et on entendoit quelquefois désirer du thé de Londres. La province de Fo-Chien produit aussi du sucre candi et du sucre brut, mais point en pains. Quoique le sucre de la Cochinchine, si bien cristallisé, et en forme de gâteaux, soit à très-bon marché, il ne paroît pas qu'on en fasse usage dans le nord-est de la Chine.

On accorda amplement tout ce qui pouvoit être nécessaire, non - seulement aux principales personnes attachées à l'ambassade, mais aux ouvriers, aux soldats, aux domestiques de la suite de l'ambassadeur. Les Chinois déployèrent une grande magnificence et n'épargnèrent rien pour traiter dignement l'ambassade. Plusieurs mandarins étoient chargés de l'accompagner, et leurs salaires furent augmentés à cette occasion. Une foule de chinois inférieurs fut employée à la servir, beaucoup de vaisseaux la portèrent, ainsi que les présens et le bagage qui en dépendoient. Par-tout où ses yachts s'arrêtoient, les troupes prenoient les armes, et dans les endroits où elle ne faisoit que passer, elle voyoit encore qu'on avoit fait quelques préparatifs pour lui faire honneur. L'empereur voulut supporter entièrement cette dépense extraordinaire, ainsi que celle qu'occasionnoient les provisions de toute espèce qui furent fournies aux Anglais. Ce prince étoit rempli de cette grande idée que tout l'empire étoit sa propriété et sa demeure particulière, et que ce seroit manquer à l'hospitalité que de souffrir qu'un hôte fût à sa propre charge, ou fût même obligé de dé-

frayer sa suite, tandis qu'il demeurait chez lui. Or, les Chinois considèrent un ambassadeur comme un hôte qui est venu les visiter.

Les ordres de l'empereur furent strictement exécutés. Une des personnes attachées à l'ambassade avoit fait acheter quelques bagatelles pour sa parure ; mais , quand elle voulut en rembourser le prix au mandarin qui avoit fait cette emplette, celui-ci déclara qu'il n'osoit point accepter ce prix, et il en chargea en même-temps le compte de l'empereur. Ce que commande ce prince paroît être, dans toutes les occasions, accueilli avec beaucoup de respect, et exécuté avec une ponctualité, qui prouve qu'on s'y soustrait rarement sans subir un châtement égal à l'offense. L'autorité du gouvernement est, dans des occasions particulières, déléguée à de premiers mandarins : les Anglais en eurent la preuve en voyant le chef de leurs conducteurs chasser un officier subordonné, qui avoit commis une légère faute.

Tandis que le yacht de l'ambassadeur s'arrêtoit devant Ta-Cou, il reçut une visite du vice-roi de la province, et il alla le voir à son tour. Ce commandant avoit quitté, par ordre de l'empereur, Pao - Ting Fou ,

lieu de sa résidence, et éloigné de cent milles de Ta-Cou, pour venir complimenter l'ambassadeur à l'occasion de son entrée sur le territoire chinois, et faire pour lui tout ce qui pouvoit être nécessaire. Ce vice-roi étoit l'homme le plus élevé en dignité que l'ambassadeur eût encore vu en Chine. Il avoit des manières très-aimables. Déjà fort avancé en âge, il avoit l'air noble et vénérable. Lorsqu'il reçut l'ambassadeur, il se comporta avec une politesse très-attentive, mais sans ces formes contraintes et ces cérémonies particulières qui sont quelquefois employées à la Chine entre les personnes d'un rang inégal, et qu'on croit pouvoir suppléer au sentiment et à l'éducation. Il est, par exemple, des formalités minutieuses et fatigantes, qu'on trouve décrites dans plusieurs relations, et qu'on dit être observées par les Chinois lorsqu'ils font servir du thé à ceux qui leur rendent visite : mais elles n'eurent point lieu en cette occasion, et le vice-roi parut les avoir oubliées. Tout ce que nous pouvons remarquer sur la manière dont on servoit le thé chez lui, c'est qu'on le mettoit dans des tasses couvertes et dont les soucoupes étoient oblongues. En outre, on le faisoit infuser

dans chaque tasse séparément, les feuilles restoient au fond de la tasse, et le maître de la maison, sinon les convives, trouvoit cette simple infusion préférable au mélange que nous avons coutume d'en faire avec de la crème et du sucre.

Le vice-roi avoit établi sa résidence dans le principal temple de Ta-Cou, consacré au dieu de la mer, dont le voisinage faisoit, sans doute, adresser souvent des vœux à cette divinité. Les Chinois lui donnent le nom de *Toung-Hai-Vaung*, c'est-à-dire, *Roi de la mer Orientale*. On voit plusieurs figures de ce dieu, en porcelaine, dans quelques beaux édifices, placés dans la même enceinte. (*Pl. XIV.*) Il est représenté assis sur les vagues avec fierté, aisance et dignité; et quoique sa main ne soit point armée d'un trident, pour rassembler les monstres de la vaste et profonde mer, il ne paroît pas avoir moins de sécurité, car d'une main il tient une pierre d'aimant, et de l'autre un dauphin, signe de son pouvoir sur les habitans des eaux. Sa barbe jetée dans tous les sens, et ses cheveux épars, semblent indiquer qu'on a voulu personnifier en lui le tempétueux élément sur lequel il règne.

La confiance qu'un dieu paroît avoir en une pierre d'aimant , montre assez combien la connoissance des propriétés de ce métal est mêlée aux doctrines mythologiques des Chinois, et combien est ancienne l'époque , où cette connoissance a été appliquée à la navigation. Ceux qui, d'après plusieurs passages des anciens auteurs , et d'après la facilité avec laquelle des morceaux de fer placés d'une certaine manière, acquièrent des qualités magnétiques, supposent que ces qualités étoient dès long-temps connues en Europe , conjecturent en même temps , que le trident de Neptune est moins une baguette magique qu'un emblème du pouvoir qu'a l'aimant de diriger avec certitude la route des navigateurs.

Non loin du *Hai-Chin-Miao*, ou temple du dieu de la mer, est la salle où siègent les juges de Ta-Cou. Placée au milieu d'une cour spacieuse, elle est de forme hexagone, et on y arrive par un large escalier. La couverture en est supportée par des colonnes, dont le diamètre est, proportionnellement à leur longueur, beaucoup plus considérable que dans aucun ordre d'architecture grecque. Ces colonnes sont de bois vernissé ; c'est

pourquoi elles ont besoin d'avoir plus de grosseur que des colonnes de pierre, comme des colonnes de fer en exigeroient beaucoup moins. Les règles naturelles et les proportions dans l'architecture doivent nécessairement dépendre autant des matières qu'on emploie, que des effets qu'elles sont destinées à produire sur les yeux.

L'hexagone de Ta-Cou étoit ouvert de tous côtés ; ce qui , en montrant la douceur du climat, étoit assez bien entendu pour imprimer dans l'ame l'agréable, mais peut-être fausse idée, que la justice est libre et accessible à tout le monde. Là, les Anglais virent six magistrats assis sur des bancs couverts de drap de coton rouge avec des coussins de satin. Cinq d'entr'eux n'étoient probablement que les assesseurs du grand-juge et pouvoient servir au besoins à arrêter l'effet de ses caprices ou de ses passions. Les employés du tribunal et l'audience étoient extrêmement nombreux.

Bientôt après que l'ambassadeur fut de retour à bord de son yacht, le vice-roi lui envoya servir un repas somptueux, avec trois autres tables de vingt-quatre couverts chacune, pour les trois personnes qui avoient

accompagné son excellence dans sa visite. On ne sait pas pourquoi le vice-roi préféra cette manière de traiter les Anglais à celle de les retenir à dîner avec lui ou de les inviter pour le lendemain. Ce fut sans doute à cause du rang des trois personnes qui accompagnoient l'ambassadeur ; car cela ne pouvoit provenir, comme dans l'Inde, des opinions religieuses qui empêchent de manger avec des étrangers. Les Chinois ne sont point entichés de ces scrupules. Mais ils ont d'autres coutumes. Rarement, parmi eux, plus de quatre personnes mangent ensemble ; et lorsqu'on sert un grand repas dans le même appartement, il y a plusieurs tables différentes. Il est possible que quelque secret motif de délicatesse à l'égard de l'ambassadeur, ou quelques raisons qui avoient rapport aux coutumes anglaises, engageassent le vice-roi à adopter une manière particulière de signaler son hospitalité. Il n'en est pas moins vrai que les tables à la charge de l'empereur étoient si bien entretenues, qu'elles rendoient ce soin superflu.

L'ambassadeur reçut aussi, devant Ta-Cou, la visite du principal mandarin du voisinage, dans lequel, comme dans tous les autres chinois d'un rang élevé, on remarquoit moins de

préventions et de particularités que dans les classes inférieures. Un esprit exercé est certainement moins l'enfant de l'exemple ou la créature du climat et du gouvernement, que celui dans lequel rien ne s'oppose à l'influence de ces puissantes causes. On a raison de dire que le peuple est ce qu'on le fait, et les Anglais en eurent continuellement des preuves dans l'effet que produisoit sur le commun des Chinois la crainte de la pesante main du pouvoir. Quand ils étoient à l'abri de cette crainte, ils paroissent d'un caractère gai et confiant : mais en présence de leurs magistrats, ils avoient l'air d'être extrêmement timides et embarrassés. Cette différence étoit sur-tout sensible dans le jeune homme que nous avons déjà dit être venu de Canton dans le brick *l'Endeavour*, pour offrir de servir d'interprète à l'ambassade. On l'employoit quelquefois lorsqu'on s'entretenoit avec les mandarins : mais ils lui inspiroient un si profond respect, qu'il étoit rare qu'alors il remplît bien son poste ; et quand il avoit à traduire quelques phrases d'une langue européenne en chinois, il ne manquoit jamais de changer le style de la conversation, qui convient entr'égaux, et de le rendre avec les expressions les plus abjectes dont se servent les

gens de la dernière classe. Cependant, non content de cette sorte de précaution, il crut qu'il étoit encore trop dangereux pour lui de servir des étrangers de quelque manière que ce fût ; et il sacrifia à ses nouvelles craintes le désir qu'il avoit de voir, en remplissant l'emploi auquel il s'étoit voué, la capitale et le souverain de son pays, ainsi que les émolumens qui lui seroient revenus. Il s'en retourna donc immédiatement à Canton, dans le même vaisseau qui l'avoit apporté.

Fin du Tome II.

T A B L E
D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce second Volume

CHAPITRE SEPTIEME.

Entrée dans le détroit de la Sonde. Relâche
à Batavia, dans l'île de Java. Page. 1

Le Lion et l'Indostan sont séparés en essayant de découvrir les vaisseaux qui se rendent en Europe. — Des symptômes de scorbut se manifestent parmi les équipages. — Soins qu'on prend pour en arrêter les progrès. — Vue des îles qui sont à l'entrée du détroit de la Sonde. — Différentes parties de terre différemment produites. — Gradations dans la chaîne des êtres animés. — Animaux aquatiques. — Substances marines. — Arrivée à Batavia. — Accueil qu'on y fait à l'ambassadeur. — Les dépêches des commissaires anglais à Canton, sont favorables à l'ambassade. — L'ambassadeur fait part de leur contenu au gou-

vernement hollandais. — Fête que le gouverneur-général donne à l'ambassadeur. — Beauté de la campagne des environs de Batavia — Insalubrité du climat. — Funeste aux Européens. — Ce qu'on dit à cette occasion. — Maladies auxquelles sont sujets les Européens dans cette colonie. — Etat de l'atmosphère. — La chaleur ne diminue point pendant la nuit. — L'égalité de la température est favorable à la conservation des dents. — Singulière coutume des Javanais , relativement à leurs dents. — Difficultés qu'ont les Hollandais à trouver des personnes capables de remplir les emplois. — Nécessité où ils sont de tirer des recrues d'Allemagne. — Triste condition des soldats à Batavia. — Fortifications et établissemens militaires de Batavia. — Commerce de cette ville avec la Chine. — Le climat n'est point défavorable aux colons chinois. — L'industrie et les mœurs simples de ces Chinois , contrastent avec l'indolence et le luxe des colons hollandais. — Manière de vivre de ces derniers. — Mœurs , parure , caractères des dames de Batavia. — Comment le pouvoir des Hollandais s'y maintient. — Etat des aborigènes de Java.

— *Esclaves qu'on y transporte. — La plupart de ces esclaves sont femmes. — L'empereur de Java a une garde de femmes. — Des autres souverains de Java. — Les naturels de Java ont la passion du jeu. — Funestes conséquences de cette passion. — Révoltes des colons chinois contre le gouvernement hollandais. — Plusieurs d'entre eux sont mis à mort. — Les Hollandais veulent s'en disculper auprès de l'empereur de la Chine. — Réponse que leur fait ce souverain. — Les Chinois conservent leurs coutumes à Batavia. — Exemple de ces coutumes relativement à leurs ancêtres et à la manière d'enterrer leurs morts. — Combien les colons chinois sont utiles à Batavia. — Les descendans des Portugais à Batavia, conservent leur langage, mais ils abandonnent leur religion et embrassent le calvinisme. — Mesures des Hollandais relatives au commerce des épiceries. — Description de l'arbre qui produit la noix de muscade. — Des gérosfliers. — Des cannelliers. — Du poivre. — De la noix d'arèque. — De l'upas, ou de l'arbre à poison. — de la mangouste et des autres fruits de Batavia. — La rivière de Batavia abon-*
de

de en crocodiles. — Superstition des Javanais à l'égard de ces animaux. — Comparaison de cette superstition avec celle des Egyptiens. — Agriculture aux environs de Batavia. — Description de la ville. — Population de Batavia et des districts appartenans aux Hollandais. — L'ambassadeur part de Batavia.

C H A P I T R E V I I I .

Vue de l'extrémité méridionale de l'île de Sumatra. Relâche à Bantam. Passage dans le détroit de Banca. Arrivée à Pulo-Condor. Page 69

Nécessité d'acheter le brick le Clarence. — Retour dans le détroit de la Sonde. — On y rencontre le brick le Jackall. — Quelques Anglais relèvent l'entrée du détroit. — Détermination de la longitude de plusieurs îles. — On découvre dans l'une, des cavernes remplies de ces nids d'hirondelles, dont les Chinois font si grand cas. — Manière dont les Javanais ramassent ces nids. — Des Malais qui habitent la côte de Java et de Sumatra. — Exemple de civilisation parmi eux, suivi d'un exemple d'une inhumanité sauvage. — Remarques curieuses sur le détroit de la Sonde. — Relâche à

Bantam. — Amusemens des Javanais. — Vigueur de la Végétation à Java. — L'escadre fait route pour le détroit de Banca. — Iles flottantes. — Profit que les Hollandais retirent des mines d'étain de l'île de Banca. — Arrivée à Pulo-Condor. — Description de la baie sur la côte orientale de Pulo-Condor. — Latitude et longitude de cette île. — Ses habitans. — Crainte qu'ils ont de l'escadre anglaise. — Ils abandonnent leurs maisons. — Ils laissent une lettre pour l'escadre. — Réponse et présent que les Anglais déposent à la même place. — Tempête. — Dangers que court un canot. — Accident à bord de l'Indostan. — Départ de Pulo-Condor.

C H A P I T R E I X.

Cochinchine.

Page 117

Maladies qui se manifestent dans l'escadre. — Un séjour dans la baie de Turon dans la Cochinchine, est propre à rétablir les malades. — Route de Pulo-Condor à cette baie. — Pilote enlevé dans un canot, sur la côte de la Cochinchine. — Son étonnement et ses craintes. — Instructions pour entrer dans la baie de Turon. — L'escadre jette l'ancre. — Les Cochinchinois

soupçonnent à l'escadre des intentions hostiles. — Dernière révolution de la Cochinchine. — Arrivée d'un envoyé du souverain, avec des présens pour l'ambassadeur. — Port et ville de Turon. — Dîné donné par le gouverneur de la ville. — Agilité des Cochinchinois. — Ils jouent au volant avec le pied. — Exemple de leur industrie. — Leur méthode pour blanchir le sucre. — Ils cèdent volontiers leurs femmes. — Conduite oppressive des premières classes. — Humiliation des dernières. — La musique est cultivée à la Cochinchine. — Festin et spectacle donnés à l'ambassadeur. — Ils font usage des étoffes de fabrique anglaise. — Comment on les leur fournit. — Etablissemens militaires du pays. — Eléphans élevés pour la guerre. — Les Cochinchinois mangent la chair de ces animaux. — Métaux précieux trouvés dans les montagnes de la Cochinchine. — Autres productions de ces montagnes. — On les porte rarement dans la plaine depuis les troubles. — Les habitans sont d'une race différente de ceux de la plaine. — Manière de se nourrir de ces derniers. — Leurs vêtemens. — Leur industrie. — Corruption de leurs juges. — Insecte curieux trouvé près de Turon. —

Description et mesurage géométrique du port. — Climat. — Inondations périodiques. — Danger qu'il y a à faire le commerce sur la côte de la Cochinchine, sans y être protégé par un établissement. — Risque auquel y a été exposé un navire qui avoit été expédié du Bengale. — Description de l'île de Callao. — Avantages d'un établissement à Turon. — Mort du trésorier du Lion. — Le maître d'équipage du Lion ayant voulu examiner quelques parties de la côte, est arrêté par les habitans et retenu prisonnier. — Son récit de ce qu'il a vu et souffert. — Etendue des pays soumis à la domination cochinchinoise. — Le départ de l'escadre est annoncé au souverain de Turon. — Nouveaux présens que ce prince fait aux Anglais. — L'escadre met à la voile.

C H A P I T R E X.

Traversée de la Cochinchine aux îles des Larrons, près de Macao, et de là à Chu-San.

Observations sur ces différens pays. Pag. 191

Conjectures sur la hauteur et l'irrégularité des marées, dans le golfe de Tunquin. — Arrivée des Anglais aux îles des Larrons. — Remarques sur ces îles. — Brick envoyé à Macao. — Un des interprètes chinois quitte le service de l'ambassade. — Son collègue

se conduit d'une manière toute différente.
 — Les commissaires de la factorerie anglaise informent lord Macartney de l'impression qu'a faite sur les officiers du gouvernement de Canton, l'envoi d'une ambassade anglaise. — Conduite de ces officiers, relativement à l'ambassade. — Ils cherchent à pénétrer ses vues. — On ordonne à deux marchands chinois de se tenir prêts à se rendre à Péking, pour servir d'interprètes à l'ambassade. — Comment et pourquoi on les empêche d'y aller. — La cour de la Chine nommoit autrefois des missionnaires européens pour servir d'interprètes. — On préfère un Chinois. — L'escadre anglaise essuie beaucoup de mauvais temps dans le détroit de Formose. — Raisons qui doivent faire croire que le mauvais temps est très-commun dans ce détroit. — L'escadre arrive aux îles Qué-San. — Nombre immense de bâtimens chinois à la voile. — Correction de la première carte des îles Chu-San. — Le brick le Clarence est envoyé dans le port de Chu-San. — Description générale des îles Chu-San. — Les Anglais visitent l'île de Lowang. — Port de Chu-San. — Visite faite au gouverneur de Chu-San. — Les voyageurs se rendent à la cité de Ting-Hai. — De ses rues. — De ses maisons. — De ses marchés. — Vêtemens des habitans. — Des pieds des femmes chinoises. — Pourquoi les Européens sentent plus les effets de la chaleur que les Chinois. — De la salle d'audience du gouverneur. — Grand nombre de belles lanternes. — Grandes lan-

ternes entièrement faites de corne. — Manière de faire ces lanternes. — Arbres nains, qu'on voit dans la salle d'audience. — Art des jardiniers chinois, pour que ces arbres restent nains. — Le gouverneur de Chu-San procure aux Anglais des pilotes pour les conduire dans la mer Jaune. — Visite que fait un médecin chinois à un Anglais malade à bord du Clarence. — Le gouverneur se rend à bord du Clarence. — Manière dont les médecins chinois tâtent le pouls des malades. — Le Clarence part du port de Chu-San. — Tournoiement d'eau. — Le Clarence rejoint l'escadre. — L'ambassadeur est invité à se rendre à terre. — Il le refuse. — L'escadre remet à la voile.

C H A P I T R E X I.

Navigation dans la mer Jaune, et dans le golfe de Péking. Page 259

Etendue des côtes de la Chine. — Bornes de la mer Jaune. — Conduite des pilotes chinois. — État avancé de la navigation parmi les Chinois. — Quelles en sont les causes. — Description de la boussole chinoise. — Ses avantages. — Opinion des Chinois sur l'attraction de l'aimant. — Réflexions de l'empereur Caung-Shée à ce sujet. — Route de l'escadre dans la mer Jaune. — Elle rencontre le brick l'Endeavour. — Détails sur le savant capitaine Mac-Cluer qui se rend habitant des îles Pelew. — Caractère des habitans de ces îles. — Caractère des habitans de la nouvelle Guinée. — L'escadre poursuit sa route dans la mer Jaune. — Con-

jecture sur la formation d'une grande île , située sur la côte orientale de la Chine. — Découverte de plusieurs îles dans la mer Jaune. — Péninsule de Shang-Tung. — Baie de la côte septentrionale de cette péninsule. — Ville et baie de Ten-Chou-Fou. — Exemple des mœurs chinoises.

C H A P I T R E X I I.

Entrée de l'Ambassadeur dans la rivière qui conduit à Tien-Sing. Page 296

Proclamation de l'Ambassadeur à bord de l'escadre. — Effet de cette proclamation. — Détroit de Mi-a-Tau. — Direction extraordinaire des marées. — Causes de cette direction. — Rapport du capitaine Campbell sur le port de Mi-a-Tau. — L'escadre anglaise entre dans le golfe de Péking. — Elle arrive vis-à-vis de la barre de la rivière Pei-Ho. — Le Jackall est envoyé à la recherche d'un port promis par les pilotes chinois. — Il n'en trouve point. — Raisons pour lesquelles il n'y a pas de bon port dans le golfe de Péking. — Rapport de ce que M. Hüttner a vu à terre. — Arrivée de deux mandarins à bord du Lion. — Portrait de ces mandarins. — Présens de provisions envoyés pour l'escadre. — Difficulté singulière qu'ont les étrangers à prononcer , et à entendre la langue chinoise. — Description de quelques-uns des présens destinés à l'empereur. — Les présens sont mis à bord des jounques chinoises , afin de leur faire passer la barre qui est à l'embouchure du Pei-Ho. — Détails sur ces jounques. — Instruc-

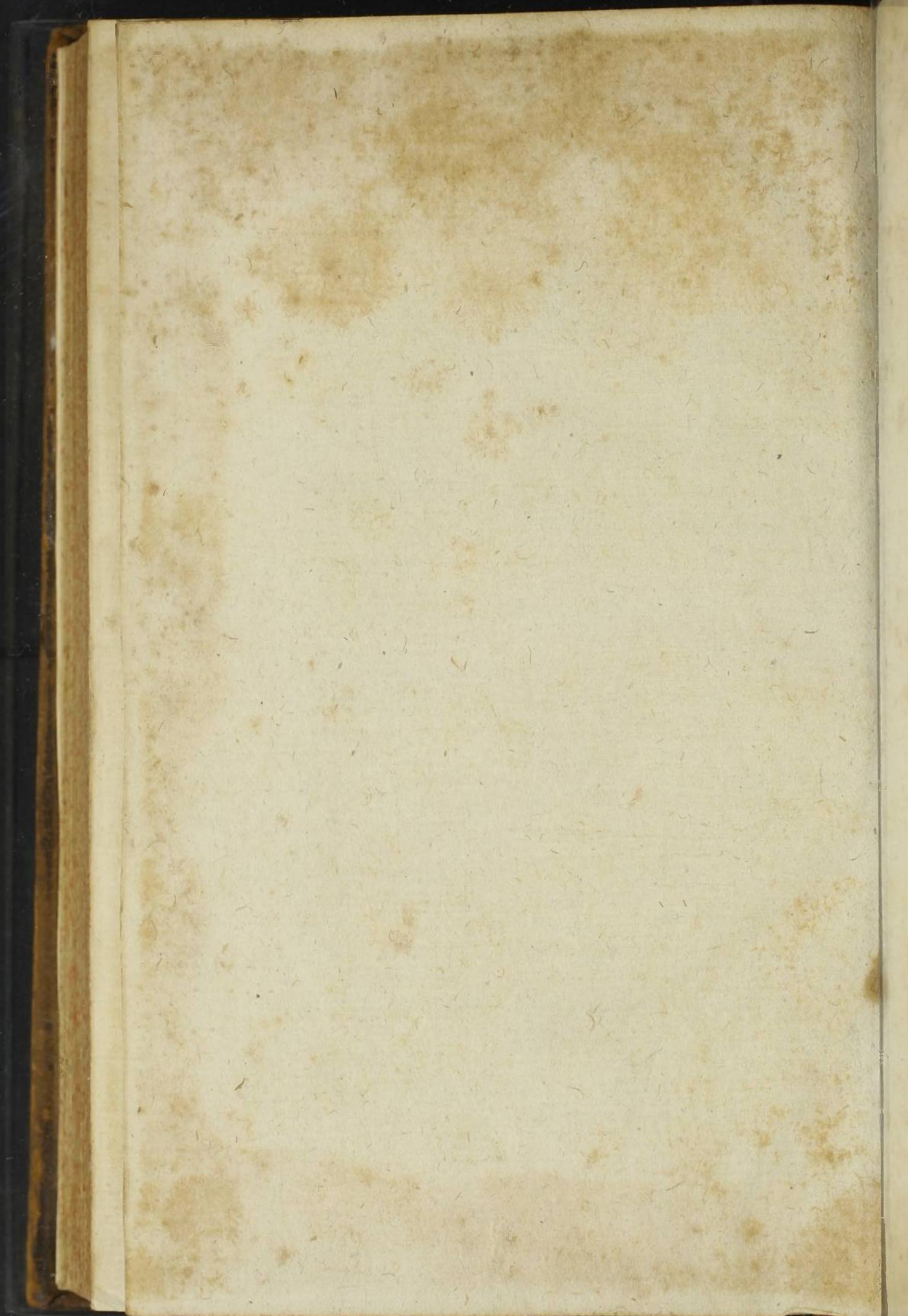
tions données par lord Macartney à sir Erasme Gower. — L'ambassade quitte les vaisseaux le Lion et l'Indostan. — Elle passe la barre. — Elle entre dans le Pei-Ho.

C H A P I T R E X I I I .

L'Ambassade remonte le Pei-Ho, pour se rendre dans la capitale de la Chine. Page 504

Motifs de sécurité de l'ambassade anglaise en Chine. — Elle arrive à Ta-Cou, ville située sur les bords du Pei-Ho. — Yachts préparés pour l'ambassade. — Description de celui de l'ambassadeur. — Comment il est distingué des autres. — Grands bateaux pour porter le bagage. — Provisions fournies aux passagers des yachts. — Manière dont les Chinois préparent leur manger. — Gâteaux cuits à la vapeur de l'eau bouillante. — Depuis l'instant que l'ambassade est entrée en Chine, toutes ses dépenses sont aux frais de l'empereur. — Entrevue de l'ambassadeur avec le vice-roi de Pé-Ché-Lée. — Détails sur ce vice-roi. — Temple et statue du dieu de la mer. — Conjectures sur le trident de Neptune. — Salle d'audience de Ta-Cou. — Repas envoyé à bord des yachts par le vice-roi. — Respect que les Chinois des premières classes inspirent à ceux des classes inférieures.

Fin de la Table des Chapitres du Second Volume.



30710

